

Peur jaune

Richard Sapir
Warren Murphy

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

37

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Peur jaune



Richard Sapir
et Warren Murphy

PLON PLON

PEUR JAUNE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ A MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS MONDE
- 11 MARCHÉ OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMITE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELLE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGLANT
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES
- 33 VAUDOU MACHINE
- 34 RAGE BLANCHE
- 35 TOVARITCH COW-BOY
- 36 PORN-DOLLARS

RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

PEUR JAUNE

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS

PLON

Titre original :
BOTTOM LINE

Illustration de la couverture : Loris

© 1979 by Richard Sapir and Warren Murphy

© Librairie PLON/GECEP 1984
pour la traduction française

ISBN : 2-259-01094-6

Édition originale :

ISBN : 0-523-41252-5

PINNACLE BOOKS INC. NEW YORK

New York N.Y. 10016

CHAPITRE PREMIER

Si la méfiance était une discipline olympique, Zack Meadows aurait eu la médaille d'or.

Il se méfiait des jockeys au nom italien. Il était persuadé qu'ils passaient leur temps, avant les courses, à décider qui allait remporter laquelle. Zack Meadows attribuait le fait qu'ils montaient toujours des chevaux sur lesquels il n'avait pas misé à une simple perfidie méditerranéenne.

Il se méfiait des policiers. Jamais il n'avait rencontré de flic qui ne se laissait pas soudoyer et qui n'avait pas de résidence secondaire. Il se méfiait aussi des examinateurs des concours de fonctionnaires. Parce que, par trois fois, il avait postulé un emploi dans la police et avait été recalé, alors qu'il rêvait dudit emploi pour se laisser soudoyer et avoir une résidence secondaire. Il se méfiait aussi des agents immobiliers qui vendaient des résidences secondaires.

Zack Meadows se méfiait des femmes qui s'adressaient à lui et disaient que leur mari cavalcadait après d'autres femmes et qu'elles voulaient le faire suivre. Cela signifiait généralement que la bonne femme avait un amant et songeait à divorcer mais changerait probablement d'avis et chercherait à ne pas payer d'honoraires à Meadows. Dans ces cas-là, il commençait par suivre la femme qui l'avait engagé pour savoir avec qui elle cavalcadait, comme ça si elle le laissait tomber plus tard il irait vendre le renseignement au mari.

Il se méfiait encore des gens basanés, des types qui vendaient des montres volées, des Noirs, des libéraux, des chauffeurs de taxi, des juifs, des médecins, des bookmakers, des compagnies d'assurances, des constructeurs de voitures américains, des constructeurs de voitures étrangers, et des garages qui affirmaient qu'ils pouvaient changer votre pot d'échappement en vingt minutes pour quatorze dollars quatre-vingt-quinze.

Il ne se considérait pourtant pas comme un homme méfiant. Il pensait qu'il avait bon cœur, qu'il était un vrai pigeon, commençant à peine à cheminer, à l'occasion, vers le réalisme. La méfiance était simplement un élément de la trousse de survie de New York où les loups se mangent entre eux. Zack Meadows se disait parfois qu'il aimerait vivre au fond des bois dans une cabane en rondins. Mais il se méfiait de l'eau de puits et quelle personne sensée se fierait à un animal pour qu'il ne vous attaque pas dès qu'on avait le dos tourné ?

Alors pourquoi se fiait-il à ce petit homme nerveux assis de l'autre

côté de son bureau couvert de brûlures de cigarettes, qui triturerait timidement ses gants et avait du mal à croiser le regard chassieux de Meadows ? D'autant que l'histoire de ce type n'avait aucun sens. D'abord, il n'arrivait pas à la raconter. Depuis dix minutes, il n'avait toujours rien su expliquer.

— On va recommencer, dit Meadows. Vous prenez beaucoup de temps, vous savez, et je ne gagne pas d'argent, assis là à vous écouter.

Le petit homme soupira. Il avait un aspect délicat, de longues mains fines et des taches marron sur les doigts, comme s'il travaillait avec des produits chimiques.

— Avez-vous entendu parler de la famille Lippincott ? demanda-t-il.

— Non, répondit Meadows. Ma dernière voiture était fabriquée par une de leurs sociétés et j'achetais de l'essence d'une de leurs compagnies pétrolières et j'ai des découverts dans six de leurs banques et quand j'ai le temps je regarde à la télévision une des chaînes qui leur appartiennent. La seule chose que je n'ai pas, c'est leur portrait sur mes billets de banque et je suppose que ça va venir quand ils auront acheté le reste du pays. Bien sûr, que j'ai entendu parler de la famille Lippincott, vous me prenez pour un con ?

Meadows respira profondément, ce qui eut pour résultat de soulever ses épaules et de gonfler ses joues poupines. Assis derrière son bureau, il avait l'air d'un poisson-lune scandalisé.

Le petit homme parut trembler. Il leva une main comme pour repousser une attaque.

— Non, non, dit-il vivement, ce n'est pas ce que je voulais dire. C'était façon de parler.

— Ouais, grommela Meadows.

Il se demandait si ce type en aurait fini quand le moment viendrait pour lui de téléphoner à son book. Il y avait des jockeys italiens dans la première et la deuxième, ce jour-là à Belmont. C'était un couplé sûr.

— Eh bien, les Lippincott, dit nerveusement le visiteur en jetant un coup d'œil inquiet vers la porte du bureau minable avant de se pencher vers Meadows. Quelqu'un essaie de les tuer.

Meadows se carra dans son fauteuil à pivot grinçant et croisa les bras, l'air dégoûté.

— Qui ? L'Angleterre ? La France ? Un de ces pays de négros qui changent de nom toutes les semaines ? Qui diable pourrait tuer les Lippincott sans déclarer d'abord la guerre à l'Amérique ?

— Mais quelqu'un essaie, insista le petit homme.

Il regarda Meadows dans les yeux. Meadows se détourna.

— Pourquoi est-ce que vous venez me raconter ça ? En quoi est-ce que ça me regarde, ou vous, ou n'importe qui ?

— Parce que les Lippincott n'en savent rien mais moi, je le sais. Je

sais qui va essayer de les tuer.

— Et alors ?

— Alors je pense que ça nous rapporterait gros, de leur sauver la vie.

— Pourquoi nous ?

— Parce que je ne peux pas faire ça tout seul, dit le petit homme.

De phrase en phrase sa voix prenait de l'assurance, il ne triturerait plus ses gants, comme si une fois qu'il avait fait le premier pas, il s'était engagé et sa nervosité l'avait abandonné.

Il s'appelait Jasper Stevens. Il était technicien médical et travaillait pour un laboratoire de recherche privé, dépendant de la Fondation Lippincott. En l'écoutant, Meadows essayait de se représenter la famille Lippincott.

Il y avait le père, Elmer Lippincott. Il avait quatre-vingts ans mais personne ne le lui avait dit alors il se conduisait comme s'il en avait trente. Il venait d'épouser une jeune blonde. Il avait fait fortune, en débutant comme homme à tout faire dans les champs pétrolifères et il avait avoué plus tard : « Je me suis enrichi parce que j'étais plus salaud que tous les autres, là-bas. » Il avait des yeux et un nez de faucon. La presse le traitait parfois d'excentrique mais c'était faux. Simplement, le vieux Lippincott, appelé « Le Premier », faisait tout ce qu'il voulait quand il voulait.

Il avait trois fils. Elmer Junior, appelé « Lem », était une espèce de super-patron qui s'occupait des industries Lippincott : usines automobiles, de télévision, construction et bâtiment.

Le second, Randall, était chargé des finances de la famille. Il dirigeait les banques, les sociétés de crédit, les mutuelles, les sociétés d'investissement à l'étranger, les maisons d'escompte.

Douglas, le plus jeune, était le diplomate. Il discutait avec le gouvernement quand il était question de réformes fiscales, de balance des paiements et d'amélioration des exportations. Il traitait avec les chefs d'État étrangers quand les Lippincott voulaient créer une nouvelle société de prospection de pétrole ou construire encore une usine automobile à l'étranger.

Meadows s'étonna de se souvenir de tant de choses sur eux. Un mois plus tôt, il avait lu un article dans un magazine populaire, chez le coiffeur. Un vieux numéro écorné à la couverture déchirée. À l'intérieur, il y avait une photo de la famille Lippincott.

On y voyait Elmer Premier assis, avec sa nouvelle jeune femme blonde d'un côté et, de l'autre, les trois fils. Meadows avait été surpris qu'ils ressemblent si peu à leur père. Pas la moindre dureté. Ils avaient l'air de types mous, bien nourris, et sur le moment Meadows s'était dit que c'était une bonne chose que le vieux ait débuté dans le pétrole et pas les fils parce qu'ils n'avaient pas l'air foutus de se mettre à l'abri

de la pluie. Sauf peut-être le jeune, Douglas. Lui, au moins, il avait un menton.

Il fallut deux heures à Jasper Stevens pour raconter son histoire à Meadows, parce qu'il y avait beaucoup de termes techniques et Meadows demandait constamment des explications et cherchait aussi à prendre Stevens en flagrant délit de mensonge. Mais l'histoire de ce type se tenait. Et Meadows finit par le croire.

— Bon, alors pourquoi venez-vous me trouver ? demanda-t-il enfin. Jasper Stevens sourit.

— Je pense que quelqu'un accepterait de payer cher tous les renseignements que je possède, mais je ne sais pas comment m'y prendre.

Meadows pouffa et Stevens parut vexé.

— Des renseignements ? Vous n'avez rien du tout. Rien que quelques détails, deux ou trois noms et des idées. Mais vous n'avez aucune preuve. Rien d'écrit. Pas de rapports. Rien qui ne pourrait être tout bonnement nié par quelqu'un qui vous traiterait de menteur.

Stevens se remit à triturer ses gants.

— Mais vous me croyez, n'est-ce pas ? demanda-t-il comme si c'était très important pour lui.

Meadows réfléchit un moment.

— Ouais. Je vous crois. Je ne sais pas pourquoi, mais je vous crois.

L'affaire devint un peu critique parce que Jasper Stevens n'avait pas d'argent, pour verser des provisions à Meadows, mais ils eurent vite fait de conclure un marché fifty-fifty, sur tout ce qu'ils soutireraient à la famille Lippincott. Stevens accepta à contrecœur. Il avait dû espérer une plus grosse part.

Après son départ, Meadows resta longtemps assis en essayant d'éviter les bosses des couches de toile adhésive réparant les déchirures du fauteuil, qu'il avait trouvé dans la rue une nuit, à quelques centaines de mètres de ce minable bureau de la 26^e Rue. Quand il en eut assez de ses réflexions, il décida d'économiser la commission du book et alla à Belmont, où les jockeys au nom italien de la première et de la deuxième arrivèrent bons derniers.

Flossie mangeait des chocolats et regardait la télé, allongée sur son lit, quand Meadows entra chez elle, en se servant de tout un trousseau de clefs pour franchir la batterie de serrures, de verrous et de systèmes de sécurité.

Flossie et lui étaient « ensemble » depuis cinq ans. Meadows passait presque toutes les nuits chez elle mais même si elle était la seule personne au monde en qui il avait confiance, il ne lui avait pas donné la clef de son propre appartement. Et n'en avait pas du tout l'intention.

Elle leva les yeux quand il passa enfin le dernier rempart. Elle

portait un déshabillé rose plutôt effrangé sur les bords. Son ventre rebondi était couvert de miettes de chocolat de la barre géante de Crunch Nestlé qu'elle mangeait. Ses cheveux oxygénés n'étaient pas peignés.

— Tiens, voilà le plus grand détective du monde, dit-elle.

Meadows referma avec soin tous les systèmes de sécurité avant d'annoncer :

— J'ai une grosse affaire !

Flossie parut intéressée.

— Ah ? Combien de provisions ?

— Rien encore.

Elle se détourna de lui avec dégoût et contempla de nouveau son petit écran noir et blanc où quatre personnes, manifestement choisies pour leurs graves défauts génétiques, tentaient de gagner un dollar et de la monnaie en faisant les imbéciles, une chose dont le bon Dieu s'était occupé à leur naissance.

— Ouais ? ricana-t-elle. Une grosse affaire !

— C'en est une. Vraiment.

— Je le croirai quand j'aurai vu de l'oseille.

— De l'oseille, hein ? Eh bien, je m'en vais te dire une bonne chose, ma fille. Tu as entendu parler de la famille Lippincott ?

— Bien sûr que j'en ai entendu parler ! Tu me prends pour une idiote ?

— Eh bien...

— Ils t'ont engagé, *toi* ?

Flossie prit une pose attentive, comme si elle s'apprêtait à faire le gros effort de se lever de ce lit si la réponse était celle qu'elle attendait.

— Pas précisément.

Elle retomba sur ses trois oreillers comme un ballon dégonflé.

— Mais je vais leur sauver la vie, déclara Meadows.

Faire mine de se soulever, une fois, suffisait pour Flossie d'autant que ça avait été une fausse alerte. Elle se contenta de grogner :

— Ouais, et Idi Amin Dada veut m'épouser.

— Pas de danger. Il aime les filles maigres.

— Sans blague ! s'écria Flossie sur quoi elle s'étrangla sur un des grains de riz du Crunch et toussa beaucoup. Sans blague ! Si t'as envie d'une blonde maigrichonne, va donc t'en chercher une. On verra si elles te supportent longtemps, grand détective !

Soudain, Zack Meadows eut grand besoin d'impressionner Flossie. Il alla à la cuisine, balaya du bras les débris de la table et prit un bloc-notes et un stylo bille commémorant l'ouverture d'une nouvelle pizzeria de la 23^e Rue.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Flossie.

— Une affaire importante. Faut que je note tout ça.

— Ah oui ! L'affaire Lippincott !

— Mais c'est vrai ! insista-t-il.

Il se demanda pourquoi il se donnait tant de mal pour plaire à Flossie, qui avait été strip-teaseuse jusqu'à ce qu'elle vieillisse et prostituée jusqu'à ce qu'elle grossisse et n'était plus qu'une traîneuse de bars du West Side, qui se faisait payer à boire, quand Meadows l'avait rencontrée. Elle occupait dans son cœur la place que d'autres hommes remplissent par un chien. Meadows se méfiait des chiens ; ils avaient tout le temps l'air de comploter entre eux pour le mordre. Et si le caractère de Flossie n'était pas précisément le dévouement aveugle d'un dogue allemand, il n'était pas trop mauvais non plus. Meadows s'était toujours méfié des femmes, mais il sentait confusément que Flossie n'allait pas le tromper.

Et d'ailleurs, son petit appartement sale n'était qu'à deux pas du bureau et bien pratique pour dormir quand il n'avait pas envie de se taper le métro jusqu'à chez lui.

Pendant deux heures, il travailla à ses notes, en essayant d'écrire l'histoire que lui avait racontée Jasper Stevens. Le carrelage autour de la table était jonché de boules de papier froissé que Meadows avait jetées parce que ses phrases n'avaient pas la tournure qu'il cherchait.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Flossie. Une lettre de compliments à Elmer Lippincott ?

— Une affaire, grommela Meadows.

— Ouais, sûr, dit Flossie.

Meadows l'entendit changer de chaîne, chercher la plus insipide des émissions de jeux, en augmentant le volume du son pour le faire enrager. Il sourit tout seul ; elle voulait qu'il fasse attention à elle, simplement.

Mais il avait autre chose à faire.

Quand il eut enfin terminé sa lettre, qui était moitié moins longue qu'il ne l'avait prévu, il se leva et se tourna vers Flossie, avec un sourire triomphant.

— Tu as une enveloppe, par là ?

— Vois dans le tiroir sous l'évier. Y a des cartes de Noël et des trucs comme ça.

Meadows fouilla dans le tiroir et trouva une grande enveloppe carrée bleu pâle. Il plia ses feuillets du bloc et les fourra dedans. Il y avait déjà un timbre sur l'enveloppe. Meadows savait que Flossie l'observait, tandis qu'il la cachetait et écrivait l'adresse.

Il s'approcha d'elle et jeta négligemment l'enveloppe sur son gros ventre.

— Si jamais il m'arrivait quelque chose, je veux que tu me promettes d'envoyer cette lettre.

Flossie baissa les yeux. L'enveloppe était adressée à : « Monsieur le Président des US, Washington, Personnelle et Confidentielle. »

Il pensait qu'elle serait impressionnée. Elle leva les yeux vers lui.

— Qu'est-ce qui pourrait bien t'arriver, à toi ?

— On ne sait jamais, dit-il en s'apprêtant à partir.

— Dis donc ! On dirait que tu parles sérieusement !

Il hocha la tête sans se retourner.

— Fais attention à toi, hein ? dit Flossie.

— Mais oui.

— Je ne voudrais pas qu'il t'arrive quelque chose.

— Je sais.

— Avant de partir, tu veux me passer la bouteille de Fleischmann qui est sous l'évier ?

Il lui apporta la bouteille, franchit tous les systèmes de sécurité et descendit à pied. Dans l'appartement, Flossie but un coup de whisky au goulot, regarda l'enveloppe, ricana et la jeta dans un coin où elle atterrit sur un tas de linge.

Meadows se permit le luxe inhabituel de prendre un taxi pour se rendre aux Laboratoires Lifeline. C'était dans un immeuble de briques de la 81^e Rue Est, un bâtiment qui se distinguait de ses voisins par une petite plaque à côté de la porte et par le fait, invisible, qu'il était le seul de toute la rue à ne pas être envahi par les cancrelats, un état que les New-Yorkais acceptaient avec leur célèbre résignation bien que dans ce quartier-là les appartements se louaient deux cent soixante-quinze dollars la pièce, par semaine.

Il y avait une faible lumière à une des fenêtres de la façade, alors Meadows fit rapidement le tour par-derrière. Aucune trace de signal d'alarme à la porte de service. Cela pouvait avoir trois significations. Un, il y avait un système d'alarme caché. C'était improbable parce que le principal usage d'un système d'alarme à New York – où la police mettait jusqu'à une demi-heure pour répondre à un appel ce qui laissait tout le temps aux cambrioleurs de tout emporter y compris le papier peint – était d'être dissuasif. Par conséquent, plus il était visible, mieux cela valait.

Deux, il pouvait y avoir un gardien de service. Meadows décida d'écarter pour le moment cette possibilité.

Trois, les gens des Laboratoires Lifeline étaient dingues et ne pensaient pas qu'ils seraient cambriolés.

Meadows estima que personne ne pouvait être aussi fou et rejeta cette éventualité. Retour à la possibilité numéro deux : un gardien. C'était probablement la raison de la lumière sur la façade.

Zack Meadows se méfiait des gardiens. Il avait été vigile dans le temps et savait ce qu'ils faisaient. Ils apportaient leur bouteille, leurs magazines de filles à poil et trente minutes après que tout le monde

soit parti pour la nuit, ils roupillaient.

Il pénétra dans le bâtiment en faisant sauter la serrure du service au moyen d'une carte de crédit périmée. Meadows ne se promenait plus avec des cartes de crédit parce qu'il ne se souvenait jamais de ce qu'il avait acheté et il était convaincu que la société de crédit inventait la plupart des articles qu'elle portait à son compte.

Suffisamment de lumière filtrait par les fenêtres pour qu'il traverse le laboratoire obscur. C'était une immense salle, avec de longues tables hautes, en formica blanc. Il y en avait cinq, alignées sur sa droite. À gauche, des cages s'empilaient du sol au plafond ; en entrant, les cris aigus des rats l'avaient fait sursauter, mais il s'était vite aperçu qu'ils étaient bien enfermés. Il y avait aussi d'autres animaux dans les cages mais il faisait trop sombre pour distinguer leur espèce et il n'avait pas du tout envie de s'en approcher.

Il se dirigeait vers le devant de l'immeuble. Par la porte vitrée au fond de la salle, il voyait un long couloir aboutissant à l'antichambre de réception. Il y distinguait une paire de pieds sur un bureau, des souliers d'homme, un bout de pantalon bleu. Un tiroir était ouvert et il en sortait le goulot d'une bouteille de scotch.

Meadows hocha la tête avec satisfaction, baissa le store sur la porte vitrée, puis ceux de toutes les fenêtres du laboratoire et de la porte de service, avant d'allumer. Il ferma à clef la porte menant dans le reste du bâtiment, en se disant que si jamais il entendait bouger le gardien, il aurait le temps de filer par le service avant que l'homme vienne aux renseignements.

Cette boîte, c'était comme un zoo, pensa-t-il. Les cages tapissaient tout un mur et elles contenaient des rats, des singes, des espèces de lézards et même des bocaux pleins de vers.

Jasper Stevens avait parlé des animaux, mais Meadows avait voulu voir de ses yeux.

Il y avait une petite cage en verre peint en noir. Sur le devant, une sorte d'œilleton permettait de voir à l'intérieur.

Zack Meadows colla son œil à l'œilleton. Un couple de rats cavalaient dans le grand aquarium. La cage était brillamment illuminée par une ampoule au plafond. Si ce que disait Jasper était vrai...

Meadows éteignit le plafonnier. Il pouvait encore voir, grâce au peu de clarté filtrant par les côtés. Dès que la lumière s'éteignit, les deux rats coururent dans un coin et se serrèrent l'un contre l'autre, en tremblant et poussant de petits cris, en proie à une terreur affreuse.

Des rats qui avaient peur du noir ? Jasper Stevens l'avait dit mais Meadows n'avait pu le croire.

— Eh oui, M^r Meadows. Ils ont peur du noir, dit une voix derrière lui.

Il pivota et cligna des yeux quand les tubes fluorescents s'allumèrent au plafond.

La femme la plus belle qu'il avait jamais vue se tenait sur le seuil. Elle avait des cheveux roux flamboyants et un teint que les romanciers qualifient de nacré. Elle portait un chandail beige clair, avec une jupe et un gilet de daim marron. Elle lui souriait et si une femme lui avait souri comme ça dans la rue, sa journée en aurait été ensoleillée. Sa semaine. Même son mois.

Mais ce sourire n'était pas tellement chaleureux, dans le fond, car elle braquait sur lui, d'une main très ferme, un revolver de calibre 38. Et, apparemment, elle savait très bien s'en servir.

— Comment savez-vous mon nom ? bredouilla-t-il.

Sans répondre à la question, elle expliqua :

— Nous avons des rats qui ont peur d'autre chose. Et pas seulement des rats. C'est étonnant ce qu'avec un petit choc électrique, un peu de jeûne, un peu de chaleur appliquée aux organes génitaux, on peut inculquer de terreur à n'importe quel animal.

Meadows hocha machinalement la tête. Jasper Stevens lui avait raconté tout ça, cet après-midi. Il regrettait maintenant d'avoir mal écouté, mal compris. Il était question d'animaux qui, lorsqu'ils apprenaient à avoir peur de quelque chose, sécrétaient dans leur cerveau des espèces de protéines. Et si l'on injectait ces protéines à d'autres animaux, ils avaient immédiatement peur de la même chose. Zack avait trouvé ça idiot. Ça lui paraissait toujours aussi ridicule.

— Comment savez-vous mon nom ? répéta-t-il.

— De quoi avez-vous peur au juste, M^r Meadows ? demanda la rouquine.

Elle souriait toujours. Ses lèvres étaient charnues, brillantes, comme si elle venait de se les humecter.

— De rien, madame, répliqua-t-il. Je n'ai pas peur de vous ni de ce pistolet.

Sur ce, il tourna les talons et se dirigea vers la porte de derrière. Il avait tous les sens en alerte, guettant le déclic du chien du revolver.

Il n'y eut aucun bruit.

Au moment où il tendait la main vers le bouton de porte, elle s'ouvrit. Deux hommes en blouse blanche étaient là. De grands costauds.

Avant qu'il puisse fuir, ils lui avaient saisi les bras et le faisaient pivoter vers la femme.

Elle rangea son arme dans le sac qu'elle avait posé sur une table. Meadows remarqua qu'il était aussi en daim marron. Il aimait les femmes qui assortissaient leurs accessoires à leurs vêtements. Mais il savait que s'il le lui disait, ça ne changerait pas grand-chose.

— Ainsi, vous n'avez peur de rien, susurra-t-elle. C'est ce que nous

allons voir, Mr Meadows.

— Je vous ai déjà demandé comment vous saviez mon nom.

— Je crains que votre ami Jasper Stevens ait été négligent.

Meadows secoua la tête.

— J'ai horreur de la négligence.

— Vous avez raison. Elle peut tuer.

Les deux hommes propulsèrent Meadows dans un couloir vers un petit bureau. Il y avait là deux classeurs dans un coin et quand un des hommes pressa un bouton sur une étagère, les classeurs pivotèrent, révélant un escalier descendant au sous-sol. Meadows entendit derrière lui la rouquine qui criait au gardien :

— Tout va bien, Herman.

— Parfait, docteur Gladstone, répondit-il.

Meadows constata que Herman n'avait pas la voix d'un veilleur de nuit ivrogne. Soudain, il trouva une quatrième raison à l'absence de système d'alarme visible. Le système était dissimulé. C'était un piège et il était tombé dedans.

En bas, il fut poussé dans une pièce contenant deux petits lits de camp. L'un d'eux était occupé par Jasper Stevens, recroquevillé sur lui-même, les yeux fous de terreur.

— Bougre de con, grommela Meadows. Ça m'apprendra à être confiant !

Il était furieux et il l'était encore quand on referma la porte à clef, et il fut encore plus furieux quand les deux hommes revinrent une demi-heure plus tard et le maintinrent solidement pendant que le Dr Gladstone à la crinière rousse lui injectait quelque chose dans le cou, puis dans celui de Jasper, et à ce moment il sombra dans l'inconscience.

*

* *

Meadows ne savait pas depuis combien de temps il était sans connaissance mais en se réveillant, il avait les mains et les pieds ligotés et un bandeau sur les yeux. Il avait mal au bout des doigts et quand il les toucha avec son pouce, il les sentit à vif et sanguinolents.

Mais cela ne l'inquiétait pas. C'était autre chose. Il entendait un bruit de moteur, un clapotis d'eau contre la coque d'un bateau. Il avait passé quatre ans dans la marine sans jamais avoir le mal de mer mais là, c'était différent et il sentit la bile monter à sa gorge. Il ravala tant bien que mal sa nausée parce qu'avec son bâillon, il risquerait de s'étrangler sur son vomi.

De l'eau. Une tombe liquide. Il se couvrit d'une sueur glacée. Meadows était excellent nageur, ou du moins il l'avait été avant que le

bourbon transforme ses muscles en graisse, mais il savait qu'il ne pourrait survivre une minute dans de l'eau maintenant. Rien que cette idée le terrifiait. De l'eau qui enveloppait son corps. Qui bouchait ses narines. Qui l'empêchait de respirer. Son corps qui se débattait, haletait, cherchait de l'air, et quand il ouvrait la bouche l'eau s'y déversait, envahissait ses poumons, les gonflait comme de gros ballons, les faisait éclater et répandait ses tripes et sa vie dans la mer où les poissons s'en repaissaient.

Il s'évanouit.

Quand il reprit connaissance, il entendit toujours le bruit de moteur et le clapotis mais il se demanda pourquoi il ne sentait aucun mouvement, puisqu'il était sur un bateau.

— On n'a toujours peur de rien, M^r Meadows ? demanda ironiquement le Dr Gladstone. Vous savez où vous êtes ? En mer. Il y a de l'eau tout autour de vous. De l'eau. De l'eau froide, noire.

Meadows voulut hurler mais le bâillon étouffa son cri. Puis le bandeau fut ôté et le bâillon retiré. Il n'était pas dans l'eau. Il se trouvait debout au bord d'un lac. Le Dr Gladstone était devant lui et les deux grands gaillards derrière. Jasper Stevens était toujours par terre, évanoui.

— Aidez-moi. Je ferai n'importe quoi, supplia Meadows. Aidez-moi.

— Désolé, l'ami, répliqua-t-elle froidement. Profitez de votre bain.

Meadows sentit qu'on ôtait les cordes de ses bras et de ses jambes. Il fut soulevé par les deux hommes, balancé et jeté dans le lac. Jasper Stevens le suivit peu après.

Meadows tomba avec un grand plouf. Il sentit l'eau mouiller ses vêtements et hurla. Il était entouré d'eau. Il essaya de grimper sur Stevens pour échapper à l'eau, mais Jasper le repoussa et essaya de lui monter dessus. Meadows sentit l'eau le recouvrir et la terreur le fit pleurer, son cœur se mit à battre précipitamment, l'eau lui arriva au cou et alors son cœur cessa de battre mais avant que son cerveau s'arrête de fonctionner aussi, il vit Jasper Stevens devant lui, qui flottait, les yeux déjà vitreux. Meadows vit qu'il était mort, comprit qu'il le serait aussi dans un instant et il accueillit la mort avec soulagement parce que tout valait mieux que l'eau.

Il mourut donc et son corps, comme celui de Jasper, flotta parmi les épluchures d'orange et les bouteilles de soda à la surface de quarante centimètres d'eau dans le lac de Central Park.

Le Dr Gladstone ramassa le petit magnétophone avec la cassette des bruits d'eau et de bateau, l'arrêta et le mit dans sa poche. Elle sourit à ses deux assistants et ils quittèrent Central Park pour retourner aux Laboratoires Lifeline.

Les cadavres de Zack Meadows et de Jasper Stevens furent repêchés le lendemain matin par la police, appelée sur les lieux par le deux cent soixante-deuxième jogger de la matinée à faire le tour du lac et à remarquer les deux noyés. Les deux cent soixante et un premiers n'avaient pas voulu s'en mêler.

Le médecin légiste déclara que les deux hommes étaient morts d'une crise cardiaque. Personne ne trouva bizarre que le bout de leurs doigts ait été mutilé pour éviter toute identification par les empreintes, ni que tous deux aient choisi le lac de Central Park pour avoir leurs crises cardiaques simultanées. Le commissaire de police du quartier de Central Park fut heureux quand le rapport du médecin légiste arriva, parce que si les deux noyés avaient été assassinés, il aurait dû charger des hommes d'enquêter sur les meurtres et en ce moment tous ses agents étaient occupés à patrouiller dans le parc, à dresser des contraventions aux gens qui laissaient leurs chiens faire leurs besoins n'importe où et à veiller à la répression d'autres crimes de ce genre.

Donc, sans identification ni enquête, personne ne songea à interroger Flossie qui, allongée sur son lit, mangeait des chocolats, buvait du Fleischmann sec et regardait des émissions de jeux.

Quand, au bout de trois jours, Zack Meadows n'eut pas reparu chez elle, elle se dit qu'il était parti. Elle ne pensait pas qu'il pouvait être mort. Assez d'hommes l'avaient quittée dans sa vie pour qu'elle sache que la mort n'intervenait généralement pas dans leur décision.

Le quatrième jour, sa dernière bouteille de Fleischmann vidée, elle se leva et s'épousseta avec un gant de toilette sec. Elle brossa ses cheveux sur le devant et mit du rouge à lèvres. En cherchant des yeux une robe, elle avisa une pile de linge dans un coin. Elle prit la robe qui lui parut la moins sale.

C'était une robe imprimée rouge et bleue qui la faisait ressembler à un canapé. Mais le décolleté était plongeant et dévoilait sa poitrine géante, et comme elle avait besoin de quelqu'un pour lui payer une bouteille, la robe irait. Elle avait compris, très tôt dans la vie, que les amateurs de seins n'étaient pas difficiles. Pour eux, plus c'était gros, plus c'était beau.

Quand elle ramassa la robe, une enveloppe bleue pâle tomba par terre. Elle la prit et la regarda. Elle ne l'avait jamais vue. La lettre était adressée au Président des États-Unis et portait un timbre.

Flossie se demanda si elle pouvait décoller le timbre et le vendre à quelqu'un. Elle essaya de soulever un coin, mais il était bien attaché.

D'ailleurs, la lettre était adressée au Président. Elle pouvait être

importante.

Elle ne comprenait pas du tout comment elle avait pu échouer chez elle.

Elle l'avait encore à la main quand elle enfila la robe bleue et rouge et elle la tenait encore quand elle descendit lourdement ses trois étages. Au coin de la rue, elle avisa la boîte aux lettres rouge-blanc-bleu et les couleurs lui parurent appropriées pour recevoir une lettre destinée au Président. Elle songea un instant que la lettre était un grand secret d'espionnage et que peut-être elle recevrait une médaille et une récompense en espèces du Président, alors elle la glissa promptement dans la boîte, avant de s'apercevoir que son nom et son adresse ne figuraient pas sur l'enveloppe et qu'on n'aurait aucun moyen de la retrouver pour lui remettre la médaille et l'argent.

Au diable les médailles et l'argent. Elle voulait boire un coup. En s'éloignant, elle se dit que même si le Président lui envoyait un chèque, la poste le volerait probablement. Elle se méfiait des postes. Quelqu'un, il y avait longtemps, lui avait dit de ne pas s'y fier.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et ignorait la peur. Il connaissait le froid de la glace lisse contre son corps, dans les montagnes du New Hampshire. Il connaissait les vents qui peuvent envoyer quelqu'un comme une balle de ping-pong dans le fond d'un noir ravin, écrasant les os en pitoyables éclats, et faire une bouillie d'organes qui ne pourraient plus respirer, digérer ni purifier et pomper le sang. Il connaissait les vents. Il connaissait la force.

Et comme pour lui tout cela n'était pas une force hostile mais une partie du même univers qu'il respirait, Remo Williams ne dérapait pas sur les rochers recouverts de glace des White Mountains, en décembre.

Son corps, couvert de jersey noir léger, semblait faire partie de la montagne. Chaque mouvement, chaque pression, étaient en parfait unisson, Remo n'avait besoin ni de marches, ni d'échelles ni de cordes, ni de tout ce qu'il fallait aux autres corps amollis et mal entraînés pour gravir une paroi glacée verticale.

Il montait sans même penser à sa respiration. Il montait parce qu'il le voulait et parce que les longues années de douleur et de sagesse qui l'avaient amené là, avec le goût de l'hiver dans la bouche et le murmure des sapins au-dessous de lui, le faisaient appartenir à cet univers qui effrayait tant d'hommes, raidissait leurs articulations et les privait des rythmes et de la cohésion qui donnaient de la puissance à certains.

Ces autres hommes avaient appris de mauvaises méthodes parce qu'ils mangeaient mal et ne savaient pas survivre. Ils n'avaient pas appris que la peur était comme une petite faim ou un léger coup de froid. Ils avaient perdu l'habitude de la peur, alors elle les privait de force.

Pour le jeune homme aux poignets épais et au corps mince, grim pant dans l'obscurité sous un ciel noir glacé, la peur était, comme la respiration, autre chose, existant en dehors de lui, et comme il n'en avait pas besoin pour cette ascension sur cette paroi lisse, il ne s'en servait pas.

Il arriva au sommet d'un mouvement souple, marquant à peine la neige fraîche, et contempla le chalet illuminé, à demi caché derrière des sapins, à cinquante mètres. Il s'y dirigea. Ses pieds ne faisaient aucun bruit sur la neige profonde. Aucun souffle bruyant ne s'échappait de ses lèvres et il pensa au temps où il descendait lourdement les étages et soufflait comme une bouilloire en les

gravissant.

Il y avait bien longtemps de ça, dans une autre existence.

Il était alors Remo Williams, l'agent Remo Williams de la police de Newark, New Jersey, et il avait été accusé d'un meurtre qu'il n'avait pas commis, condamné à une chaise électrique qui ne marchait pas et puis ressuscité pour servir de bras vengeur à la solde d'une organisation secrète qui luttait contre le crime aux États-Unis.

C'était ce que cette organisation, CURE, avait cherché mais elle avait obtenu autre chose. Personne ne s'était douté que les années d'entraînement et de discipline du corps et de l'esprit transformeraient Remo Williams en... En quoi ?

En quoi ? Remo sourit en marchant dans la nuit. Lui-même ne savait pas ce qu'il était. Un très sage et vieil Oriental, assis dans un bateau au bord du lac Winnepesaukee à soixante-quinze kilomètres de là, pensait que Remo Williams était la réincarnation de Çiva, le dieu hindou de la destruction. Mais ce même sage Oriental croyait que Barbra Streisand était la plus belle femme d'Amérique, que les feuilletons télévisés, avant de devenir violents et obscènes, étaient l'unique forme d'art de l'Amérique et qu'un petit village déprimant de Corée du Nord était le centre de l'univers.

Voilà pour Çiva. Remo n'était pas la réincarnation d'un dieu mais il n'était pas non plus un homme tout simple. Il était devenu plus. Il était devenu ce que les hommes pourraient être s'ils apprenaient à se servir de leur corps et de leur esprit au maximum de leurs capacités.

— Je suis un homme, se dit-il tout bas et son murmure se perdit dans les gémissements du vent dans les arbres. Ça doit bien valoir quelque chose.

Il arriva ainsi à l'une des fenêtres du chalet et écouta les voix à l'intérieur.

Ils étaient quatre, quatre hommes qui parlaient. Ils s'exprimaient avec la tranquillité de ceux qui savaient que personne ne pouvait les surprendre parce que le seul accès au chalet était une longue route tortueuse, pleine de systèmes de détection et, sur les soixante-quinze derniers mètres, truffée de mines enfouies.

Les membres de l'Alliance de Libération Cypriote se sentaient donc tout à fait libres de discuter des meilleurs bébés sous lesquels on pourrait glisser des cartouches de dynamite. Des bébés noirs ou des bébés blonds.

— Personne ne touche à un landau de bébé, surtout quand il est poussé dans la salle d'une maternité, dit l'un d'eux.

— Quel rapport avec les Grecs du continent ? demanda un autre.

— On va leur montrer, Tilhas, répondit le premier, ce que nous pensons d'eux, qui ne nous aident pas quand nous attaquons les Turcs et sommes battus. Tout ce que nous avons, c'est les Palestiniens, nos

frères spirituels.

Une troisième voix intervint :

— Tous ceux qui comprennent que l'impératif moral du dynamitage des bébés fait partie de la justice révolutionnaire savent et comprennent les valeurs cyprïotes grecques.

— Nous sommes des victimes, déclara le quatrième. Les impérialistes sont des oppresseurs.

Le nommé Tilhas, qui ne semblait pas comprendre toute cette soif de sang, demanda :

— Mais pourquoi attaquer des Américains ?

— Parce qu'ils sont les fournisseurs des Turcs.

— Mais ils sont aussi nos fournisseurs.

— Comment est-ce que tu peux te dire cyprïote, si tu ne rends pas les autres responsables de ce qui t'arrive ? Si tu installes un toit qui fuit, c'est la faute à l'impérialisme corporatif. Si ta fille tombe enceinte, c'est la faute aux films de Hollywood. Quand tu voles ton père et qu'il te casse la gueule pour ça, accuse les Égyptiens. Tu ne dois jamais oublier que tu es un Cyprïote et ça veut dire que tu ne sauras jamais rien inventer, ou construire ou faire pousser que d'autres gens voudront. Par conséquent, tu ne peux jamais être du côté des actifs. Ils doivent toujours être tes ennemis. L'Amérique est peuplée des pires actifs du monde. Par conséquent, c'est eux que nous devons haïr le plus. Et puis c'est plus facile de dynamiter des landaus de bébés ici. Si nous sommes pris, personne ne nous arrachera les bras. Personne ne nous écharpera tout vifs. Personne n'allumera de feu de joie sur notre ventre nu. Personne ne nous fera de mal. Ils nous colleront simplement en prison et nous relâcheront au bout d'un petit moment.

— Faux, dit la voix de Remo.

Il était entré et examinait les quatre hommes.

— Faux. Il y en a encore, par chez nous, qui pensent que le mal doit être puni.

— Qui êtes-vous ? demanda un des Cyprïotes.

Remo leva une main pour réclamer le silence.

— Lequel est Tilhas ?

Un petit homme à la moustache en broussaille et aux yeux de basset leva humblement une main.

— Moi Tilhas. Pourquoi ?

— Je t'ai entendu par la fenêtre, dit Remo. Je vais te faire une gentillesse. Tu vas mourir facilement.

Ce fut ce qui lui arriva. Pas aux autres.

Remo contempla le corps convulsé du dernier encore vivant.

— On vous retrouvera au printemps. Quand on verra ce qui vous est arrivé, je crois que tout le reste de votre petite bande de bons à

rien va retourner à Chypre et oublier le dynamitage des bébés. Alors dis-toi que tu ne meurs pas tout simplement. Tu donnes ta vie pour sauver tes frères cypriotes.

Le dernier survivant marmonna quelque chose.

— Je n'entends rien, dit Remo.

L'homme marmonna de nouveau.

Remo se baissa et ôta le coude droit de la bouche du mourant.

— Parle, maintenant. Qu'est-ce que tu disais ?

— Au cul, mes frères cypriotes.

— C'est bien ce que j'avais cru entendre. Si j'en rencontre d'autres, je transmettrai le message.

Et Remo retourna dans la nuit venteuse glacée, foulant à peine la neige, se dirigeant vers la paroi à pic.

Oui, se disait-il, voilà ce qu'il était : un homme. Il sourit. Parfois, ce n'était pas si mal d'être un homme.

Quand il arriva au bateau sur le lac Winnepesaukee, cette illusion fut dissipée. Il apprit qu'il avait deux pieds gauches, qu'à côté de lui un hippopotame était une danseuse étoile et le barrissement d'un éléphant un faible murmure et que « Je ne sais vraiment pas pourquoi je te supporte. »

Remo avait remplacé sa combinaison de jersey noir par un pantalon de toile noire et un tee-shirt blanc. Il souleva la tête de la couchette du bateau et regarda le vieil Oriental qui venait de parler.

Le vieillard était assis par terre sur une natte, entouré d'encriers et de plumes d'oie. Sur ses genoux, il tenait une grande feuille de parchemin.

Derrière lui, il y en avait une demi-douzaine d'autres.

Toutes les feuilles, y compris celle sur les genoux, étaient vierges.

— Vous ne pouvez encore rien écrire aujourd'hui, Chiun ? demanda Remo.

— Je pourrais écrire ce que je veux si mon cœur n'était pas si lourd.

Remo se détourna et regarda par le hublot au-dessus de sa tête. Les étoiles scintillaient encore dans le ciel noir mais déjà l'horizon s'éclaircissait. Le jour ne tarderait pas à se lever. Sans tourner la tête, Remo dit :

— Je suppose que ça vous soulagerait de m'expliquer comment je vous gâche la vie, cette fois.

— Tu es très serviable, dit Chiun.

— Prévenant, c'est tout. Je suis un garçon prévenant. J'ai réfléchi cette nuit sur la montagne. Je suis un homme. Rien d'autre. Toutes vos stupides légendes coréennes sur Çiva, l'implacable, et moi qui serais un dieu et tout. Conneries. Je suis un homme.

— Hah ! s'exclama Chiun. Prévenant, tu dis ? (Il avait la voix

aiguë, flûtée, et parlait sans accent.) De quoi rire. Toi. Prévenant. Je ris. Heh, heh, heh, heh, heh, heh.

— Oui, prévenant, insista Remo. Parce que si je ne vous laisse pas me reprocher ce que vous avez à me reprocher, vous serez obligé de reconnaître que vous ne pouvez rien écrire du tout.

— Je n'en crois pas mes oreilles, dit Chiun.

— C'est comme je le dis. Pas un mot. Vous ne pouvez pas écrire de scénarios, ni de livres, ni de nouvelles et maintenant même, alors que vous avez fait chanter un éditeur pour qu'il vous publie, vous n'avez pas été foutu d'écrire un vers de votre foutue poésie ung minable. Et, Dieu sait, n'importe qui peut écrire ce truc-là.

— Facile à dire. Comme les vantardises d'enfants sont vaines !

— Poème ung numéro mille trois cent soixante-six, annonça Remo. *O, fleur ! O, fleur avec des pétales ! O, fleur avec de jolies pétales ! Voici venir une abeille. C'est une grosse abeille. O, abeille, vois la fleur. O, fleur, vois l'abeille. Ouvre-toi, fleur. Accepte l'abeille. Vole vite, abeille, et salue la fleur.*

— Assez ! glapit Chiun. Assez !

En un éclair il fut debout, comme de la vapeur s'échappant soudain d'une bouilloire. Il était petit, pas plus d'un mètre soixante, et ses quatre-vingts ans avaient parcheminé sa peau jaune. Son kimono de brocart or tournoya autour de lui et ses yeux noisette foudroyèrent Remo.

— Plus qu'assez, dit Remo. C'est de la merde. N'importe qui peut faire ça. Vous voulez en écouter un autre ?

— Personne ne peut écrire dans cette confusion !

— N'importe qui peut écrire de la poésie Ung. N'importe quand. La seule chose qui l'a empêchée d'être la risée du monde depuis deux mille ans, c'est qu'elle est en coréen et personne ne peut comprendre combien c'est mauvais.

— Je ne comprends pas comment on peut entamer une conversation si agréablement et devenir si pervers aussi rapidement, dit Chiun. Tous les Blancs sont fous mais tu es un spécimen exceptionnel.

— C'est vrai. J'oubliais. J'allais vous laisser me reprocher tout, me dire que c'est ma faute si vous ne savez pas écrire. Allez-y. Qu'est-ce que c'était, petit père ? Ma respiration. Je respirais trop fort.

— Non. Ta respiration n'était pas plus bruyante que d'habitude. Le ronflement d'un cochon sauvage.

— Quoi, alors ? Mes muscles. Vous les avez entendu se gonfler et le rythme n'était pas bon.

— Non. Pas tes muscles.

— Quoi, alors ? demanda Remo.

— Où étais-tu cette nuit ? demanda Chiun d'une voix si douce que

Remo se méfia immédiatement.

— Vous le savez bien. Je devais escalader la montagne et m'occuper de ces poseurs de bombes.

— Et où étais-je ?

Remo haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. Ici, je suppose.

— Justement ! s'écria Chiun. Tu sors tout le temps et moi je reste ici. Tout seul.

Remo se redressa.

— Une minute, Chiun. Que je comprenne bien. Vous voulez aller au boulot avec moi ?

— Peut-être, dit Chiun. J'aimerais qu'on me le demande.

— Je croyais que vous aimiez être seul.

— Des fois, oui.

— J'ai trouvé ce coin uniquement pour que vous puissiez être seul, tranquille, et écrire.

— La neige est déprimante. Je ne peux pas écrire quand il neige.

— Nous irons dans un endroit chaud. En Floride. Il fait chaud, à Miami.

— Les vieilles femmes de Miami parlent trop de leurs fils, les docteurs. Moi, je ne peux parler que de toi.

— Voyons, Chiun, qu'est-ce que vous voulez ?

— C'est ça que je veux.

— Quoi, ça ?

— Je veux que tu me demandes de temps en temps ce que je veux. Peut-être, des fois, j'aimerais aller avec toi en mission. J'aimerais être considéré comme une personne qui a de la sensibilité, pas un meuble qu'on abandonne quand on sort, en sachant qu'il sera là à son retour.

— D'accord, petit père. Désormais, je vous le demanderai.

— Très bien, dit Chiun et il commença à ramasser ses parchemins, ses plumes et ses encriers. Je vais ranger tout ça.

Il plaça tout le matériel dans une grande malle de laque orangée, une des quatorze alignées contre les parois de la cabine.

— Remo, dit-il en se penchant sur la malle.

— Oui, petit père ?

— Le Dr Smith m'a embauché pour t'entraîner, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Il n'a pas été question que j'aille en mission, pas vrai ?

— Non.

— Donc, si je vais en mission, il me semble que le tribut devrait être renégocié.

— Aucune chance, assura Remo. Smitty sauterait au plafond. Il le traverserait. Il livre déjà assez d'or à votre village pouilleux pour faire marcher un pays sud-américain.

- Un petit pays, dit Chiun.
- Pas d'augmentation. Il n'acceptera jamais.
- Et si tu le lui demandais ? suggéra Chiun.

Remo secoua la tête.

- Il trouve déjà que je dépense trop.
- Et si j'offrais de rester dans les limites fixées par le Président aux augmentations de salaire anti inflation ?

— Essayez toujours. Qu'est-ce que vous avez à perdre ?

— Tu crois qu'il augmentera le tribut ?

— Non.

— J'essaierai quand même, déclara Chiun. Il referma le couvercle de la malle et contempla les eaux sombres du lac. Tous deux restèrent un moment silencieux et puis Remo éclata de rire.

— Que vois-tu d'humoristique ? demanda Chiun.

— Nous avons oublié quelque chose.

— Ah ? Quoi ?

— Smitty ne négocie plus les contrats.

— Ah non ? Qui est-ce, alors ?

— Ruby Gonzalez.

Chiun se retourna vivement, regarda attentivement Remo pour s'assurer qu'il ne plaisantait pas et Remo hocha la tête. Chiun gémit :

— Ah, pauvre de moi !

CHAPITRE III

Les quatorze hommes d'affaires japonais étaient prêts. Chacun avait admiré le costume des treize autres. Chacun avait remis treize cartes commerciales et en avait reçu treize en échange, alors que tous se connaissaient bien. Chacun prit le temps d'admirer l'impression ou le bristol de la carte et parfois les deux.

Neuf avaient apporté un appareil photographique et tenu à prendre la photo de tous les autres, groupés de toutes les manières possibles. Trois avaient fait admirer leur nouveau magnétophone installé dans leur attaché-case, avec leur téléphone sans fil, leur calculatrice imprimante et leurs micro-processeurs à circuit informatique imprimé.

Finalement ils s'assirent et attendirent. Ils s'entretenaient poliment, tout en jetant de temps en temps un coup d'œil à leur montre en or à lecture directe et en se demandant pourquoi Elmer Lippincott junior était en retard, puisque c'était lui qui avait organisé cette réunion secrète et que tous ces hommes autour de la table savaient qu'elle avait pour but d'utiliser des intermédiaires japonais pour entamer d'importants contacts commerciaux entre les États-Unis et la Chine populaire, afin de donner un coup d'épaule au dollar qui, depuis deux ans, prenait la pâtée sur les places internationales.

Tous les hommes d'affaires avaient été avertis par le ministère japonais du Commerce que Lem Lippincott avait eu une entrevue, quinze jours plus tôt à peine, avec le Président des États-Unis et tous savaient donc le propos de cette réunion. Ils s'étonnaient donc de ce retard.

Autour de la table, les heures marquées par les montres allaient de 11 h 05 et 20 secondes à 11 h 05 27.

Makiro Kakirano dit aimablement, en japonais :

— J'aimerais qu'il se dépêche. J'ai d'autres affaires urgentes.

Treize hochements de tête l'approuvèrent et toutes se tournèrent vers la porte de la salle de conférence aux boiseries de chêne de la Ginza Bank, la plus grande de Tokyo.

— Je suis sûr qu'il ne va pas tarder, dit un autre homme d'affaires.

Treize têtes se tournèrent vers lui et approuvèrent derechef.

Pendant ce temps, dans une petite salle de conférence à quelques mètres de celle où attendaient les hommes d'affaires japonais, Lem Lippincott pensait autrement.

— Je ne veux pas y aller, dit-il à son secrétaire, en frottant ses mains sur ses joues roses bien rasées.

— Je ne comprends pas, monsieur, murmura le secrétaire, un jeune homme qui portait un costume noir, une chemise blanche et une cravate noire aussi naturellement que s'il était né à la morgue.

— Rien à comprendre, grogna Lippincott. Je ne veux pas y aller, c'est tout. Je n'en ai pas envie. Quelque chose ne me paraît pas bien.

Il se leva. Il était grand, le seul des trois Lippincott à être aussi grand que le père ; mais contrairement au papa, dont le corps avait encore la minceur musclée d'un ouvrier des puits de pétrole, Lem avait un gros ventre mou et de grosses fesses.

Il s'approcha de la fenêtre et regarda la rue grouillante mais se détourna aussitôt comme s'il avait vu quelque chose qui ne lui plaisait pas.

Le secrétaire s'inquiétait. Lippincott avait tenu à venir au Japon dans un avion privé. Il avait insisté pour se faire conduire de l'aéroport à l'hôtel dans une voiture américaine, conduite par un Américain. Et il s'était littéralement glissé dans l'hôtel par la porte de service, en envoyant d'abord le chauffeur en éclaireur pour être sûr de ne pas rencontrer de personnel en chemin. Une fois dans sa chambre, Lippincott avait déclaré à son secrétaire qu'il ne voulait pas que des femmes de chambre y viennent.

— Mais votre lit, monsieur ?

— Je ferai mon sacré lit moi-même !

De la même façon ils avaient quitté l'hôtel pour aller à la réunion. Par un monte-charge, dans une voiture aux rideaux tirés, par un escalier de service jusqu'à cette salle de conférence.

Le secrétaire s'aperçut soudain que Lippincott était à Tokyo depuis près de douze heures et n'avait pas encore vu un seul Japonais.

L'homme d'affaires américain arpentait le tapis aux motifs délicats de cette petite salle, comme un animal en cage. Il se frottait sans cesse les mains, comme s'il les lavait de quelque poussière infinitésimale.

— J'ai horreur de ce tapis jaune, dit-il brusquement. Ils ont de petits tapis, dans ce pays. De petits tapis jaunes. Tout est petit et jaune. Vous n'allez pas assez souvent au soleil, Gerald, vous êtes blême.

Le secrétaire soupira à part lui. Dépression nerveuse.

— Je vais leur dire que vous êtes malade, monsieur.

Lippincott sursauta, comme s'il avait oublié la présence de son secrétaire. Il secoua la tête.

— Non, non, ce n'est pas possible ! Vous ne savez donc pas, mon garçon, que les Lippincott ne sont jamais malades ? Mon père ne voudrait pas en entendre parler. Nous irons à votre foutue réunion. Et finissons-en très vite.

Alors qu'ils suivaient le petit couloir vers la grande salle, Lippincott se pencha vers son secrétaire et lui chuchota :

— Restez tout près de moi. J'aurai peut-être besoin de vous.

Le secrétaire acquiesça, tout en se demandant ce que ça voulait dire.

Il passa devant son patron pour ouvrir la porte de la salle de conférence puis s'écarta pour laisser entrer Lippincott le premier.

Les quatorze hommes d'affaires japonais se levèrent comme un seul homme en signe de respect.

Le secrétaire vit son patron reculer d'un pas, comme s'il s'attendait à un assaut contre sa personne.

Voyant Lippincott cloué un moment sur place, le secrétaire le contourna et avança dans la pièce.

— Merci, messieurs, dit-il. Veuillez vous asseoir.

Les quatorze s'assirent. Le secrétaire se tourna vers Lippincott et lui sourit pour le rassurer. Lippincott hocha la tête mais il entra lentement, prudemment, comme s'il craignait que le plancher soit miné.

Il arriva au bout de la table le plus rapproché de la porte et tira la chaise. Il la tira à un mètre cinquante de la table, la tourna de côté et s'assit sur l'extrême bord. Il donnait l'impression de se tenir prêt à fuir d'un instant à l'autre. Les Japonais regardèrent la manœuvre avec une curiosité polie. Makiro Kakirano se leva, écarta sa chaise de la table, d'un mètre cinquante, et se rassit. Les treize autres firent de même. Pour prendre quelque chose dans leurs attachés-cases, maintenant, ils seraient obligés de se lever.

Le secrétaire vit des gouttes de sueur perler au front de son patron. Lippincott lui souffla :

— Gerald, prenez une chaise. Asseyez-vous entre eux et moi.

La dépression nerveuse, pas de doute, se dit le secrétaire. Tout donnait à penser que Lem Lippincott allait devoir passer quelque temps chez les dingues.

Les Japonais attendirent, en souriant, que Gerald soit assis. Il plaça sa chaise à mi-chemin, entre Lippincott et la table, mais tournée de façon à pouvoir observer à la fois les Japonais et lui. Son patron transpirait maintenant comme un coureur de marathon, regardait autour de lui, de figure jaune en figure jaune. Le secrétaire se demanda s'il cherchait quelqu'un, ou quelque chose.

Lippincott ouvrit la bouche pour parler. Chaque mot semblait lui être arraché par la torture.

— Vous savez tous pourquoi vous êtes ici, dit-il d'une voix entrecoupée.

Quatorze hochements de têtes lui répondirent.

— Le président veut que les compagnies Lippincott, par l'intermédiaire de vos sociétés, entament des négociations avec la Chine populaire afin d'accroître les échanges commerciaux et de

renforcer le dollar. C'est ce qu'il pense.

Quatorze nouveaux acquiescements.

— Mais moi, pas si bête ! dit Lippincott, en parlant plus vite. Je sais qu'on ne peut pas se fier à de petits diables jaunes comme vous ! Vous vous figurez que j'ai oublié Pearl Harbor ?

Le secrétaire, sous le choc, regarda d'abord Lippincott puis ses yeux firent le tour de la table. Les Japonais avaient l'air suffoqués et il y eut des murmures de protestation.

— Pas d'histoires, bande de nains bâtards, reprit Lippincott. Je vous connais. Vous essayez de nous prendre par surprise, de nous abattre. Quand ces Chinetoques et vous allez vous retrouver, la première chose que vous ferez ce sera de chercher comment nous arracher la chair des os !

Makiro Kakirano se leva.

— M^r Lippincott, je dois protester...

Il ne put en dire plus. Lippincott se tassa sur sa chaise et cria :

— N'approchez pas, vous ! Je vous avertis ! Ne me touchez pas ! Plus de marches à la mort de Bataan. Rappelez-vous Corregidor !

Il se recroquevillait sur lui-même comme un enfant qui attend des coups.

— Vous n'avez pas le droit ! s'exclama Kakirano.

Les treize autres se levèrent aussi. Quelques-uns avaient une expression furieuse mais la plupart étaient déroutés et consternés.

Lem Lippincott, sans laisser parler le Japonais, se leva d'un bond, les bras tendus devant lui pour parer des coups invisibles des quatorze hommes debout devant lui.

— Oh non, pas de ça, diables jaunes ! Je sais ce que vous voulez, m'arracher les os, manger ma chair. Vous ne vous en tirerez pas comme ça !

Le secrétaire se leva. Lippincott gesticulait, repoussait des hordes d'insectes imaginaires.

— Monsieur, je pense que nous devrions...

Il ne put finir sa phrase. Un des bras de Lippincott le frappa à la tempe et le renvoya sur sa chaise.

— Vous aussi, hein ? De mèche avec ces vautours !

Makiro Kakirano secoua la tête d'un air écoeuré. Il jeta un coup d'œil autour de la table ; les autres opinèrent. Kakirano fit un pas vers la porte et tous les autres s'alignèrent derrière lui en file indienne.

— Vous vous liguez contre moi, hein ? Vous ne m'aurez pas ! hurla Lippincott.

Sur ce, il se mit à courir. Sa jambe gauche heurta la chaise de son secrétaire, la renversa et le jeune homme tomba sur le tapis. Il roula sur lui-même et s'assit, à temps pour voir Lippincott plonger la tête la première par la fenêtre fermée, les bras étendus pour un saut de l'ange

vers la rue, six étages plus bas.

Lem Lippincott ne mourut pas tout seul. Il plongea sur trois vieux Japonais, en arrivant sur le trottoir encombré. Ils moururent tous les quatre.

La police de Tokyo, après une enquête minutieuse, conclut à l'accident tragique.

*

* *

Plus tard dans la journée, le téléphone sonna dans le bureau du Dr Elena Gladstone, directrice des Laboratoires Lifeline. Au lieu de la sonnerie normale, le téléphone émit un petit bip électronique. Avant de décrocher, le Dr Gladstone pressa un bouton sous son bureau qui, verrouillait sa porte à double tour.

— Oui ? répondit-elle à l'appareil et elle écouta une voix lui expliquer ce qui était arrivé à Lem Lippincott. Ah, je suis navrée !

— Nous ne voulions pas sa mort, dit la voix.

— Il est souvent difficile de prévoir comment un sujet réagira, dit-elle. Tout cela est encore au stade expérimental.

— Que cela ne se reproduise plus, gronda la voix.

— Certainement, j'y veillerai, promit-elle mais quand elle eut raccroché, dans l'intimité de son bureau fermé à clef, le Dr Gladstone rejeta la tête en arrière et éclata de rire.

À quarante kilomètres au nord du bureau du Dr Gladstone à Manhattan, un autre téléphone sonna cet après-midi-là.

Le Dr Harold W. Smith, chef de l'agence secrète appelée CURE, décrocha l'appareil dans le tiroir du bas à gauche de son bureau et pivota dans son fauteuil pour contempler le détroit de Long Island à travers la glace sans tain de sa fenêtre.

— Oui, monsieur le Président, dit-il.

Smith avait dirigé l'organisation secrète pour cinq Présidents et chacun avait eu un caractère différent et une façon différente de s'exprimer au téléphone. L'agence avait été créée par le premier des cinq, un jeune Président assassiné. Il avait volontairement destiné CURE à travailler indépendamment de la Maison-Blanche. Un Président ne pouvait recruter CURE ni son personnel. Il ne pouvait que suggérer des missions. Le seul ordre qu'un Président pouvait donner à Smith c'était le démantèlement. En désignant Smith pour diriger l'organisation, ce premier Président avait bien choisi parce que Smith était un homme qui démantèlerait immédiatement l'agence en recevant un tel ordre, sans s'inquiéter pour sa vie ou celle des autres. Tous les Présidents suivants avaient voulu supprimer CURE mais

aucun n'avait jamais donné l'ordre, ce qui révélait bien les malheurs de l'Amérique dans les années 60 et 70.

Smith connaissait toutes leurs voix. L'accent cassant et nasillard de Nouvelle-Angleterre qui faisait passer les fautes de prononciation pour une vertu ; l'accent traînant du Texas évoquant un homme proche de la terre qui ne refoulait pas ses émotions, le plus réellement vivant de tous les Présidents que Smith avait connus. Il y avait la vivacité californienne de la voix du président suivant, une voix qui donnait toujours l'impression qu'il avait tout prévu et organisé à l'avance, qu'il avait envisagé vingt-cinq choses qu'il dirait, en avait rejeté vingt-quatre et choisi la meilleure. C'était une voix qui paraissait professionnelle et précise et Smith avait toujours pensé qu'elle cachait un homme si tendu que si jamais une seule fibre se détendait tout le bonhomme s'effondrerait. Cette voix avait été suivie par une autre, à l'accent hésitant et monotone du Middle-West. Le Président qui s'exprimait ainsi maîtrisait mal la langue et avait constamment l'air de ne pas avoir la moindre idée de ce qu'il disait. Mais son instinct avait été bon et son cœur vaillant. Smith l'avait bien aimé. Il ne savait pas parler mais il savait mener.

Smith, et c'était révélateur de son caractère, n'avait pas voté pour un Président, en dix-huit ans. Il pensait que s'il choisissait entre un candidat et un autre, il serait influencé quand il aurait à traiter avec celui qui deviendrait Président. Il n'avait donc pas voté pour ce nouveau Président et n'avait jamais cherché à savoir s'il l'aurait fait autrement. Mais il s'offrait parfois le luxe de s'avouer que l'homme ne lui plaisait pas. Le Président était un homme du Sud et Smith reconnaissait qu'il avait un préjugé contre lui, en le jugeant sur sa voix au téléphone. Elle n'était pas mélodieuse comme le sont presque toutes les voix du Sud. Cette voix était hachée, s'interrompait aux mauvais moments, comme s'il lisait des groupes de mots sélectionnés au hasard. Et si cet homme était un scientifique, Smith avait l'impression qu'il luttait perpétuellement contre la possibilité que la méthode scientifique pourrait avoir une influence sur sa vie. Il avait un don remarquable pour s'abuser et voir des choses qui n'existaient pas et Smith comprenait que non seulement il n'aimait pas cet homme mais il s'en voulait de n'être pas capable de mieux comprendre ce Président.

Cependant, il mettait de côté ses sentiments personnels à l'égard du Président des États-Unis quand il répondait au téléphone.

— Que savez-vous de l'affaire Lippincott ? demanda la voix du Sud.

— J'ai reçu les rapports sur ce qui s'est réellement passé à Tokyo. J'ai fait mon enquête et les ai trouvés exacts. J'ai effectué une rapide étude et n'ai rien trouvé. Pas de problèmes dans la vie privée ou les affaires de M^r Lippincott. Pas la moindre mention de maladie mentale,

d'hospitalisation ou de traitement privé, précisa Smith, alors que Lem Lippincott était mort depuis huit heures. J'ai donc tendance à penser qu'il s'agit d'une dépression nerveuse totale, tragique et imprévisible. L'homme a tout simplement craqué.

— C'est ce que je pensais aussi, répondit le Président, mais il y a quelques minutes, une lettre très insolite est arrivée sur mon bureau.

— Une lettre ? De qui ?

Le Président soupira.

— J'aimerais bien le savoir. Ce n'est qu'une espèce de brouillon sans suite, assez incohérent.

— Ça ressemble à une grande partie de votre courrier, dit Smith.

— Oui, en effet. Normalement, elle aurait été jetée et je ne l'aurais même pas vue, mais celle-là a traîné, je ne sais pourquoi, et quelqu'un me l'a montrée après avoir appris l'affaire Lippincott. Et j'ai pensé que ça pourrait être important.

— Que dit cette lettre, monsieur le Président ? demanda Smith en s'efforçant de maîtriser son impatience.

Il cala le combiné sur son épaule et resserra soigneusement son nœud de cravate.

Smith était un homme grand et mince, maintenant âgé de plus de soixante ans et dont les cheveux se clairsemaient. Il portait un costume gris avec gilet dans lequel il paraissait être né. De plus en plus, il symbolisait le granit de la Nouvelle-Angleterre d'où il venait et l'on avait l'impression qu'il avait toujours eu l'air vieux.

— C'est au sujet des Lippincott, dit le Président. Il paraît qu'il y a un complot pour les tuer tous et que ça a un rapport avec des animaux.

— Des animaux, monsieur le Président ? Quel rapport avec des animaux ?

— Cette fichue lettre ne le dit pas.

— Est-ce qu'elle dit qui est l'auteur de ce complot ?

— Non, elle ne dit pas ça non plus.

— Qu'est-ce qu'elle dit ?

— Que l'auteur est un détective privé de New York.

— Son nom, demanda Smith.

En même temps, il appuya sur un bouton sous son bureau. Un panneau se déplaça, au centre, et un pupitre d'ordinateur s'éleva sans bruit. Smith était prêt à y taper le nom que donnerait le Président, pour que les banques de mémoire de l'ordinateur géant de CURE, les plus grandes du monde, se mettent aussitôt sur la piste du détective privé.

— Il n'y a pas de nom, dit le Président.

Smith soupira.

— Je vois. Que dit la lettre ?

— Que l'auteur est un détective de New York. Il sait qu'il existe un complot pour tuer les Lippincott. Ça a un rapport avec des animaux mais il ne sait pas lequel. Il va le découvrir. Il dit que lorsque les Lippincott seront tués, alors je saurai qu'il a dit la vérité et il prendra contact avec moi pour que je lui remette une médaille.

— Ça ne veut pas dire grand-chose.

— Non, bien sûr, mais cet incident avec Lem Lippincott... Eh bien, ça me donne à penser.

Smith hocha la tête. Au loin dans le détroit, il vit un voilier poussé par le vent et se demanda qui pouvait faire de la voile par une journée d'hiver aussi glaciale.

— Il est clair, me semble-t-il, que vous devriez remettre cette lettre à la famille Lippincott, monsieur le Président. Ils ont les ressources nécessaires pour se protéger.

— Je sais. Mais le fait est, docteur Smith, que nous ne pouvons pas nous permettre la possibilité que cette lettre dise vrai.

— Pourquoi donc ?

— Parce que j'ai demandé à la famille Lippincott de s'occuper d'un certain nombre de propositions à l'étranger. Ça n'a l'air que de simples affaires commerciales mais l'idée est d'utiliser les ressources des Lippincott et d'agir par l'intermédiaire de compagnies japonaises pour ouvrir de nouveaux échanges importants avec la Chine populaire.

— Et vous croyez qu'une puissance étrangère voudrait l'empêcher.

— C'est une possibilité.

— Je regrette de ne pas l'avoir su plus tôt, dit Smith. Nous aurions pris des mesures pour protéger Lem Lippincott quand il est allé à Tokyo.

— Je sais, je sais, mais je ne prévoyais pas d'ennuis. Je croyais que tout se passerait bien, comme n'importe quelle affaire commerciale.

Smith résista à l'envie d'expliquer au Président tous les efforts internationaux du bloc communiste, dans les conseils d'administration et les banques tout autour du monde, pour tenter de saper l'économie des États-Unis. Aucune personne de bon sens, sauf le rêveur le plus étourdi, ne pouvait imaginer qu'une entreprise aussi importante que cette tentative de soutenir le dollar passerait inaperçue et ne provoquerait aucune riposte de tous les gens dans le monde que la chute définitive du dollar réjouirait. Mais tous les hommes politiques que Smith avait connus vivaient dans un monde où l'espoir triomphait toujours de la raison, et les vœux pieux des leçons historiques.

— Je crois que vos gens devraient s'occuper de ça, dit le Président.

— Oui, monsieur le Président. Il me faudra la lettre.

— Vous vous servirez de ces deux-là, je suppose ?

— Fort probablement. Même s'ils ne sont pas faits pour être des gardes du corps.

— Dites-leur d'être circonspects. Tous ces meurtres...

Smith se souvint que Remo et Chiun avaient sauvé ce Président d'un attentat, qu'ils avaient écarté le danger d'une Troisième Guerre mondiale quand un membre du cercle d'amis intimes du Président avait par inadvertance provoqué une tentative d'assassinat du Premier soviétique. Smith considérait la déclaration du Président comme de la noire ingratitude. Mais il réprima l'irritation de sa voix quand il répondit :

— Si vous préférez que je ne les emploie pas... Je suis sûr qu'ils trouveront d'autres choses à faire.

— Non, non ! dit vivement le Président. Dites-leur simplement de ne pas trop tuer de gens.

— Monsieur le Président, on ne leur dit pas ce qu'ils doivent faire ni comment le faire, rétorqua froidement Smith. On leur confie une mission et puis on leur laisse carte blanche. Alors dois-je leur confier celle-ci, oui ou non ?

— Oui, dit le Président. Faites ce que vous voulez.

— Non, monsieur le Président. C'est ce que vous voulez.

La lettre fut entre les mains de Smith quatre-vingt-dix minutes plus tard. Quand il la lut, il s'étonna qu'on ait pu utiliser trois grandes feuilles d'un bloc-notes jaune d'avocat et écrire si peu de renseignements. Il n'y avait pas de nom ni d'adresse de l'expéditeur, rien qu'une brève mention d'un complot pour tuer toute la famille Lippincott, complot qui avait un vague rapport avec des animaux dressés. Le reste de la lettre se plaignait des jockeys italiens, des agents de police soudoyés et du prix élevé du whisky Fleischmann.

Si un Lippincott n'était pas mort en plongeant d'une fenêtre de Tokyo, la lettre aurait été immédiatement classée dans la corbeille à papiers.

Smith pressa un bouton sur le côté droit de son téléphone et un instant plus tard une jeune femme entra dans son bureau.

Grande et mince, elle avait une peau de la couleur du moka fouetté. Elle portait un pantalon de cuir et un blazer de tweed havane avec des basanes de même cuir aux coudes. Une coiffure afro modérée la couronnait. Elle n'était pas vraiment belle mais ses yeux pétillaient d'intelligence et quand elle souriait, comme en ce moment à Smith, c'était plus qu'une politesse, un geste de véritable chaleur humaine.

Elle s'appelait Ruby Jackson Gonzalez et servait à Smith d'administratrice. Elle avait été un agent de la CIA mais, à deux reprises, elle avait été attirée dans l'orbite de Remo et Chiun. Elle en apprit alors assez sur CURE pour devenir candidate à l'assassinat ou à l'embauche. Elle avait éliminé soigneusement le premier risque en faisant adroitement chanter Smith, avec la menace de tout révéler sur

CURE, et il avait été forcé de l'engager. Elle était organisée, matérialiste, habile et avait encore une vertu. Quand elle le voulait, sa voix s'élevait en aigus et en décibels au point de fendre du granit ; elle se servait de cette voix pour obliger Remo à filer droit. Il était prêt à faire n'importe quoi, tout ce que Smith voulait, pourvu que Ruby ne lui crie pas après.

Chiun éprouvait pour Ruby un sentiment particulier. Il était persuadé que si Remo et elle avaient un bébé, il ne serait pas jaune, bien sûr, qui est la couleur correcte, mais café au lait, ce qui s'en rapprochait assez ; alors Chiun pourrait le prendre encore petit et l'entraîner pour en faire un Maître de Sinanju, ce qu'il prétendait aigrement ne pouvoir faire avec Remo parce qu'il l'avait eu trop tard entre ses mains. Chiun avait offert beaucoup de pièces d'or à Ruby si elle acceptait de faire cette petite chose pour lui. Ruby répliquait qu'il y avait tout de même des choses qu'elle ne faisait pas pour de l'argent. Remo assurait que ce n'était qu'un moyen de marchandage, pour que Chiun élève le prix.

Ruby était convaincue que si elle voulait Remo, elle l'aurait. N'importe quand, n'importe où. Remo, de son côté, était certain qu'il lui suffirait de claquer des doigts pour que Ruby devienne son éternelle esclave.

Ruby Jackson Gonzalez avait également tué une demi-douzaine d'hommes. Elle avait vingt-trois ans.

— Oui, Patron ? dit-elle à Smith.

Il lui tendit la lettre qu'elle parcourût rapidement.

— Je veux que vous me trouviez son auteur.

Elle leva les yeux du gribouillis informe couvrant les feuillets jaunes.

— À quel asile je dois m'adresser en premier ? demanda-t-elle puis, voyant que Smith ne trouvait pas ça drôle, elle promit : Tout de suite.

Elle emporta la lettre dans son petit bureau personnel à côté de celui de Smith, où elle était la seule autre personne de CURE à avoir un pupitre d'ordinateur et accès aux gigantesques banques de mémoire du cerveau électronique de l'organisation.

Elle fit monter le pupitre en place puis elle étala côte à côte les trois feuillets pour les examiner. Pensant que l'écriture irrégulière, à demi illettrée, serait sa meilleure chance elle demanda à l'ordinateur de lui reproduire les signatures de toutes les demandes de licences de détectives privés de la ville de New York.

La machine fouilla ses mémoires en silence, pendant deux minutes, et puis sur un rouleau de papier sensible encasté au sommet, elle commença à dévider les signatures avec, à côté, le nom imprimé de tous les détectives privés de New York.

Il y en eut des centaines qui sortirent de ce grand rouleau de papier

derrière l'écran. Ruby les étudia avec soin. Ces échantillons d'écriture étaient petits, guère suffisants pour une parfaite analyse, mais elle finit par réduire la liste à dix noms. Elle se promit aussi de ne pas oublier qu'il y avait à New York dix détectives privés illettrés auxquels elle ne ferait jamais appel.

Ruby relut la lettre et sourit en lisant la diatribe contre les jockeys italiens. Instinctivement, elle tapa les dix noms sur le clavier et demanda à l'ordinateur de les comparer avec les communications téléphoniques adressées aux bookmakers de New York.

L'ordinateur ramena ainsi la liste à trois noms : Ed Kolle, J R DeRose et Zack Meadows.

Ruby rapprocha de nouveau ces trois signatures de la lettre, mais ne put dire lequel des trois hommes l'avait écrite. Tous paraissaient être allés à la même école pour apprendre à être illisibles.

Elle lut encore une fois la missive et tomba cette fois sur le paragraphe suivant : « Et pendant que vous commencez à faire quelque chose dans la maison blanche, vous ne croyez pas que vous pourriez faire quelque chose pour les flics marrons, les flics corrompus qui prennent une part de tout et tabassent tous les gens qu'ils le méritent ou non. »

Obéissant à une intuition, elle tapa les trois noms et pria l'ordinateur de les comparer avec ceux des postulants – depuis vingt ans – à un emploi dans la police de New York. L'appareil fouilla pendant deux minutes et donna à Ruby un seul nom.

Zack Meadows.

Ruby consulta un annuaire de Manhattan et téléphona au bureau de Zack Meadows, situé dans un quartier minable du West Side, tout ce qu'il y avait de malfamé.

Le téléphone avait été coupé. Elle demanda à l'ordinateur pourquoi.

Il se brancha sur les ordinateurs du système Bell de New York et rapporta que le service téléphonique avait été supprimé pour non-paiement de facture.

Ruby lui demanda alors un exposé complet sur Zack Meadows. L'ordinateur donna l'adresse de son domicile (quartier de taudis), ses états de service militaire (pas glorieux), son éducation (inexistante) et ses impôts sur le revenu (risibles).

Meadows n'avait pas le téléphone à son domicile mais Ruby appela le concierge de l'immeuble et apprit que Meadows n'avait pas été vu depuis deux semaines et qu'il était en retard de quatre jours pour payer son loyer.

Assez.

La lettre avait été écrite par Zack Meadows. Et Zack Meadows avait disparu depuis quinze jours.

Ruby retourna dans le bureau de Smith.

— Il s'appelle Zack Meadows. On ne l'a pas vu depuis deux semaines.

Smith hocha la tête et réfléchit un moment.

— Je vais vous envoyer à New York, dit-il enfin.

— Chouette. J'ai le cul ankylosé, à rester assise à un bureau. Vous voulez que je cherche ce Meadows ?

— Oui, et voici pourquoi.

Smith la mit rapidement au courant de la menace contre les Lippincott et de ce que cela signifiait pour l'économie américaine.

— Compris, dit Ruby. Je pars tout de suite.

— Et organisez-moi un rendez-vous avec Remo.

— Quand ? demanda Ruby.

— Dès que possible.

— D'accord. Ce soir.

— Ce ne sera jamais ce soir, déclara Smith.

— Pourquoi ?

— Remo aime être prévenu à l'avance. Il ne viendra pas.

— Il viendra, affirma Ruby. Vous pouvez compter dessus.

Sur le seuil, elle se retourna.

— Vous le mettez sur ce coup-là, aussi ? Smith hocha la tête.

— Vous direz à ce dindon que je trouverai de quoi il retourne avant lui !

CHAPITRE IV

Remo foudroya Smith du regard.

— Vous voulez qu'on fasse quoi ?

— Il vient de te dire, murmura Chiun, qu'il veut que nous gardions la famille Lippincott.

— Je l'ai entendu, gronda Remo.

— Alors pourquoi lui demandes-tu de se répéter ?

— Parce que je voulais qu'il le répète, c'est tout.

— Je vois. Tout s'éclaircit, dit Chiun.

Il leva les yeux au ciel et se tourna vers la fenêtre de la suite du quatorzième étage du *Meadowsland Hilton*. De l'autre côté de l'étroite rivière Hackensack, au-delà d'une zone tampon de prairies du New Jersey, il apercevait le Stade des Giants déjà plongé dans le noir. Le stade recevait régulièrement des équipes de football qui, chaque fois, battaient les glorieux Giants à plate couture. À côté, c'était l'hippodrome brillamment illuminé de Meadowsland, scintillant dans la nuit brumeuse comme la tache de radium dans la soucoupe de madame Curie.

— Pourquoi ? demanda Remo à Smith. Si les Lippincott ont besoin d'être gardés, ils ont de quoi embaucher les Pinkerton. Tous les Pinkerton. Et le FBI par-dessus le marché pour faire bon poids.

Smith secoua la tête. Il avait l'habitude de ces jérémiades.

— Nous n'en savons rien, Remo.

— Pourquoi ?

— Parce que nous ne savons pas qui est le responsable de ce complot contre les Lippincott. S'il existe.

— Vous feriez mieux de commencer par le haut, grogna Remo. Vous êtes encore plus obscur que d'habitude.

— Je trouve cela parfaitement clair, intervint Chiun.

Smith reprit :

— Un des Lippincott s'est jeté par la fenêtre, à Tokyo. Personne ne le sait mais il était là-bas pour une mission particulière d'échanges, pour le compte du Président. Le Président a appris que quelqu'un va tuer tous les Lippincott et qu'on se servira d'animaux, on ne sait comment. Nous ne savons pas quel est le rapport.

— Vous en savez long ! s'exclama Remo.

— Il est possible qu'un gouvernement étranger essaie de supprimer la famille Lippincott pour qu'elle ne puisse accomplir cette mission spéciale pour le Président. Nous n'en savons rien mais nous ne

pouvons pas courir de risques. C'est pourquoi nous avons besoin de vous.

— Qu'est-ce que c'est que cette fameuse mission ? demanda Remo.

— Cela concerne la monnaie et le dollar à l'étranger.

— Assez. J'ai horreur de l'économie.

— Je trouve ça très intéressant, dit Chiun en revenant vers les deux hommes. Vous pouvez me raconter, à moi.

— M'étonne pas que vous trouviez ça intéressant, marmonna Remo.

Smith expliqua à Chiun la baisse du dollar, qui faisait monter les prix des importations en Amérique et que ces hausses se répercutaient sur le coût de la vie. Les prix plus élevés provoquaient des salaires plus élevés, sans accroissement de la productivité, ce qui causait de l'inflation et l'inflation, par une suite de paliers, provoquait le chômage et le chômage menaçait de provoquer la crise.

Pendant que Smith parlait, Remo était assis sur le bord du canapé et faisait tourner entre ses mains le barillet d'un revolver imaginaire, l'ouvrait, y glissait une balle imaginaire, refermait le barillet, le faisait de nouveau tourner, collait le revolver imaginaire à sa tempe, rabattait le chien et pressait la détente pour faire sauter sa cervelle imaginaire. Sa tête retomba d'un côté. Smith le regarda.

— Ne faites pas attention à lui, dit Chiun. Il a été privé de récréation aujourd'hui.

Remo resta assis là, la tête mollement penchée de côté comme un mort, jusqu'à ce que Smith ait fini.

— Je vois, dit Chiun. Nous garderons les Lippincott parce que c'est très important.

Remo se redressa.

— Ah oui, hein ? Qui a dit ça ?

— Ruby Gonzalez a dit que vous serez ravi d'accomplir la mission, dit Smith.

— Oui, eh bien, Ruby jouait avec la moitié des cartes. Je n'ai plus peur d'elle, déclara Remo et il tira de sa poche deux minuscules cônes de caoutchouc. Vous voyez ça ? Des bouchons d'oreille. La prochaine fois que je la verrai, je me collerai ça dans les oreilles et elle pourra glapir tant qu'elle voudra, je m'en moquerai bien et ça ne lui servira à rien. Et d'abord, où elle est ?

— Elle travaille sur la même affaire. Elle recherche la personne qui a écrit cette lettre au Président, au sujet des Lippincott.

— Mais où ? demanda Remo.

— À New York, dit Smith en levant un bras dans la direction de New York, qui n'était qu'à six kilomètres de l'hôtel où ils se trouvaient.

Remo alla ouvrir la fenêtre et sortit la tête.

— Ruby ! hurla-t-il dans la nuit. Je n'ai plus peur de vous !

Il tendit l'oreille, comme s'il écoutait, et rentra sa tête.

— Elle dit qu'elle n'a encore rien découvert.

— Je n'ai rien entendu, s'étonna Smith.

— Ce n'est qu'à six kilomètres. Le chuchotement de Ruby porte très loin.

— Mais c'est une dame très bien, déclara Chiun. Elle donnera des enfants merveilleux à Remo.

— Jamais de la vie !

— C'est vrai, insista Chiun et il confia à Smith dans un murmure de théâtre : Ruby ne veut pas de lui. Elle m'a souvent dit que Remo est trop laid pour être le père de son enfant.

— Ah oui ? fit Remo.

— Ruby a dit autre chose, dit Smith. Que je me souviene bien. Elle m'a prié de dire au dindon qu'elle découvrira de quoi il retourne avant lui.

— Elle a dit ça, hein ? grogna Remo.

— Parfaitement... Elmer Lippincott père est dans son domaine de White Plains. Il vous attend. On lui a dit que vous êtes conseillers du gouvernement, chargés des nouvelles procédures de sécurité pour la famille. Et si vous gardez le contact, je vous ferai savoir ce que Ruby a découvert.

— Nous n'aurons pas besoin de ça, bougonna Remo. Nous aurons tout résolu avant qu'elle trouve à garer sa voiture.

Après le départ de Smith, Remo dit à Chiun :

— Je persiste à penser que c'est stupide. Garder les Lippincott ! Nous ne sommes pas des gardes du corps. Qu'ils embauchent les leurs.

— Tu as mille fois raison.

— Un instant, un instant ! Répétez ça ?

— Tu as mille fois raison. Pourquoi le répéter ?

— Je veux le savourer. Si j'ai mille fois raison, pourquoi le faisons-nous ?

— C'est très simple, expliqua Chiun. Tu as entendu l'empereur Smith. Si nous faisons cela, nous économiserons beaucoup de dollars à l'Amérique. Il me semble naturel que si nous économisons beaucoup de dollars à l'Amérique, il devrait nous en revenir une partie.

— Ce n'est pas ce que Smith voulait dire, en parlant de sauver le dollar.

— Ah non ?

— Non.

— Quelle duplicité ! s'exclama Chiun. Remo, dans tout le cours de son histoire, la Maison de Sinanju a travaillé pour bien des empereurs, mais celui-ci est le seul qui ne dit jamais ce qu'il veut dire et qui pense toujours autre chose que ce qu'il dit.

— Vous avez raison, mais nous allons le faire quand même.

— Pourquoi ?

— Pour donner une leçon à Ruby, dit Remo et il retourna se pencher à la fenêtre pour crier : Ruby ! Vous m'avez entendu ? Nous venons !

Une voix répondit, six étages plus bas :

— Hé, pépère, bouclez-la un peu ! On a un match cette semaine.

C'était une voix grave à l'accent texan.

— Allez vous faire voir, répliqua Remo.

— Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ?

— Vous êtes sourd ou bouché ? demanda Remo. J'ai dit « allez vous faire voir ».

— Vous êtes dans quelle chambre, partenaire ?

— Et vos majorettes sont moches.

— Quelle chambre ? hurla l'homme.

— Quatorze cent vingt-deux répondit Remo. Amenez vos amis.

Ce fut ainsi que les Giants remportèrent leur première victoire de la saison, car toute l'équipe des Dallas Cowboys tomba gravement malade deux jours avant le match. La tonne et demie de joueurs préféra raconter à l'entraîneur qu'ils étaient malades, plutôt que d'essayer de lui faire croire à la vérité, qui était simplement qu'ils avaient interpellé un très vieil Oriental et un Blanc maigrichon, au quatorzième étage du *Meadowsland Hilton*, et avaient été abattus et renversés dans le couloir comme autant de quilles de bowling.

CHAPITRE V

Elmer Lippincott père quitta avec précaution son lit géant, en faisant attention de ne pas réveiller sa femme Gloria. Lippincott avait quatre-vingts ans ; c'était un homme grand et mince, tanné et endurci par une jeunesse passée à prospector le pétrole dans tous les déserts du monde, au Texas, en Iran, en Arabie Saoudite et aussi dans les jungles étouffantes d'Amérique du Sud.

Il se déplaçait avec une souplesse vigoureuse qui démentait son grand âge. Sa figure était perpétuellement rubiconde et couronnée par une épaisse crinière blanche. Il ne lui manquait qu'un pétilllement dans ses yeux bleus pour ressembler à un patron de bar irlandais converti depuis vingt ans au régime sec. Mais les yeux d'Elmer Lippincott étaient durs et perçants comme des silex. Ils s'adoucirent cependant quand il contempla sa femme endormie. Gloria Lippincott était une jeune blonde de vingt-cinq ans, à la peau aussi douce et satinée que celle de son mari était dure et basanée.

Ses longs cheveux dorés étalés sur l'oreiller encadraient sa figure d'un halo et le cœur du vieil homme fit un petit bond, comme toujours lorsqu'il admirait sa beauté à son insu. Il regarda les cheveux blonds, le teint parfait, la longue ligne de la gorge, le gonflement de ses seins. Il sourit en voyant le grand ventre arrondi sous le drap de satin bleu. Enceinte de six mois et, Dieu, qu'elle était belle !

Il caressa légèrement ce ventre, laissa sa main s'attarder quelques secondes mais il n'y eut pas de coup de pied en réponse à l'intérieur et il fut un peu déçu. Puis il sortit sans bruit de la chambre et passa dans le grand cabinet de toilette à côté.

Il n'avait pas de valet de chambre.

— Je me suis habillé tout seul toute ma vie, avait-il dit un jour à un journaliste qui l'interviewait. Ce n'est pas parce que j'ai trouvé du pétrole que j'ai oublié comment me bouttonner.

Il jeta un coup d'œil à sa montre. Il était exactement 6 h 30.

En descendant à son bureau, il passa par la cuisine. Gertie, qui était entrée toute jeune à son service et avait maintenant plus de soixante ans, était à son fourneau et, au passage, il lui asséna une claque sur les fesses.

— Salut, Gertie ! cria-t-il.

— Bonjour, Premier, répondit-elle sans se retourner. Votre jus d'orange est sur le plateau. Le café aussi.

— Où sont mes œufs ?

— Ça vient, ça vient.

Elle secoua la poêle pour décoller les œufs frits et pendant qu'ils achevaient de cuire elle retira deux tranches de toast du grille-pain et y étala de la margarine à l'huile de maïs.

— Belle journée, Gertie, dit Lippincott après avoir bu d'un trait son grand verre de jus d'orange.

— Vous n'avez pas honte ? Lem à peine dans sa tombe, et vous dites que c'est une belle journée.

Lippincott fut contrit.

— D'accord, ce n'est pas une belle journée pour lui. Mais nous sommes vivants et c'est une journée superbe. Ma femme va me donner un bébé et c'est formidable. Et vous me faites les meilleurs œufs frits du monde, alors comment est-ce que ce ne serait pas une belle journée ? Un peu de tristesse ne doit jamais gâcher une belle journée.

— Madame Mary va se retourner dans sa tombe, si elle vous entend parler comme ça, avec Lem tout mort, répliqua Gertie sur un ton réprobateur tout en faisant glisser les œufs sur une assiette, suivis par trois saucisses grillées à part.

— Oui, sans doute, reconnut Lippincott en pensant un moment à Mary, la femme sévère et autoritaire qui avait été la sienne pendant trente ans et lui avait donné les trois garçons qui portaient son nom. Mais il y a un tas de choses qui la feraient se retourner dans sa tombe.

Il prit son assiette et donna encore une tape sur les fesses de Gertie. Il ne voulait pas perdre sa bonne humeur. Tenant d'une main son assiette et sa tasse de café, il sortit de la cuisine, suivit le long couloir de la vieille demeure et entra dans son bureau aux boiseries de chêne, dans le fond de la maison.

La fortune de la famille était maintenant bien assurée et se comptait par onze chiffres, mais les vieilles habitudes ont la vie dure et Lippincott mangeait toujours comme s'il avait peur d'être obligé de partager son repas avec quelqu'un d'autre. Il dévora donc son petit déjeuner aussi vite que possible, repoussa l'assiette, but le café et entama la lecture des rapports empilés sur son bureau.

Lem était mort. On l'avait chargé d'ouvrir les voies d'échanges avec la Chine populaire pour renflouer le dollar, mais à présent il était mort.

Il n'aurait pas dû mourir, pensait Lippincott. Ce n'était pas prévu dans le plan.

À neuf heures du matin, il reçut son premier rendez-vous de la journée et, en ôtant sa veste et retroussant sa manche, Elmer Lippincott père le répéta à sa visiteuse :

— Il n'était pas prévu que Lem meure.

Le Dr Elena Gladstone hocha la tête en préparant sa seringue.

— C'était un regrettable accident, dit-elle. Ce sont des choses qui

arrivent, quand on pratique la médecine expérimentale.

Le Dr Gladstone portait un tailleur de tweed et un chemisier rouille aux quatre premiers boutons déboutonnés. Elle avait apporté une trousse de médecin en cuir dont elle retira un petit flacon à bouchon de caoutchouc plein d'un liquide incolore.

— Nous devrions peut-être tout arrêter ? hasarda-t-elle.

— Je ne sais pas. Peut-être...

— Ça ne fait rien. Oubliez tout ça, personne n'en saura rien.

— Non, bon Dieu, gronda Lippincott. Moi, je saurai. Vous devez faire plus attention.

Le Dr Gladstone acquiesça. Lippincott tendit le bras vers elle, alors qu'elle prenait le flacon. Elle lui sourit. Elle avait des dents de perle dont la blancheur contrastait avec son teint un peu bronzé et ses cheveux flamboyants.

— Pas si vite. Je dois d'abord remplir la seringue. Je suppose que tout va bien ?

— Oui. Ma femme se porte bien et votre assistant, le docteur Beers, reste maintenant ici en permanence pour s'occuper d'elle. Ça ne pourrait pas aller mieux.

— Et vous ?

Il tendit gaiement une main vers un sein de la belle rousse. Elle recula et la main se referma sur du vide.

— Elena, dit-il, vous avez devant vous un chaud lapin.

— Pas mal, pour un homme de votre âge.

Elle remplit la seringue du liquide de la fiole.

— Pas mal ? Épatant. Épatant pour un homme de n'importe quel âge !

Elle lui prit le bras gauche, badigeonna la saignée du coude à l'alcool et dit, en insérant l'aiguille :

— N'oubliez pas, quand même, avant d'aller répandre de la joie autour de vous avec toutes les filles de votre personnel, que vous ne tirez plus à blanc. Faites attention, ou vous aurez plus de petits Lippincott que vous ne saurez qu'en faire.

— Rien qu'un. Rien qu'un serait parfait.

Il sourit quand l'aiguille pénétra sous sa peau et il imagina la sensation de bien-être et de belle santé que le liquide injectait dans ses veines.

Le Dr Gladstone ramena lentement le poussoir pour diluer le liquide avec le sang de Lippincott et le réinjecta dans la veine.

— Et voilà, dit-elle en retirant l'aiguille. Vous voilà bon pour encore deux semaines.

— Vous savez, je pourrais même vous survivre, déclara Lippincott.

Il rabaissa sa manche, la boutonna et remit sa veste.

— Peut-être, murmura-t-elle.

Avec soin, il boutonna les trois boutons de sa veste. Elena Gladstone avait de beaux seins, pensa-t-il. Bizarre, il ne l'avait jamais remarqué. Et la rondeur de sa hanche, la longueur de sa cuisse... pas mal, pas mal du tout. Sans même feindre la nonchalance, il alla fermer à clef la porte de son bureau, à double tour.

Quand il se retourna, le Dr Gladstone lui souriait de toutes ses belles dents. Avec un sourire pareil, un homme devait faire quelque chose et elle avait l'air de le savoir. Elle savait ce qu'il pensait car elle déboutonnait déjà son chemisier mais avant qu'elle l'ait ouvert, Elmer Lippincott père lançait son corps de quatre-vingts ans à travers la pièce, la soulevait sans ménagements dans ses bras musclés et la portait sur le canapé de daim bleu.

*

* *

En haut, dans la chambre d'Elmer Lippincott, sa femme Gloria se réveilla. Elle s'étira langoureusement et ouvrit les yeux. En tournant la tête à droite, elle constata l'absence de son mari, puis elle regarda la pendulette sur la petite table de marbre à côté du lit. En souriant, elle tendit la main vers un bouton sur la table et le pressa.

Vingt secondes plus tard, un grand jeune homme brun aux yeux verts entra par une porte de côté. Il portait un tee-shirt et un pantalon bleu.

Gloria Lippincott le regarda avec tendresse.

— Fermez les portes à clef, dit-elle.

Il alla fermer toutes les portes et revint vers elle.

— J'aimerais être examinée, docteur.

— Je suis ici pour ça, répondit avec un large sourire le Dr Jesse Beers.

— Un examen interne, dit Gloria Lippincott.

— Comme je disais, je suis là pour ça.

En s'approchant du lit, il commença à déboutonner son pantalon.

*

* *

En bas, Elmer Lippincott remonta la fermeture de sa braguette et remit sa veste.

— On dirait que vous vous sentez vraiment jeune, mmmmmm ? murmura le Dr Elena Gladstone.

— Parfaitement. Et je dois tout ça à une vie saine, un bon régime et...

— Et une bonne dose des solutions érotiques des Laboratoires

Lifeline, conclut la rousse.

Elle se leva du canapé bleu et lissa sa jupe sur ses hanches.

— Je distribue mon argent à toutes les causes cinglées pour lesquelles on me sollicite. Vos laboratoires sont la première qui m'ait jamais fait du bien.

— Le plaisir est pour nous...

L'interphone bourdonna sur le bureau de Lippincott et il se dépêcha d'aller répondre.

— Oui ?

— Je pense à toi, mon chéri, dit Gloria Lippincott.

— Et moi à toi. Comment te sens-tu ?

— Tout à fait bien, répondit sa femme en pouffant un peu.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? demanda Lippincott.

— Le docteur Beers. Il est en train de m'examiner.

— Et tout va bien ?

— Oh oui ! Très, très bien.

— Parfait. Surtout fais bien tout ce que le docteur te dit.

— Tu peux y compter, assura Gloria. Tout ce qu'il voudra, je le ferai.

— Bravo. Je te verrai tout à l'heure à déjeuner.

— À tout à l'heure, murmura Gloria avant de raccrocher.

Lippincott repoussa le téléphone.

— Ce docteur Beers est un type épataant, dit-il à Elena. Toujours sur la brèche.

— Nous sommes payés pour ça, répondit-elle en se détournant avec un petit sourire et elle acheva de boutonner son corsage.

*

* *

Il y avait des gardes au début de la longue allée conduisant à la grande maison du domaine de Westchester des Lippincott. Il y en avait d'autres à l'immense portail de fer forgé, dans le mur de quatre mètres de haut entourant le parc.

Quand Chiun et Remo s'approchèrent de la maison, ils virent encore d'autres gardes patrouillant tout autour et, dans le vestibule, deux autres encore.

L'un d'eux téléphona au bureau d'Elmer Lippincott et on lui dit que Remo et Chiun pouvaient entrer. Il les escorta dans le long couloir aux murs ornés d'authentiques Picasso, Miro et Seurat, avec quelques miniatures à la gouache de Crémose pour rétablir l'équilibre.

— Ces tableaux sont laids, dit Chiun.

— Ce sont des œuvres d'art inestimables, dit le garde.

Chiun jeta à Remo un coup d'œil qui disait nettement que le garde

était, au mieux, un individu sans goût ni discernement et, au pire, pourrait être fou et par conséquent à surveiller.

— Elles sont très bien, jugea Remo. Surtout si l'on aime les gens avec trois nez.

— Dans mon village, dit Chiun, nous avons un peintre. Ah, comme il savait peindre ! Quand il peignait une vague, elle ressemblait tout à fait à une vague. Quand il peignait un arbre, c'était exactement un arbre. Ça, c'est de l'art. Il est devenu encore meilleur quand je l'ai persuadé de ne plus perdre son temps à peindre des images d'arbres et de vagues mais de représenter des sujets importants.

— Et combien de portraits a-t-il fait de vous, Chiun ? demanda Remo.

— Quatre-vingt-dix-sept. Mais qui compte ? Tu en voudrais un ?

— Non merci.

— Ce M^r Lippincott voudra peut-être les acheter. Combien a-t-il payé toute cette camelote ? demanda Chiun au garde.

— Ce Picasso, là, a coûté quatre cent cinquante mille dollars.

— Je n'apprécie pas votre sens de l'humour, dit Chiun.

— Quatre cent cinquante mille, répéta le garde. C'est ce qu'il a coûté.

— C'est vrai, Remo ?

— Probablement.

— Pour le portrait de quelqu'un qui a une tête comme une pyramide ?

Remo haussa vaguement les épaules.

— Combien est-ce que je devrais demander à ce M^r Lippincott pour mes tableaux, Remo ? chuchota Chiun. Parce que pour te dire la vérité, je ne sais plus où les mettre.

— Proposez donc cent dollars pour le lot.

— C'est de la folie !

— C'est sûr, mais vous savez que ces gens riches jettent l'argent par les fenêtres, dit Remo.

Elmer Lippincott faisait sortir Elena Gladstone de son bureau quand on sonna à la porte d'entrée.

— Ce doit être les deux agents de sécurité du gouvernement, je vais m'occuper d'eux, dit-il et il se pencha à son oreille. Rappelez-vous, soyez prudente.

— Je comprends, murmura-t-elle.

— Parfait.

Il lui ouvrit la porte.

Elena Gladstone sortit dans le couloir. Son regard croisa celui de Remo. Il avait des yeux noirs comme des grottes à minuit et, involontairement, elle aspira un peu d'air par ses lèvres entrouvertes. Elle le frôla au passage et il respira son parfum de jacinthe. Elle se

détourna et s'éloigna dans le couloir.

— Entrez, dit Lippincott à ses visiteurs.

Remo suivait des yeux Elena Gladstone. Arrivée à la porte d'entrée elle se retourna et, voyant qu'il l'observait, elle parut gênée et se détourna vivement encore une fois.

Remo suivit Chiun dans le bureau. Le parfum de jacinthe était encore dans ses narines.

— Une jolie dame, dit-il à Lippincott.

— Elle sent comme une brasserie, estima Chiun.

— Mon médecin personnel, dit Lippincott.

Il fit signe au garde d'aller reprendre son poste et ferma la porte.

— Vous n'avez pas été malade, j'espère ? demanda Remo.

— Non, répliqua Lippincott en riant. Simplement mon examen périodique. Asseyez-vous. Que puis-je pour vous ?

— Il y a quatre-vingt-dix-sept peintures à vendre, dit Chiun. De merveilleux portraits du plus noble, du plus doux, du plus...

— Chiun ! interrompit sèchement Remo.

Il s'installa dans le canapé bleu, face au bureau de Lippincott. Le canapé semblait imprégné de parfum. Chiun resta debout près d'une des fenêtres, face à Lippincott assis à son bureau.

— Vous savez qui nous sommes ? demanda Remo.

— Je sais que vous êtes envoyés par des gens très haut placés pour veiller à notre sécurité. Je ne sais pas pourquoi. Je ne suis au courant de rien. On m'a prié de collaborer avec vous, même si jusqu'ici nous avons parfaitement bien su nous protéger.

— Et votre fils qui s'est exercé au saut de l'ange dans la rue ? Est-ce qu'il savait se protéger aussi ?

Lippincott rougit et ses grosses mains se crispèrent.

— Lem était malade. Il a simplement craqué sous la tension.

— Certaines personnes, à Washington, pensent qu'on l'a peut-être aidé à craquer, dit Remo.

— Impossible !

— Assez de sornettes, intervint Chiun. Au sujet de ces tableaux...

— Je vous en prie, Chiun, protesta Remo. Pas maintenant.

Chiun croisa les bras et ses mains disparurent dans les larges manches de son kimono bleu. Il contempla le plafond, l'air impassible.

— Qui reprend l'affaire japonaise ? demanda Remo.

— Mon fils Randall. Il faut absolument que cette affaire se traite.

— Alors c'est lui que nous devons surveiller. Où le trouverons-nous ?

— Il habite New York, dit Lippincott et il donna l'adresse. Je l'avertirai de votre visite.

— C'est ça, approuva Remo en se levant. Vous venez, petit père ?

— Ai-je le droit de passer sous, silence ces inestimables œuvres

d'art qui sont dans ma famille depuis dix ou onze ans ? demanda Chiun.

— Quelles œuvres d'art ? dit Lippincott.

— Des portraits du plus noble, du plus doux, du plus...

— Laissez, conseilla Remo à Lippincott. Vous ne les aimeriez pas.

Il fit signe à Chiun de le suivre et alla à la porte puis il se retourna.

— Votre fils, Lem, dit-il.

— Oui ?

— Avait-il des animaux de compagnie ?

— Des animaux de compagnie ?... Non. Pourquoi ?

— Pas de contact avec des animaux ?

— Pas que je sache. Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Il serait question d'animaux, en rapport avec sa mort.

— Ça a peut-être un sens pour vous, déclara Lippincott, mais aucun pour moi.

— Moi non plus, reconnut Remo. Bon, nous vous reverrons.

Il précéda Chiun dans le couloir et se dirigea vers l'entrée. En passant devant le grand escalier menant au premier étage, ils virent en haut une grande femme blonde en déshabillé de satin blanc, le ventre gros de l'enfant qu'elle portait. Elle leur sourit avant de s'éloigner.

— Il y a une chose que je ne comprends pas, dit Chiun.

— Quoi donc ?

— Je ne comprends pas comment il peut y avoir tant d'Américains.

— Quoi ?

— C'est la première femme enceinte que je vois dans ce pays depuis plus d'un an.

Remo n'écoutait pas. À la porte d'entrée, il demanda au garde :

— Qui est la blonde ?

— M^{rs} Lippincott.

— Quelle M^{rs} Lippincott ?

— M^{rs} Elmer Lippincott père.

Remo cligna de l'œil au garde.

— Pas étonnant que le vieux ait l'air tellement en forme.

— Ça, je vous prie de le croire !

*

* *

Dans son bureau fermé à clef, Elmer Lippincott téléphonait à la voiture d'Elena Gladstone. Quand il l'eut au bout du fil, il lui dit :

— Ces deux hommes. Ils veulent savoir quelque chose à propos d'animaux.

— Je vois, dit-elle après une hésitation.

— Nous ferions peut-être bien de laisser les choses se tasser un moment.

— Laissez-moi faire, dit-elle.

Elle raccrocha son téléphone au tableau de bord de sa Jaguar XJ-12 gris métallisé. Elle revoyait les deux hommes devant le bureau de Lippincott. Le vieil Oriental et le jeune Américain aux yeux pénétrants et à la souplesse d'athlète. Non, ce n'était pas un athlète. Les mouvements étaient beaucoup moins puissants que gracieux. Comme un danseur de ballet, plutôt. Elle espérait qu'elle les reverrait. Surtout le jeune.

Elle gara sa voiture dans le garage public à côté des Laboratoires Lifeline, entra dans l'immeuble et alla tout droit à son bureau.

Elle donna deux coups de téléphone.

Au premier correspondant, elle rapporta rapidement sa rencontre avec les deux agents du gouvernement.

— Je crois que le vieux Lippincott a les foies, dit-elle. Qu'est-ce qu'on décide pour Randall ?

La réponse fut brève :

— Tuez-le.

— Mais le vieux ?

— Je m'occuperai de lui.

Elle hocha la tête alors qu'on raccrochait à l'autre bout du fil.

Elle téléphona ensuite au siège de la Lippincott National Bank, au bureau privé de Randall Lippincott.

— Randall ? C'est le docteur Gladstone.

— Ah, Elena. Que puis-je pour vous. Vous avez besoin d'un million ou deux ?

— Merci mais non, merci. Le moment est venu de votre bilan de santé. J'ai réussi à trouver une heure libre, tout de suite après déjeuner.

— Désolé, je ne peux pas. Je n'ai pas une minute à moi.

— M^r Lippincott m'a dit de vous appeler, insista-t-elle. Vous le connaissez.

Randall Lippincott soupira.

— Il me rendra fou avec toutes ces imbécillités. Des bilans de santé, des piqûres de vitamines, des analyses. Pourquoi est-ce que je ne peux pas être un débris ambulancier normal, comme tout le monde ?

— Je regrette, mon chou, dit le Dr Gladstone. Il faudra voir ça avec lui. À une heure ?

— Je serai là.

CHAPITRE VI

Ruby Gonzalez ravala son dégoût quand elle contempla la 7^e Rue Est pleine de détritrus. La dernière adresse de Zack Meadows était un appartement du quatrième d'un immeuble sans ascenseur, à cinquante mètres du Bowery, une rue si infecte et dégénérée qu'elle avait prêté son nom à un mode de vie, comme dans « clodo du Bowery ».

Elle la suivit jusqu'à l'immeuble de Meadows, coincé entre une pâtisserie, qui avait fait faillite parce que les tartes du Bowery ne se mangeaient pas, et un marchand de fromage qui s'en tirait un peu mieux parce qu'il vendait aussi du vin.

La saleté devant l'immeuble était si épaisse, si incrustée qu'elle avait l'air d'avoir été distillée et réduite à une consistance uniforme avant d'être peinte sur le trottoir.

Dans ce quartier, on n'avait pas encore entendu parler du décret obligeant les gens à nettoyer les besoins de leurs chiens, parce que la chaussée, le caniveau et le trottoir étaient jonchés de crottes.

Ruby regarda délicatement où elle mettait les pieds et monta sur les deux marches en béton craquelé du seuil. Elle était venue assez souvent à New York pour savoir que les sonnettes de ces maisons-là ne fonctionnaient jamais, alors elle chercha le numéro de l'appartement du gardien, qui était écrit sur le mur au marqueur et fit sauter le pêne de la porte intérieure avec une carte de crédit d'une entreprise de vente de fromage par correspondance du Wisconsin.

Un écriteau à la porte de l'appartement annonçait « Mr Armaducci ». Ruby sonna. Elle s'était préparée à charmer le concierge dès son apparition mais un regard à la masse humaine en maillot de corps, aux épaules velues, en fut trop, même pour le sens du devoir de Ruby.

Il lui gronda :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Elle fouilla dans son sac et exhiba une carte en plastique l'identifiant comme un membre du Fédéral Bureau of Investigation.

Il prit la carte avec des doigts tachés de graisse et elle se promit de la jeter dès qu'elle serait ressortie.

— Je veux voir l'appartement de Meadows, dit-elle.

— Ouais ? fit-il dans cet astucieux patois que tous les New-Yorkais apprennent grâce à leur système scolaire qui est le plus cher de tous les États-Unis.

— Mince, dit-elle, vous avez compris. Et du premier coup !

— Vous avez un mandat ?

C'est la deuxième chose que les New-Yorkais apprennent à demander. Ça leur vaut leur réputation internationale de sagacité sophistiquée.

— Vous en avez besoin ? demanda Ruby.

— Vous avez pas de mandat, vous voyez rien du tout, dit Mr Armaducci.

— Si je dois aller chercher un mandat, je ne reviendrai pas seule.

— Non ?

— Je ramènerai la moitié des services sanitaires.

— Et alors ? Qu'est-ce qu'ils feront, ils colleront une amende au probloque ? Comment ils feront, je peux même pas le trouver.

— Une amende mon cul, dit Ruby. Ils jetteront un coup d'œil à ce taudis et ils vous traîneront dans la rue et vous fusilleront. Pan, pan.

— Très drôle.

— Les clefs de l'appartement Meadows.

— Attendez là, je vais voir si je peux les trouver.

Il fallut cinq minutes à Mr Armaducci pour trouver les clefs. À les voir, il devait les ranger dans une marmite de graisse de poulet bouillante sur son fourneau.

— Si vous voyez ce Meadows, dit-il, vous lui direz que je le fous dehors, il a trois semaines de loyer de retard.

— Et les appartements comme ça, c'est pas facile à trouver.

— Ouais, c'est vrai.

Le concierge gratta le ventre dépassant de son maillot de corps et rota. Ruby battit en retraite avant qu'il se soulage dans l'entrée qui, à en juger par l'odeur, devait servir à cet effet.

— Lequel est-ce ? demanda-t-elle.

— Troisième gauche.

En montant par l'escalier aux marches grinçantes, elle se demanda s'il existait une sous-espèce humaine particulière qui devenait concierge des immeubles de New York. La prépondérance des Mr Armaducci ne pouvait s'expliquer par les simples lois de la probabilité.

Ni l'immeuble, ni l'entrée, ni le concierge n'avaient préparé Ruby à l'intérieur du logement de Zack Meadows. Il avait l'air d'avoir servi depuis dix ans d'entrepôt pour le linge sale d'une armée. Des vêtements, tous sales, s'entassaient dans tous les coins des deux petites pièces. L'évier était plein d'un service entier d'assiettes et de gobelets en plastique. Ruby soupira en se disant que les Blancs avaient de bien drôles de façons de vivre.

Mais l'appartement serait facile à fouiller. Il lui suffisait de traîner les pieds pour retourner tout le bric-à-brac par terre et les deux seuls endroits où des objets de valeur pouvaient être cachés étaient une

petite armoire émaillée verdâtre et un tiroir sous l'évier. Ruby ne savait pas trop ce qu'elle cherchait mais il n'y avait rien qui dise quelque chose sur Zack Meadows, sinon que c'était un cochon qui n'avait pas de linge propre.

Ruby passa une heure à tout retourner mais ne trouva strictement rien. Pas de numéros de téléphone dans un annuaire vieux de trois ans, pas d'adresses d'amis ou de parents. Rien qu'une vieille photo prise dans la rue par un photographe ambulant, probablement de Zack Meadows. Elle lui trouva l'air idiot. Elle découvrit une pile de vieilles feuilles de pronostics et les parcourut rapidement. De grandes croix rouges barraient les précédentes performances de certains chevaux, comme s'ils étaient automatiquement éliminés de la course. Tous les chevaux ainsi traités étaient montés par des jockeys au nom italien.

Ruby était certaine d'avoir trouvé son homme.

Finalement, avec une profonde répulsion, elle retourna la poubelle de plastique jadis blanc. Dans le fond, parmi quelques sacs en papier froissés, il y avait une poignée de serviettes en papier au nom de « Mannys's Sandwich Shop ». L'adresse était au coin du Bowery.

Ruby referma à clef derrière elle et alla rendre le trousseau à Mr Armaducci.

— Est-ce que Meadows recevait des visites ? lui demanda-t-elle.

— Naaaa. Personne venait le voir.

— Merci.

Elle lui remit les clefs en évitant tout contact avec la main grasse.

— Hé ! cria-t-il comme elle sortait. Vous avez rien emporté, hein ?

— Seigneur ! J'espère bien que non !

Le *Sandwich Shop* de Manny au coin de la rue était exactement ce que méritait le quartier et Manny, le patron, semblait avoir passé sa vie à être à la hauteur de son établissement. Il connaissait bien Zack Meadows.

— Sûr, dit-il à Ruby. Il passe ici deux, trois fois par semaine. Il aime bien mes sandwiches de pastrami.

— Je parie qu'ils sont délicieux, dit Ruby. Je le cherche. Vous l'avez vu, récemment ?

— Voyons voir... Non, tiens. Ça fait bien quinze jours que je ne l'ai pas vu.

— Est-ce que vous sauriez où je peux le trouver ? Qui sont ses amis ?

— Je l'ai jamais vu avec personne. Pourquoi vous voulez le savoir ? demanda Manny avec méfiance.

Ruby cligna de l'œil.

— Mon patron m'envoie. J'ai de l'argent pour lui.

— De l'argent ? Pour Meadows ? s'exclama Manny avec une moue incrédule.

— Sûr, fit Ruby.

— Qui c'est, votre patron ?

— Vous le sauriez, si je vous disais son nom. Meadows a travaillé pour lui, sur la femme du gros ponte, si vous voyez ce que je veux dire.

Elle regarda Manny d'un air entendu et il se creusa la tête un instant avant de comprendre.

— Des fois, ça lui arrivait d'aller au *Bowery Bar*. Ils l'ont peut-être vu. Ernie lui prenait ses papiers.

Ce qui signifiait, Ruby le savait, qu'Ernie était le bookmaker de Meadows.

Ernie était assis près de la porte de son bar. Il portait un costume bleu marine à fines rayures, des lunettes teintées de rose et une chevalière au petit doigt avec une pierre œil-de-tigre qui avait l'air d'un œuf de dinosaure fêlé. Il regardait constamment la rue par-dessus son épaule.

Il tenta un vague gringue avec Ruby, parut soulagé quand elle le repoussa et fut heureux de parler de Zack Meadows.

— Un très cher et vieil ami, assura Ernie. Vous pouvez le lui dire de ma part et qu'il peut venir me rendre visite. Il n'a rien à craindre.

— Moi aussi, je le cherche.

— Il vous doit du fric aussi ? demanda Ernie.

— Non, mais j'en ai pour lui.

Ernie leva les yeux de sa chope pleine de vin rouge, l'air soudain intéressé.

— Ah oui ? Combien ?

— Je ne l'ai pas sur moi. Mais ça fait cinq cents dollars. Faut que j'amène Meadows à mon patron, pour qu'il les touche.

— Cinq cents, hein ? Ça suffirait.

— Ça suffirait pour quoi ?

— Pour qu'il me rembourse.

— Alors vous ne savez pas du tout où je peux le trouver ? insista Ruby.

— Si je savais, je l'aurais trouvé moi-même.

— Vous ne connaissez personne qui serait son ami ?

— Naaah, l'a pas d'amis... Non, attendez voir... À la 22^e Rue, y a... Si vous le trouvez, vous vous arrangez pour que j'ai trois cents de ces cinq cents dollars, hein ?

— C'est comme si c'était fait, affirma Ruby. Quand je le trouverai, je le conduirai chez mon patron pour l'argent et puis je le reconduirai ici personnellement.

— Bon, alors je vous fais confiance, probable. Y a cette souris qui s'appelle Flossie. Elle traîne dans la 22^e, entre la Huitième et la Neuvième Avenues. Dans les saloons. Une ancienne pute. Elle l'est

peut-être toujours. Meadows la fréquente. Je crois qu'il vit avec elle, de temps en temps.

— Flossie ?

— Ouais. Vous la reconnaîtrez en la voyant. Dans les deux cent cinquante kilos. Attention à ce qu'elle s'assoit pas sur vous.

— Merci, Ernie. Quand je l'aurai trouvé, je vous le ramènerai.

Quand Ruby sortit, un camion-grue de la fourrière était devant la porte et son conducteur attachait une chaîne au pare-chocs avant de sa Lincoln Continental blanche.

— Hé, un instant ! cria-t-elle. C'est ma voiture.

L'homme était un gros Noir avec des cheveux défrisés plaqués qui le faisaient ressembler à un fantaisiste du *Cotton Club* des années 1930.

— Stationnement interdit, mon chou, dit-il.

— Quoi ? Où ça ? Où est le panneau ?

— Là-bas.

Le conducteur indiqua vaguement le bas de la rue. Ruby cligna des yeux et aperçut un poteau qui pourrait bien porter un panneau.

— Quel rapport entre le panneau là-bas et le stationnement ici ?

— Je ne suis pas chargé des panneaux. Je me contente de remorquer les bagnoles.

— Combien ça va me coûter ? demanda Ruby.

— Soixante-quinze dollars. Vingt-cinq pour la contravention et cinquante pour le remorquage.

— Essayons de coexister, proposa-t-elle. Je vous donne cinquante dollars maintenant et vous reposez la voiture par terre.

Le conducteur lui cligna de l'œil.

— Quatre-vingts et je la repose.

— Vous savez, vous êtes pas seulement un dindon mais cupide aussi.

— Quatre-vingt-dix, dit l'employé de la voirie.

— Et vous êtes laid par-dessus le marché.

— Cent dollars.

Il se pencha sous le pare-chocs de la Lincoln pour bien serrer la chaîne.

Ruby passa devant le camion-grue. Elle laissa filer l'air du pneu avant gauche, puis du pneu avant droit. Le lourd véhicule tomba sur ses jantes.

Le conducteur entendit le sifflement et contourna son camion au moment où un taxi s'arrêtait pour prendre Ruby.

— Hé, vous ! cria l'employé de la Ville. Qu'est-ce que je vais faire, à présent ?

— Appelez un camion-grue, lui lança Ruby. Et quand j'aurai votre cul devant le bureau des licences la semaine prochaine, vous feriez

bien d'avoir un avocat... 22^e Rue, dit-elle au chauffeur de taxi.

CHAPITRE VII

Randall Lippincott sifflotait en arrivant à son bureau à 14 h 15. C'était un comportement si extraordinaire que ses deux secrétaires se regardèrent avec stupeur.

— Si ça continue, il va danser sur son bureau, dit la plus jeune.

— Ouais, et moi je serai élue pape, riposta la seconde, son aînée de six mois.

Être élue pape n'aurait pu surprendre Janie davantage que ce qui arriva quand elle répondit au coup de sonnette de Lippincott et entra dans le bureau à 14 h 30.

Le banquier avait relâché sa cravate et déboutonné le col de sa chemise. Il sifflotait toujours.

— Vous allez bien, monsieur ? demanda-t-elle.

— En pleine forme. Je suis un autre homme, assura-t-il. Envoyez quelqu'un me chercher une bière, vous voulez ? Merci.

À 14 h 50, Lippincott n'était plus tellement sûr d'être en pleine forme. Il ôta sa veste et sa cravate.

À 14 h 55, sa chemise suivit le mouvement et quand Janie revint avec la bière, il était assis à son bureau en maillot de corps. Elle faillit lâcher la bière.

Sans s'inquiéter de sa surprise, il se leva pour envoyer valser ses souliers.

— J'ai horreur des vêtements, dit-il. Simplement horreur. C'est ma bière ? Ah, bravo !

Il but directement à la boîte puis il la posa sur son bureau et ôta son maillot de corps.

La secrétaire remarqua qu'il avait une peau pâle marbrée de rouge, le genre de peau normal pour un homme de quarante-cinq ans ramolli et trop gros.

Fascinée, elle le regarda, clouée sur place, mais quand Lippincott déboucla sa ceinture et entreprit d'ouvrir sa braguette, elle tourna les talons et sortit vivement.

Assise à son propre bureau, elle consulta l'agenda et un problème se posa. Un vice-président de la Chase Manhattan Bank avait rendez-vous à 15 h 15. Comment pourrait-elle s'assurer que son patron serait habillé pour cette entrevue ?

Elle y réfléchit jusqu'à 15 h 10 et puis, aspirant profondément, elle prit son courage à deux mains et retourna dans le bureau de Lippincott. Sur le seuil, elle s'arrêta, médusée. Il était allongé sur le

canapé, tout nu, et se tortillait comme si le cuir lisse lui irritait la peau.

— Ah salut, dit-il en apercevant Janie sur le seuil. Entrez donc.

Elle hésita et détourna les yeux.

— Monsieur, vous avez rendez-vous dans cinq minutes avec la Chase Manhattan.

— Parfait. Je suis là.

— Euh... Je ne crois pas que vous puissiez le recevoir dans cette tenue, monsieur.

Il baissa les yeux sur son corps nu, comme s'il le voyait pour la première fois.

— Vous avez sans doute raison. Dieu, comme j'ai horreur des vêtements ! Je pourrais peut-être m'envelopper d'un drap ? Dire que je reviens d'une réception en peplum ? Vous pensez que ça prendrait ? Vous pouvez me trouver un drap ?

Il regardait sa secrétaire, plein d'espoir, mais elle secoua fermement la tête. Non. Il se résigna.

— Non, vous devez avoir raison. Bon, d'accord, je vais m'habiller.

Quand le représentant de la Chase Manhattan arriva quelques minutes plus tard, elle appela Lippincott par l'interphone et demanda prudemment :

— Vous êtes prêt pour votre rendez-vous, monsieur ?

— Bien sûr. Ah oui. Oui, vous voulez savoir si je suis habillé ? Oui, certainement. Faites-le entrer.

La secrétaire escorta le visiteur dans le bureau. Lippincott était assis à sa place. Il était en manches de chemise et sans cravate. Généralement d'une politesse exagérée, il ne se leva pas pour accueillir le visiteur mais se contenta de lui désigner un fauteuil. Janie, horrifiée, jeta un coup d'œil vers un coin de la pièce. Elle vit, par terre, la veste et la cravate de son patron, son tricot de corps et son caleçon, ses chaussettes et ses chaussures. Il était assis à son bureau uniquement vêtu d'une chemise et d'un pantalon. Pieds nus. Elle eut envie de hurler.

— Y aura-t-il autre chose, monsieur ? demanda-t-elle en se forçant.

— Non, non, Janie, merci, tout va bien, répondit Lippincott et, comme elle sortait, il ajouta : Ne partez pas avant de m'avoir vu.

La conversation dura deux heures, parce qu'il y avait toute une liste d'affaires à régler entre les deux empires banquiers. L'homme de la Chase Manhattan savait qu'il devait faire un effort pour fermer les yeux sur la tenue de Lippincott, habituellement si impeccable, et se souvenir qu'il était dans une cage avec un tigre financier.

Mais il s'aperçut bien vite que ce jour-là Lippincott était un tigre édenté. Il était d'accord avec tout ce que voulait la Chase Manhattan.

— Voyons, est-ce que vous me voudriez du mal ? demandait-il

constamment avec un bon sourire insouciant.

Et l'homme qui était capable de conseiller à sa mère de placer sa fortune dans des actions de postes à galène, était obligé de protester :

— Non, non, jamais de la vie !

Il avait l'impression de prendre une sucette à un bébé.

Randall Lippincott ne cessait de consulter sa montre, qu'il avait ôtée et placée devant lui sur son sous-main de cuir. Il frottait son poignet nu comme si la montre lui avait fait du mal.

L'homme de la Chase Manhattan s'en alla.

Dans le secrétariat, Janie Wanamaker attendait, prête à partir, depuis 16 h 30. L'autre secrétaire était déjà rentrée chez elle, après un regard de pitié à celle qui devait rester. Janie rectifia son rouge à lèvres pour la quatrième fois et son ombre à paupières pour la troisième.

Randall Lippincott n'avait pas l'habitude de travailler tard ni de faire faire des heures supplémentaires à ses secrétaires. En fait, il était si peu exigeant que Janie avait pensé qu'il l'avait embauchée pour son tour de poitrine ou ses longues jambes, mais quand six mois s'étaient écoulés sans que Lippincott ait un geste inconvenant, elle se dit qu'elle s'était trompée.

En traversant l'antichambre, l'homme de la Chase Manhattan lui dit :

— Mr Lippincott veut vous voir maintenant.

Elle entra dans le bureau en craignant le pire.

Peut-être s'était-il encore mis tout nu. Il y avait le suicide de son frère à Tokyo. Il y avait peut-être de l'insanité dans la famille Lippincott, qui se manifestait brusquement à l'âge mûr.

Mais Lippincott était toujours assis à son bureau en manches de chemise. Il sourit à Janie, mais d'un sourire si large qu'elle pencha un peu plus en faveur de l'hypothèse de la folie.

— Janie, dit-il puis il hésita. Je ne sais pas très bien comment dire ça.

Comme elle ne savait pas très bien comment répondre, elle attendit la suite en silence.

— Euh, reprit-il, est-ce que vous faites quelque chose ce soir ? Avant que vous parliez, je tiens à vous dire que je n'ai pas de mauvaises intentions ni rien mais simplement, j'ai envie de sortir et j'aimerais que quelqu'un m'accompagne.

Il la regardait anxieusement.

— Eh bien, je...

— Nous irions où vous voulez, dit-il vivement. Pour dîner. Danser. Le « disco duck », je crois qu'on dit ? C'est là que j'aimerais aller.

La vérité, c'était que Janie Wanamaker était libre ce soir et une soirée en ville avec Randall Lippincott n'aurait rien de désagréable.

— Eh bien, je..., répéta-t-elle.

— Bravo ! Alors, où voudriez-vous aller ?

Elle pensa immédiatement à la dernière en date des discothèques de New York, une boîte où le personnel et la direction étaient si grossiers que les New-Yorkais se pâmaient d'admiration et s'y précipitaient. Tous les soirs, la disco attirait des centaines de gens de plus qu'elle ne pouvait contenir mais il y avait des réservations que l'on devait honorer. Celle de Randall Lippincott, par exemple.

— Je vais aller à mon bureau réserver une table, dit Janie. Pendant ce temps, vous pourriez peut-être vous rhabiller ?

Elle téléphona et son cœur se dilata d'orgueil quand elle réserva une table au nom de M^r Randall Lippincott et Miss Janie Wanamaker. Six fois, elle avait fait la queue par une nuit glaciale, devant cette disco, dans l'espoir d'être enfin admise et six fois la porte était restée fermée pour elle. Ce soir, ce serait différent. Ce soir, ce serait son tour d'être hautaine et condescendante.

Elle attendit dans l'antichambre. Lippincott arriva cinq minutes plus tard, tout habillé mais avec la cravate encore relâchée et l'air mal à son aise.

Ils dînèrent dans un restaurant près de la banque et Lippincott eut des démangeaisons pendant tout le repas, alors qu'il confiait à Janie qu'il rêvait d'aller vivre comme un indigène dans une île des Mers du Sud, en se promenant sur les plages et mangeant des coquillages.

— Un rêve de jeunesse ? demanda Janie.

— Non. À vrai dire, il m'est venu cet après-midi. Mais certaines choses sont si parfaites qu'on n'a pas l'idée d'en douter, d'où qu'elles viennent.

Elle était heureuse qu'il n'ait pas demandé à dîner chez elle. Comme toutes les jeunes célibataires de New York, elle avait un appartement en désordre et si elle avait dû le préparer pour recevoir un invité, il lui aurait fallu réclamer dix jours de congé.

Ils s'attardèrent longtemps au café et aux digestifs. Janie pensait que Randall Lippincott était un homme charmant, pas méchant pour un sou, et que sans le soutien du reste de sa famille, il aurait été bien trop mollasson pour faire fortune tout seul. Son caractère, comme son corps et sa figure, semblait manquer de charpente, de cette dureté qu'exigeait, à son avis, l'acquisition des richesses.

Mais elle le trouvait charmant dans le genre bête. Il parlait des petits plaisirs de la vie, de marcher sur le sable et de se baigner tout nu sur une plage privée de Hawaï, de courir dans les bois avec son couple de setters gordon, de regarder les étoiles au télescope. La grande aventure de sa vie avait été de survoler le Colisée de Los Angeles à bord du dirigeable Goodyear.

Après de nombreux verres et quatre tasses de café, ils quittèrent le

restaurant. Lippincott paraissait se faire un plaisir de sa soirée. Malgré la différence d'âge, Janie commençait à se demander si son patron n'était pas sur le point de rompre son mariage et, dans ce cas, et même si elle n'était que sa secrétaire, qui pourrait dire ce qui arriverait ? Elle se dit que s'il voulait passer la nuit chez elle, elle le permettrait. Elle le ferait attendre sur le palier pendant une dizaine de minutes sous un prétexte quelconque, pendant qu'elle cavalerait pour essayer de tout ranger.

Il était plus de neuf heures quand ils arrivèrent à la discothèque. Lippincott avait ôté sa cravate dans le taxi et l'avait donnée au chauffeur. Déjà, une vingtaine de personnes attendaient à la porte, dans l'espoir d'être les élus autorisés à entrer.

Janie conduisit Lippincott du taxi à l'homme qui gardait l'entrée. Il avait un air maussade, cet air que prennent les incompetents à qui un pouvoir a été donné sur le commun des mortels.

— M^r Lippincott et Miss Wanamaker, dit-elle cérémonieusement.

Le gardien regarda derrière elle, reconnut le banquier et changea de figure. Il sourit.

— Naturellement. Entrez donc !

Janie, ravie, prit le bras de Lippincott. Qui sait ? pensait-elle. Il était arrivé que des milliardaires épousent leur secrétaire. Alors pourquoi pas cette fois ?

À l'intérieur, les lumières clignotaient à la cadence des cent vingt mesures-minute de la musique enregistrée. Des couples se pressaient sur la petite piste. Les femmes portaient des paillettes, du plastique transparent, du plastique Opaque, du cuir, des fourrures et des plumes.

Lippincott regarda autour de lui avec étonnement.

— Ainsi, c'est donc comme ça, dit-il.

Janie éprouva une grande satisfaction de pouvoir répondre, en le prenant par la main :

— Oui, c'est comme ça tout le temps.

Ils suivirent un garçon vers leur table et commandèrent à boire.

Lippincott tapa des mains sur la table ronde. Soudain, il se leva et ôta sa veste. Il se rassit en manches de chemise. Janie ne s'en formalisa pas et pourtant, si un autre l'avait fait elle aurait été mortifiée. Mais personne n'allait oser prier Randall Lippincott de s'en aller parce qu'il n'avait pas une tenue correcte.

Elle contempla la salle, pendant que Lippincott tapait joyeusement la mesure avec une cuillère contre un verre. Elle vit deux stars de cinéma, un célèbre chanteur de rock et un écrivain renommé qui avait renoncé à écrire pour participer à des débats télévisés.

C'était la soirée de sa vie, un sujet de conversation pour des années à venir.

— Peux pas supporter ces vêtements, grommela Lippincott. Venez, vous voulez danser ?

— Vous savez ? demanda Janie.

Ce serait affreux d'être gênée devant tous ces gens, pensait-elle et puis une autre idée lui vint. Comment pourrait-on être gênée de danser avec Randall Lippincott, même s'il dansait mal ?

— Non, dit-il, mais ça me paraît facile.

Il lui prit la main et l'entraîna sur la piste juste au moment où le garçon arrivait avec leurs verres.

Janie adopta sans peine le déhanchement en solo de la danse. Randall Lippincott était aussi mauvais qu'elle l'avait redouté. Peut-être même pire. Il se trémoussait lourdement, gesticulait, n'essayait même pas d'obéir à la mesure.

Mais il s'amusait bien, il riait fort et ne se souciait pas d'être l'objet de tous les regards. Chaque fois qu'il voyait quelqu'un esquisser un pas qui lui plaisait, il essayait de l'imiter et, au bout d'un moment, Janie cessa d'être embarrassée de danser avec lui et entra dans le jeu de l'amusement débridé.

C'était peut-être la première fois de sa vie que Randall Lippincott riait, pensait-elle. Riait vraiment.

Ce fut certainement la dernière.

Au bout de trois minutes, en riant et en soufflant, il déboutonna sa chemise et l'envoya sur une chaise vide.

Le tricot de corps suivit une minute plus tard et puis, comme si le barrage des inhibitions avait finalement cédé, il s'assit par terre pour enlever son pantalon, ses souliers et ses chaussettes. Tout le monde s'était maintenant arrêté de danser pour le regarder. Des garçons hésitaient au bord de la piste, en se demandant que faire.

Il jeta tous ses vêtements vers une chaise. La plupart tombèrent par terre.

— M^r Lippincott ! Je vous en prie ! supplia Janie.

Mais il n'entendit pas. Les yeux fermés, il bondissait çà et là, en sautant sur place, en caleçon. Et puis, alors que l'électrophone diffusait une chanteuse disco beuglant la seule chanson jamais écrite à propos d'un gâteau sous la pluie, il glissa ses pouces dans la ceinture élastique du caleçon et le fit glisser sur ses jambes.

Janie fut horrifiée. Il fallut encore une bonne minute au personnel pour se rendre compte qu'il devait intervenir. Comme des garçons arrivaient pour envelopper Randall Lippincott dans une nappe, il perdit toute sa joyeuse exubération et tomba assis par terre en grelottant, en essayant de se débarrasser de la nappe et en pleurant.

Avec de grosses larmes.

CHAPITRE VIII

Dans la clinique de l'East Side où Randall Lippincott avait été transporté, son médecin lui tapota gentiment le bras. Le banquier était couché, les bras maintenus par une camisole de force.

— Comment va mon petit danseur disco nu ? demanda le médecin.

Lippincott était maintenant calmé et il levait des yeux pleins d'espoir vers le médecin qui lui disait :

— Ne vous inquiétez de rien, Randall. Tout va s'arranger.

Le médecin fouilla un moment dans sa trousse, y prit une seringue et une fiole de liquide jaune pâle. La seringue fut promptement remplie et l'aiguille insérée dans la veine à la saignée du coude gauche.

La piqûre fit grimacer Lippincott. Le médecin retira l'aiguille et, bien que ce soit une seringue à jeter, la remit dans sa trousse.

Une main sur le front du patient, le médecin répéta :

— Tout va s'arranger.

Sur ce, le Dr Elena Gladstone ferma sa trousse et se dirigea vers la porte. Lippincott, inquiet, la suivit des yeux. Sur le seuil de la chambre, elle se retourna.

— Adieu, Randall. Et je veux bien dire adieu.

Elle sourit. Les yeux de Lippincott exprimèrent sa peur et son incompréhension. Puis elle rit tout haut, fort, en rejetant en arrière ses longs cheveux roux, avant de sortir de la chambre.

Dans le couloir, elle regarda sur sa droite. Devant le bureau de l'infirmière, le dos tourné vers elle, il y avait le jeune homme blanc et le vieil Oriental qu'elle avait vus dans la matinée chez Elmer Lippincott. Rapidement, elle partit dans la direction opposée et disparut par une porte de sortie.

Elle descendit deux étages à pied et arriva dans une autre aile de la clinique. Dans le salon d'attente des malades, elle trouva un taxiphone et y glissa trois pièces pour une communication en grande banlieue. Quand on lui répondit, elle annonça :

— Ici Elena. Il aura disparu dans cinq minutes.

Puis elle raccrocha.

L'infirmière n'avait jamais eu personne d'aussi important qu'un Lippincott à son étage. D'un autre côté, jamais personne ne l'avait regardée dans les yeux comme ce mince jeune homme brun qui lui souriait. Ses yeux étaient deux puits d'obscurité qui semblaient agir comme des vides et aspiraient tous ses sentiments, alors elle montra,

dans le couloir, la porte de Lippincott.

— Chambre deux cent douze, murmura-t-elle.

— Merci, dit Remo. Je ne l'oublierai pas.

— Vous reviendrez, n'est-ce pas ? implora l'infirmière.

— Rien ne saurait m'en empêcher, assura Remo et Chiun ricana.

— Quand ? demanda l'infirmière. Vous revenez tout de suite ?

— Ma foi, j'ai deux ou trois choses à faire avant, mais ensuite, je reviendrai. Vous pouvez compter dessus.

— Je suis de service jusqu'à douze heures trente. Après ça, je suis libre. Je ne vis pas seule mais la fille avec qui je partage l'appartement est hôtesse à la Pan Am et elle est en Europe, ou je ne sais où. Il n'y a personne chez moi. À part moi. Et qui j'amène.

— Ça me paraît idéal, répliqua Remo et il prit le bras de Chiun pour l'entraîner dans le couloir.

— Ce pays est excessivement bizarre, dit Chiun.

— Pourquoi ?

— L'adoration de cette personne. Pourquoi, avec tous les gens qu'il y a dans ce pays, dont la plupart sont plus beaux que toi et tous plus intelligents, pourquoi choisit-elle de tomber amoureuse de toi ?

— Ce doit être mon charme naturel.

— J'aurais plutôt dit que c'était des dégâts au cerveau.

— Vous êtes jaloux, c'est tout. La sorcière aux yeux verts vous a frappé.

— On ne s'inquiète pas exagérément des faits et gestes des imbéciles, répliqua Chiun.

Dans la chambre 212, Randall Lippincott mordait son drap. Il essayait de le déchirer.

Remo s'approcha du lit et lui retira le drap de la bouche.

— Vous ne nous connaissez pas, dit-il, mais nous travaillons pour votre père. Que s'est-il passé cette nuit ?

— Des draps, souffla Lippincott. Faut que je les enlève. Je suffoque. Trop de vêtements.

Il avait des yeux fous, il les tournait de tous côtés en battant rapidement des paupières.

Remo regarda Chiun et le petit Oriental se précipita pour délivrer d'abord les bras de Lippincott. Les mains une fois libres repoussèrent le drap puis s'accrochèrent à l'encolure de la longue chemise d'hôpital.

Les mains pâles la déchirèrent, arrachèrent les boutons. Lippincott la rejeta de ses épaules et resta allongé tout nu sur le lit. Il roulait encore des yeux affolés, comme un rat pris au piège cherchant comment se sauver.

— Lourd, marmonna-t-il. Lourd.

— Ça va bien, maintenant, dit Chiun. Rien ne vous fera de mal... Il est très gravement malade, chuchota-t-il à Remo.

— Lourd, lourd, répéta Lippincott. L'air. Ça descend. Ça m'écrase.

Il se mit à battre des bras au-dessus de sa tête pour chasser l'air. Remo, debout au pied du lit, se sentait impuissant et contemplait le malade.

— Qu'est-ce qui se passe, Chiun ?

— Une médecine maléfique lui a été donnée. Très maléfique.

Lippincott agitait toujours les bras comme s'il essayait de se débarrasser d'un essaim d'insectes. De la bave coulait de sa bouche. Sa figure pâle se marbra et vira au rouge foncé.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ? demanda Remo.

Chiun posa le bout des doigts de sa main droite sur le plexus solaire de Lippincott. Il tâtonna un moment. Le malade ne faisait pas attention à lui, il avait l'air de ne pas savoir qu'il y avait d'autres personnes dans la chambre. Chiun hocha la tête puis il saisit le poignet gauche de Lippincott. Le bras agité s'arrêta brusquement, comme s'il avait été plongé dans un fût de goudron. Chiun examina le creux du coude puis il fit signe à Remo qui se pencha et vit la petite marque de la piqûre.

Chiun lâcha la main de Lippincott qui se remit à gesticuler. Ses fines mèches blanches voletant autour de sa tête, Chiun s'activa rapidement. Il appuya un doigt contre le côté gauche du cou. Les bras continuèrent de s'agiter, les yeux de rouler, la salive de couler, mais progressivement les mouvements se ralentirent et les yeux se stabilisèrent.

Chiun appuya encore pendant quelques secondes, jusqu'à ce que Lippincott ferme les yeux. Ses bras retombèrent lourdement sur le matelas.

— Il y a un poison dans son corps, déclara Chiun, qui attaque le cerveau. Tous ses mouvements ont aidé à pomper ce poison dans le cerveau.

— Nous ne pouvons rien faire ?

Chiun passa de l'autre côté du lit.

— Nous devons isoler le cerveau pour qu'il n'y entre plus de poison. Ensuite, nous espérons que le corps arrivera à se laver du maléfice.

Il appuya ses doigts sur le côté droit de la gorge de Lippincott. L'homme dormait déjà mais, lentement, le rouge de sa figure se dissipa.

Chiun maintint la pression pendant exactement dix secondes puis il se pencha en travers du corps pour enfoncer les doigts dans l'aisselle gauche.

Il prononça un mot à voix basse. Remo reconnut le mot « vivez » en coréen. Chiun le formulait comme un ordre.

Remo hocha la tête en voyant que Chiun fermait, une par une, les

principales artères. C'était une vieille technique de Sinanju, pour empêcher un poison de se répandre rapidement dans le corps d'une victime. Quand Chiun l'avait expliquée à Remo, Remo avait appelé ça le « garrot de contact » et Chiun, surpris que son disciple ait compris quelque chose, avait souri et approuvé. La pression devait être appliquée avec précision, dans un ordre spécial, pour que les principales artères charriant le poison soient momentanément scellées mais que les vaisseaux auxiliaires apportent suffisamment de sang frais et d'oxygène au cerveau pour le maintenir en vie. Dans une salle d'opération, la procédure aurait exigé six chirurgiens spécialisés, une dizaine de techniciens et un million de dollars de matériel médical. Chiun faisait ça du bout des doigts.

Remo n'avait jamais appris la séquence mais à présent, en regardant Chiun travailler sur Lippincott, de la gorge aux chevilles, il en vit pour la première fois la logique particulière. Côté gauche, côté droit, gauche, droit, dessus, dessous, de haut en bas. Seize points devaient être touchés. Et la moindre erreur risquait de provoquer la mort instantanée, par suppression d'oxygène au cerveau. Sans réfléchir, il dit :

— Soyez prudent, Chiun.

L'Oriental tourna ses yeux noisette vers Remo et le toisa avec mépris, sans cesser d'enfoncer les doigts dans la cuisse gauche de Lippincott.

— Prudent ? Si tu avais appris ça quand on te l'a offert, ce serait fait deux fois plus vite et il aurait plus de chances de vivre. Si ça tourne mal, ne me le reproche pas. Je sais comment m'y prendre. Parce que je me suis donné la peine d'apprendre. Parce que je ne peux jamais compter sur l'aide de Blancs incapables pour quoi que ce soit.

— C'est vrai, c'est vrai, c'est vrai. Continuez bien, Chiun.

Pour s'occuper, Remo alla au chevet du lit et prit le pouls de Lippincott. Il respira alors un léger parfum fleuri. C'était un parfum qu'il avait déjà senti. Doux et musqué. Il le chassa de son esprit et, la main sur la poitrine de Lippincott, il compta simultanément les battements de cœur et les inspirations. Quand Chiun en eut fini avec la grosse artère de la cheville droite, le pouls n'était plus que de trente battements par minute et le rythme respiratoire d'une inspiration toutes les seize secondes.

Chiun se redressa. Remo ôta sa main de la poitrine.

— Est-ce qu'il vivra ? demanda-t-il.

— S'il vit, j'espère qu'il n'aura jamais à subir l'indignité d'avoir à essayer d'enseigner quelque chose à une personne qui ne veut pas apprendre et qui rejette le don comme si c'était la bouse d'une...

— Est-ce qu'il vivra, Chiun ?

— Je ne sais pas. Le poison était partout dans son système. Tout

dépend de sa volonté de vivre.

— Vous parlez tout le temps de poison. Quel genre de poison ?

Chiun secoua la tête.

— Je ne sais pas. Un poison qui ne fait pas de mal au corps mais change l'esprit. Cette lutte contre les vêtements. Cette impression que l'air même est une lourde couverture. Ces choses, je ne les comprends pas.

— C'est arrivé aussi à son frère. Il avait peur des Japonais.

Chiun regarda Remo d'un air étonné.

— Nous parlons d'un poison du cerveau. Quel rapport ?

— Son frère. Il n'a pas pu supporter d'être dans une pièce avec des Japonais, expliqua Remo.

— Ce n'est pas un poison de l'esprit, ça. C'est simplement du bon goût. Tu ne vois donc pas la différence.

— Je vous en prie, Chiun, pas de sermons sur les Japonais arrivistes. Quoi qu'il en soit, le frère de ce type a sauté par la fenêtre parce qu'il ne pouvait pas les supporter.

— À quelle hauteur, la fenêtre ?

— Six étages.

— Et les portes de cette pièce n'étaient pas clouées ?

— Non.

— Ma foi, c'est peut-être un peu extrême, reconnut Chiun. Six étages... Hum. Oui, c'est beaucoup. Environ trois de trop. Personne ne devrait sauter par une fenêtre de plus de trois étages pour éviter les Japonais, si les portes et fenêtres ne sont pas bloquées.

Remo observait attentivement Lippincott. Il avait l'air paisible. La tension qui avait crispé les muscles disparaissait lentement, le corps se détendait dans un profond sommeil.

— Je crois qu'il va s'en tirer, Chiun.

— Silence ! tonna Chiun. Qu'est-ce que tu sais ?

Il toucha la gorge de Lippincott, le creux de l'estomac, en appuyant très fort.

— Il va s'en tirer, déclara-t-il.

— Je me demande si cette piqûre au bras a quelque chose à voir là-dedans, murmura Remo et Chiun haussa les épaules.

— Je ne comprends pas votre médecine occidentale, depuis que j'ai cessé de regarder Rad Rax jouer le docteur Bruce Barton, quand le spectacle est devenu vil et obscène. Depuis lors, rien n'est plus pareil.

— Je me demande qui est son médecin.

Remo retourna au bureau de l'infirmière mais elle savait seulement que tous les médecins de la clinique étaient passés pour voir Lippincott. Elle avait une liste de noms couvrant une page entière.

Remo la remercia et commença à s'éloigner.

— Quand est-ce que je vous reverrai ? demanda-t-elle.

— Très bientôt, promit-il en souriant.

Lippincott dormait encore quand Remo revint et Chiun l'observait, l'air satisfait. Remo se servit du téléphone de la chambre pour former un numéro qui donnait les résultats des quatre cent soixante-trois loteries tirées dans la région de New York – New Jersey – Connecticut. Pour avoir tous les numéros, si l'on appelait d'un taxiphone, il fallait mettre neuf pièces de dix *cents*. Remo écouta la voix enregistrée débiter les combinaisons gagnantes puis il dit :

— Bleu et or, argent et gris.

Il donna ensuite le numéro inscrit à la base du téléphone de la chambre et raccrocha. Une minute plus tard, le téléphone sonna.

— Smitty ? dit Remo en décrochant.

— Oui, qu'est-ce qu'il y a ?

— Randall Lippincott est hospitalisé. Il a été pris d'une petite crise de folie. Je crois que ça pourrait être comme pour son frère.

— Oui, je sais. Comment va-t-il ?

— Chiun dit qu'il s'en tirera. Mais il a besoin d'un garde, ici. Est-ce que vous pouvez avoir quelqu'un de sa famille ou quelque chose ?

— Oui, répondit Smith. J'enverrai quelqu'un là-bas bientôt.

— Nous l'attendrons. Autre chose. Vérifiez ce que vous avez sur les Lippincott. Il y a un médecin qui est passé ici et qui a pu faire à Randall une piqûre mortelle. Voyez si vous pouvez trouver un lien parmi les Lippincott. Un docteur ou quelque chose.

Le parfum fleuri était encore très fort aux narines de Remo.

— Très bien, dit Smith.

— Pas de nouvelles de Ruby ?

— Pas un mot.

— Ha ! Voilà bien les femmes ! dit Remo.

CHAPITRE IX

Elena Gladstone dormait dans la chambre du second étage de l'immeuble de la 81^e Rue Est. Elle dormait nue et quand son téléphone sonna elle se redressa pour décrocher. Le drap glissa de sa poitrine.

— Docteur Gladstone, dit-elle et elle entendit une voix familière qui la fit sursauter.

— Vivant ? s'exclama-t-elle. Ce n'est pas possible. J'ai administré la piqûre moi-même.

Elle écouta un moment.

— Je les ai vus mais ils n'ont pu... Je ne sais pas. Il faudra que j'y réfléchisse. Ils sont encore à la clinique ?

Elle s'interrompit, réfléchit un peu et dit :

— Je vous appellerai demain.

Après avoir raccroché, elle resta assise dans son lit. Elle ne comprenait pas comment le vieil Oriental et le jeune Blanc avaient sauvé Randall Lippincott. Ce n'était pas possible, avec la piqûre qu'elle lui avait faite. Mais ils avaient réussi et maintenant des gardes étaient en chemin pour protéger Lippincott. S'il se remettait, il parlerait sûrement.

Il fallait faire quelque chose. Et se débarrasser aussi de ces deux intrus, parce qu'elle avait encore d'autres Lippincott à tuer.

Elle songea aux deux hommes. L'Oriental. Le jeune Américain. Et elle pensa à Remo et à ses yeux profonds, au sourire qui montrait ses dents et retroussait ses lèvres mais ne montait jamais jusqu'aux yeux. Elle frémît malgré elle et remonta le drap.

Ils devaient disparaître. L'Américain, c'était dommage, mais il le faudrait.

Elle reprit son téléphone.

*

* *

Ruby Gonzalez avait fait tous les bars de la 22^e Rue, à la recherche de Flossie. Elle ne s'était pas doutée que les Blancs avaient tant de bars, les bars des Blancs tant de verres et que tant d'ivrognes se prenaient pour un don de Dieu aux jeunes Noires seules. Non pas qu'ils y pensaient au point de lui payer un verre. Elle avait payé les siens dans les six premiers bars, un effroyable mélange de jus d'orange et de vin, mais il n'y avait pas de champagne dans ces boîtes de la

22^e Rue.

Elle avait commencé par s'attarder dans les tavernes, dans l'espoir d'engager la conversation et d'apprendre quelque chose sur Flossie, mais ça n'avait rien donné, alors au bout de six bars et de douze jus d'orange et de vin, elle avait cessé de boire et de s'attarder. Maintenant, elle entrait dans l'établissement, s'adressait au barman et lui demandait où elle pourrait trouver Flossie.

Barman : Qui veut le savoir ?

Ruby : Vous savez où elle est ?

Barman : Non.

Ruby : Une grosse blonde, très grosse.

Barman : Qu'est-ce que vous lui voulez ?

Ruby : Vous la connaissez ?

Barman : Non. Qu'est-ce que vous lui voulez ?

Ruby : C'est ma nounou, patate, et je viens pour la ramener chez nous à Tara.

Barman : Ouais ?

Bar suivant.

Et maintenant, elle en était au dernier de la 22^e Rue, aussi loin à l'ouest qu'on pouvait aller sans tomber dans l'Hudson. Ou, plus précisément, sur l'Hudson parce que les détritits étaient si nombreux que le fleuve avait la consistance de la chaux. Si l'eau avait été juste un petit peu sale, on aurait pu y patiner à glace en juillet.

Elle entra dans le dernier bar.

Le gros lot. Mais gros.

Au bout du comptoir, une blonde était en partie assise sur un tabouret.

La femme débordait du tabouret, ses fesses géantes le recouvraient, l'enveloppaient, le cachaient. Elle portait une robe à fleurs rouge et bleue. Ses bras étaient massifs et ses cheveux formaient un nid de ficelles emmêlées. Ruby se dit que sans la graisse, la saleté, l'horrible robe, les cheveux en broussaille, les yeux bleus chassieux, le triple menton et les bras comme des gigots, de gros gigots, Flossie aurait quand même été moche. Elle avait un nez trop large, une bouche trop petite, des yeux trop rapprochés. Même dans ses meilleurs jours, elle devait être assez repoussante.

Ruby négligea le regard surpris du barman et les saluts de quatre cloches assis au comptoir et alla tout droit s'asseoir à côté de Flossie.

La grosse blonde se tourna vers elle. Ruby sourit, de ce sourire soudain, capable de faire fondre les cœurs et de transformer un inconnu en ami pour la vie.

— Salut, Flossie, dit-elle. Vous prenez quelque chose ?

Ruby désignait du menton le verre vide ; elle tira un billet de cinq dollars de la poche de sa veste où elle rangeait l'argent des bars. C'était courtoiser le danger que d'ouvrir un sac et en sortir un portefeuille, dans des boîtes pareilles. Trop de gens observaient et se posaient des questions.

— Sûr, répondit Flossie. Roger ! Un verre pour moi et ma copine ! (Elle se retourna vers Ruby.) Je vous connais ? Je crois pas, dit-elle d'une voix pâteuse, parce que j'ai pas tant d'amis de race noire.

Elle parlait lentement, comme si elle faisait attention à ce qu'elle disait, à ne rien laisser échapper d'offensant, du moins jusqu'à ce que la bière soit servie et payée.

— Bien sûr, affirma Ruby. Je vous ai rencontrée une fois avec Zack.

— Zack ? Zack ? Ah oui, Zack. Non, pas vrai. Je ne vous ai jamais rencontrée avec Zack. Zack n'aime pas les Noirs.

— Je sais. Lui et moi, eh bien, nous n'étions pas des amis mais nous avons travaillé un jour ensemble sur une affaire.

Le barman apparut. Ruby commanda deux bières. Flossie secouait toujours la tête.

— Vous ai jamais vue. Je me souviendrais. Je me souviens de tout monde qu'est aussi maigrichon que moi dans le temps.

— Je vais vous dire quand c'était, insista Ruby. C'était un soir, il y a trois, quatre mois. Je suis tombée sur Zack du côté de la 70^e Rue, où il habite, et nous avons pris le métro ensemble jusqu'à la 23^e et il a dit qu'il allait vous voir, alors nous sommes allés à pied jusque chez vous et il vous a retrouvée en bas et nous nous sommes juste dit bonjour de la main. Je crois que vous alliez dîner quelque part.

— Pas avec Zack, déclara Flossie. Zack ne paie jamais un repas.

— C'est peut-être vous qui avez payé ?

— Probablement, reconnut Flossie. Vous donnez tout à un homme, les meilleures années de votre vie, et faut encore le nourrir.

— Au fait, comment va Zack ? Vous l'avez vu dernièrement ?

— Je ne veux pas en parler, dit Flossie.

— Ah ? Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il a encore fait ?

Flossie plissa toute sa figure, en proie à une intense concentration, pour essayer de se rappeler non seulement ce que Zack avait fait mais qui il était au juste.

— Ah oui, dit-elle enfin. Il est parti. Il est simplement parti un soir et il n'est pas revenu. Il m'a laissée sans rien à boire ni à manger. Plaquée toute seule. J'ai dû retourner dans la rue pour avoir à boire et à manger.

— C'était quand ? demanda Ruby.

Les bières arrivèrent et elle leva son verre pour trinquer avec Flossie à sa chance prochaine. Flossie vida la moitié du sien d'un trait.

— Sais pas trop. Le temps, je confonds un peu.

— Il y a quinze jours ?

Flossie se concentra sur le concept des jours et hocha la tête.

— Quelque chose comme ça, peut-être. Ou un mois. Les mois, je sais. Trente jours c'est septembre, avril, novembre et juin. Tous les autres en ont trente-six sauf l'année bissextile qui finit trop tôt. Quelque chose comme ça.

Elle termina sa bière. Ruby fit signe au barman de lui en apporter une autre et but une petite gorgée de la sienne.

— Il travaillait sur une grosse affaire ?

— Zack ? Zack a jamais eu une grosse affaire de sa vie. L'essayait d'être le grand homme. Assis là chez moi, à écrire cette lettre idiote, tout foutre en l'air, jeter des papiers par terre chez moi. C'est une façon de se conduire, ça, dites ? Jeter des papiers sur mon carrelage propre. Une lettre à la con. Pour être un grand homme.

— Qu'est-ce qu'il a fait de la lettre ? demanda Ruby.

Flossie haussa les épaules, un petit mouvement à l'épicentre de son corps qui envoya des ondes de choc dans toutes les directions pendant plusieurs secondes. Partant des épaules, ce haussement descendit en frémissant jusqu'au siège du tabouret surchargé et les ondes remontèrent derechef jusqu'aux épaules d'où elles étaient parties et redescendirent.

Flossie but sa bière pour calmer le séisme.

— Qu'est-ce qu'il a fait de la lettre ? répéta Ruby.

— Allez savoir ! Il l'a écrite. Enveloppe. Mon timbre dessus. Mon bon timbre. Ouais. Je l'ai mise à la poste.

— Pour le Président ?

— C'est ça. Pour le Président des États-Unis de Machinchose, lui-même. Je l'ai mise à la boîte. Moi. Zack est même pas foutu de mettre un truc à la boîte, faut que ce soit moi.

Ruby hocha la tête. Voilà pour la lettre. Maintenant une seule question se posait : Où était Zack Meadows.

Ruby but avec Flossie jusqu'à ce que le bar ferme, en essayant d'avoir un indice sur Zack Meadows, mais la grosse blonde ne savait rien.

Deux piliers de comptoir offrirent de les raccompagner mais Flossie leur déclara haut et clair que deux dames comme elle et sa copine Ruby n'avaient rien à voir avec des classes inférieures comme eux.

Ils rirent.

Ruby leur dit d'aller se faire voir.

Flossie la précéda vers la porte.

Ruby la suivit. Un des hommes chancela de son tabouret et lui saisit le bras gauche.

La main droite de Ruby plongea dans son grand sac et en retira un 32 automatique camus qu'elle fourra dans la narine gauche de

l'importun.

Il ouvrit de grands yeux, sous le choc, et la lâcha. Il retourna en titubant à son tabouret.

Ruby rangea son revolver et retrouva Flossie sur le trottoir.

— Je rentre chez moi, maintenant, dit la grosse.

— Je vais vous accompagner, proposa Ruby.

— Pas la peine. Je me balade tout le temps toute seule.

— Bien sûr, mais j'aimerais vous accompagner quand même.

— Pas eu le temps de faire le ménage.

— Bon, d'accord, allons.

— Ouais. Allons, marmonna Flossie.

L'immeuble était l'équivalent, en immobilier, de Flossie elle-même. Pas bien beau pour commencer et en détérioration régulière depuis. Les couloirs étaient obscurs et Ruby s'estima heureuse, parce qu'au moins elle ne pouvait pas voir la saleté.

Elle monta, en posant délicatement les pieds, prête à bondir si jamais elle marchait sur quelque chose qui bougeait ou couinait. Ça n'avait pas l'air de gêner Flossie. Elle montait lourdement, comme une soprano wagnérienne s'avancant à l'avant-scène pour entonner un grand air à propos d'un cheval.

Ruby pensait que les pires taudis qu'elle avait vus aux États-Unis n'étaient pas des taudis de Noirs mais de Blancs. Peut-être fallait-il à un Blanc un effort supplémentaire, pour devenir aussi pauvre qu'un Noir, un talent particulier, pour être capable de faire d'un taudis ordinaire une espèce de porcherie innommable.

— C'est pas grand-chose, grogna Flossie à mi-chemin du troisième, mais en ce moment j'ai pas les moyens d'autre chose.

— Zack ne vous aide pas pour le loyer ?

— Il aide que pour le loyer des chevaux de course. Les books, grogna Flossie et son mot lui plut tant qu'elle le répéta. Il aide au loyer des books.

Ruby avait trouvé l'appartement de Zack Meadows répugnant mais à côté de celui de Flossie, il avait l'air d'un modèle de design pour la vie libre et insouciance.

Flossie démontra immédiatement que le désordre et les détritiques n'avaient rien de nouveau ni d'insolite, en trouvant son chemin sans faiblir dans l'amas d'immondices, et en serpentant jusqu'à son lit où elle s'affala dans un éboulement de chairs qui fit tout trembler.

— Bonne nuit, Flossie, dit Ruby. Ne vous dérangez pas, je connais le chemin.

La seule réponse fut un ronflement sonore. Ruby referma la porte d'entrée et contempla la pièce. Si Meadows avait écrit la lettre là, il n'avait pu le faire qu'à la table de la cuisine. Elle chercha un peu autour de la table, et trouva contre le mur trois feuillets d'un bloc-

notes jaune, roulés en boule.

Elle les lut sous l'ampoule nue de la cuisine. Ils représentaient les premières tentatives de Meadows, pour rédiger son rapport au Président, avant qu'il tombe sur la méthode littéraire unique de l'attaque contre les jockeys italiens et tous les policiers.

Ruby lut les trois feuillets et sourit avec satisfaction.

— Les Laboratoires Lifeline, dit-elle tout haut. Tiens, tiens, tiens, tiens, tiens...

Elle mit les papiers dans son sac, après les avoir bien secoués pour s'assurer qu'ils ne transportaient pas de passagers clandestins, puis elle sortit de l'appartement.

Il était temps de dormir. L'enquête sur les Laboratoires Lifeline pouvait attendre le lendemain.

CHAPITRE X

Deux hommes les suivaient depuis qu'ils avaient quitté la clinique. Remo le savait, sans savoir comment il le savait. Il ne les avait pas vus, ils n'avaient fait aucun bruit anormal que n'aurait pas fait un piéton ordinaire, mais ils n'étaient pas de simples piétons. Ils les suivaient, Chiun et lui, et, inconsciemment, il avait senti leur présence.

C'était un des problèmes de Sinanju, pensait Remo. La discipline vous changeait, vous transformait en autre chose mais à votre insu. Un jour, Smith avait demandé à Remo comment il était capable de faire telle ou telle chose, et il n'avait pu que répondre : « Parce que je le peux. »

En somme, c'était comme si on demandait à un chêne : « Comment es-tu devenu un si grand arbre ? »

« J'ai poussé, d'un tout petit gland. »

« Mais comment ? »

Il n'y a pas de réponse au comment, pas d'explication, tout comme Remo n'avait aucune explication sur le pourquoi et le comment de ses exploits. Il ne pouvait rien en dire, même à lui-même.

— Arrêtons-nous et regardons cette vitrine, dit-il à Chiun alors qu'ils descendaient la 60^e Rue de New York, près de l'entrée sud de Central Park, là où les fiacres sont alignés dans l'attente des clients.

Les fiacres ne promènent plus les gens dans Central Park, préférant la sécurité relative des rues de la ville. Pour traverser le parc le soir, ils auraient eu besoin d'un gars armé d'un fusil à côté du cocher.

Chiun resta sourd à la suggestion de Remo et continua de marcher.

— Je veux regarder cette vitrine, insista Remo.

— C'est inutile, répliqua Chiun. Ils sont deux. Tous deux forts, blonds, plus grands que toi. Ils ont la taille de tes joueurs de football et en sont peut-être parce que l'un d'eux boite légèrement. Ils pèsent chacun cent sept kilos. Celui de gauche a une bonne démarche, souple. Ce n'est pas lui qui boite. Le boiteux a une démarche plus musclée que gracieuse.

— Comment vous savez tout ça ? demanda Remo en comprenant qu'il posait à Chiun le genre de question que posait souvent Smith : « Comment ? »

— Comment savais-tu qu'ils nous suivaient ?

— Je ne sais pas. Je le savais, comme ça.

— Comme un oiseau vole ? Comme un poisson nage ?

— C'est ça.

— Alors tu n'as pas plus de bon sens qu'un oiseau ou un poisson, déclara Chiun, parce qu'ils n'ont pas d'autre choix que de voler ou de nager, mais toi tu as appris à faire ce que tu fais et comment peux-tu apprendre quelque chose et ne pas le savoir ?

— Je ne sais pas, petit père, et si vous devez encore m'engueuler, je ne veux pas en parler.

Chiun soupira. Il enfonça ses mains plus profondément dans les manches de son kimono de brocart vert et jaune. Le kimono, en bas, se gonflait comme une crinoline si bien que les pieds pantouflés de Chiun n'étaient pas visibles, quelle que soit la rapidité de sa marche.

— Tu as eu conscience d'eux, Remo, expliqua-t-il, parce qu'en vivant tu te déplaces dans un champ de force. Le champ émane de toi et t'enveloppe et quand d'autres personnes ou des choses entrent dans ce champ, ils le troublent et te renvoient un peu de la force. Voilà comment tu as su qu'ils étaient là, parce que depuis une demi-heure ils entrent dans ton champ et finalement même tes sens engourdis ont reconnu leur existence.

— Bon, d'accord, dit Remo. Alors comment se fait-il que moi, je ne sache pas quelle est leur taille ni s'il y en a un qui, boîte ni comment ils marchent ?

— Parce que tu es comme un enfant avec un fusil. Il s' imagine que parce qu'il sait appuyer sur la détente il sait tout du tir d'élite. L'enfant intelligent sait qu'il ne sait pas tout et s'efforce d'apprendre. Malheureusement, je n'ai jamais eu la chance d'avoir un élève qui désirait apprendre quelque chose.

— Un champ de force, hein ?

— Oui. C'est ainsi que tout fonctionne. Pourquoi penses-tu que les femmes réagissent à toi comme cette infirmière, là-bas ? Certainement pas parce que tu es le bel homme de ses rêves, puisque tu es trop grand, ta peau est d'une couleur blanche tout à fait mauvaise, tes cheveux sont noirs et tu en as trop, et tu as le gros nez de tous les Blancs. Non, ce n'est pas à cause de ta beauté.

— J'ai un cœur magnifique, protesta Remo. Quand j'étais à l'orphelinat, même quand je faisais des sottises, les religieuses me disaient que j'avais un cœur magnifique et une belle âme.

— Les religieuses, dit Chiun. Ce sont ces dames qui sont toujours en deuil, même quand personne n'est mort, et qui portent toujours une alliance, même si elles ne sont pas mariées ?

— C'est ça.

— M'étonne pas qu'elles t'aient trouvé une belle âme, grommela Chiun. Cette enfant à la clinique était dans ton champ de force et elle en a senti la pression tout autour de son corps et elle ne savait pas qu'en faire, n'ayant jamais connu cela. C'était comme si de

nombreuses mains se posaient toutes à la fois sur son corps.

— Un massage psychique... Vous voulez dire que je fais une friction aux petites poulettes sans même lever la main ?

— Si tu veux t'exprimer grossièrement, et tu le préfères sûrement, c'est exact.

— Et les signaux rebondissent et si je travaillais plus dur, je pourrais les comprendre ?

— Exact aussi. Il est extrêmement important que tu étudies et que tu apprennes cela rapidement.

— Pourquoi ? demanda Remo, surpris parce qu'en général Chiun dispensait son enseignement comme si son élève avait encore cinquante ans d'études devant lui.

— Parce que ces deux-là courent vers nous en ce moment et si tu ne te défends pas bientôt, il faudra que je me cherche un nouvel élève.

Remo pivota alors que les deux hommes étaient presque sur eux. Le premier courait lourdement, en boitant de la jambe gauche. L'autre paraissait glisser en souplesse avec la même espèce de grâce naturelle que possédait Remo autrefois, quand il n'était qu'un homme ordinaire. Le boiteux avait un couteau, l'autre une matraque. Ils portaient une veste à carreaux de bûcheron sur un pantalon blanc.

L'homme au couteau le brandit au-dessus de sa tête tout en courant et, en atteignant Remo, il l'abattit vers son épaule gauche.

Remo recula l'épaule, que le couteau manqua d'un poil, puis il tourna sur son talon et effectua un tour de 360 degrés. Alors qu'il pivotait, il vit Chiun marcher tout tranquillement vers l'entrée d'un flipporama.

Quand Remo eut achevé son tour sur lui-même, il leva le pied gauche et fit sauter la matraque de la main droite du plus souple des deux. Elle tomba très lourdement par terre. Le matraqueur se pencha pour la ramasser, sa main se referma sur le manche juste au moment où le talon de Remo s'écrasait sur la main. Cela fit un bruit d'os de poulet brisés.

L'homme poussa un cri. L'autre leva de nouveau son couteau et le plongea sur la figure de Remo. La pointe s'arrêta à un centimètre alors que le bras était arrêté par le poing dressé de Remo. Les ondes de choc s'irradièrent tout le long du bras et la douleur redescendit jusqu'à la base de la colonne vertébrale. Pour la première fois depuis qu'un placage au sol l'avait éliminé de la ligue nationale de football, l'homme eut mal à son genou gauche. Il n'eut qu'un instant à souffrir, parce qu'il ressentit soudain une vive brûlure à l'estomac quand les doigts de Remo s'y enfoncèrent jusqu'au poignet ; il eut l'impression que ses organes internes étaient réduits en bouillie et se fit l'effet d'un jouet mécanique qui ralentissait, le ressort détendu. La tension de son corps se relâcha.

Il s'affala sur le trottoir.

Le matraqueur arracha sa main de sous le pied de Remo, saisit son arme de l'autre et tenta encore une fois de frapper à la tête. Remo para le coup, leva vivement une main contre le coude de l'individu et au lieu d'arrêter son bras quand il manqua sa cible, l'homme le sentit remonter et la matraque viser sa propre tempe ; il n'eut pas la présence d'esprit de lâcher l'arme avant qu'elle s'abatte.

L'homme voulut hurler, en fut incapable et poussa un soupir en tombant sur le corps de son camarade.

Remo les regarda tous les deux. Dans le cours de l'action, leur veste s'était ouverte et il vit qu'ils portaient dessous une courte blouse blanche assortie au pantalon. Des uniformes d'hôpital, pensa-t-il. Ni l'un ni l'autre ne bougeait et Remo maudit sa malchance. S'il y avait pensé, il en aurait gardé au moins un en vie pour l'interroger.

Un homme et une femme tendrement enlacés s'approchaient de Remo et des deux hommes à ses pieds. Sans même les regarder, ils se séparèrent pour passer chacun d'un côté, se reprirent par la main et poursuivirent leur promenade.

Un agent de police arriva. Il s'arrêta à côté de Remo et regarda aussi les deux corps.

— Morts ? demanda-t-il.

— J'ai l'impression, répondit Remo.

— Vous allez vouloir signaler ça ?

— Je devrais ?

— Ma foi, vous pouvez, vous savez. Enfin quoi, deux voyous vous agressent et vous les avez tués, je connais des tas de services de police qui ne seraient pas mécontents de recevoir des rapports sur des trucs comme ça.

— Mais ça vous embête ?

— Écoutez voir, mon vieux, dit le policier.

Il se pencha vers Remo, qui put lire son nom sur sa plaque d'identité. L'agent L. Blade expliqua :

— Si vous le signalez, alors je serai obligé de rédiger des tas de rapports et des trucs, en triple exemplaire et tout. (Pendant ce temps, des gens continuaient de passer sans s'arrêter, en prenant grand soin de ne pas regarder les deux morts.) Et on prendra votre nom et votre adresse, et puis vous devrez comparaître devant une chambre d'accusation et qui sait ce qui peut se passer, des fois, ils pourraient vous inculper.

— Pour m'être défendu ?

— On est à New York. Faut comprendre comment nous considérons ces choses-là, dit l'agent L. Blade. Personnellement, je suis de votre côté, comme la moitié des flics, probable. Mais si nous laissons les gens s'imaginer qu'ils ont le droit de se protéger, ma foi, que

deviendra l'association des agents bénévoles ?

— Autrement dit, se défendre contre un agresseur sans appartenir au syndicat de la police, c'est comme si on volait leur boulot aux flics ?

— C'est ça, dit l'agent L. Blade.

— Je comprends... J'aimerais savoir qui sont ces gars.

— On va les fouiller.

Le flic se pencha sur les corps. Ses mains expertes leur tâtèrent rapidement les poches. Aucun n'avait de portefeuille ni de papiers.

— Navré, dit l'agent. Pas de papiers d'identité.

— Si je signale ça, les corps iront à la morgue ?

— Eh oui.

— Et on les identifiera grâce à leurs empreintes ?

— En principe.

— Comment ça, en principe ?

— Nous avons tant de cadavres qu'il faut bien compter deux mois, pour arriver à eux. Si vous voulez des identités, calculez soixante à quatre-vingt-dix jours... Si tout va bien.

— Qu'est-ce qui se passe si je ne fais pas de rapport ?

— Rien.

— Rien ?

— Vous et moi, nous allons à nos affaires comme s'il ne s'était rien passé.

— Et qu'est-ce qu'ils deviendront, eux ?

— Ils seront enlevés avant le matin.

— Mais qu'est-ce qui leur arrivera ?

— Je ne sais pas. Je sais simplement qu'au matin, on les enlève. Des écoles de médecine les emportent peut-être pour des expériences, dit le flic et il cligna de l'œil. Si ça se trouve, des pervers en ont besoin pour leurs cochonneries, allez savoir. J'en sais rien. C'est pas mes oignons.

— Dieu nous garde, dit Remo. Faites ce que vous voulez.

Il tourna les talons pour aller au flipporama. Le flic le rappela :

— Hé, dites !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— N'oubliez pas. Vous ne m'avez jamais parlé. Je ne sais rien.

— On n'a jamais rien dit de plus vrai, approuva Remo.

Dans la longue salle, Chiun négociait la monnaie d'un dollar avec l'employé. Ils eurent tous deux l'air soulagé en voyant arriver Remo.

— Remo, veux-tu dire à cet imbécile que ma pièce d'un dollar est en argent et vaut plus que quatre quarts de dollar ? demanda Chiun.

— C'est la vérité, dit Remo à l'employé.

— Ça se peut. Tout ce que je sais, c'est que mon patron n'aimera pas ça, si je donne plus de quatre pièces de vingt-cinq cents en échange

d'un dollar.

— Invincible ignorance, grommela Chiun.

Remo tira un dollar de sa poche et le donna à l'employé qui rendit la pièce en argent. Chiun l'arracha de la main de Remo et la fit disparaître dans les replis de son kimono avant que Remo n'ait le temps de la regarder de près.

— Je te dois un dollar, dit Chiun.

— Je vous le rappellerai, promit Remo et il demanda à l'employé quel était le flipper le plus difficile.

— Les Rêves des Mers du Sud, dans le fond, répliqua le jeune homme. Il n'a encore jamais accordé une partie.

Remo alla dans le fond avec Chiun, lui montra où il devait mettre sa pièce et lui expliqua comment jouer. Chiun parut offensé qu'on ne gagne pas de prix en argent.

Deux jeunes gens en blouson de cuir noir ricanèrent entre eux, en entendant parler Chiun. Ils jouaient à l'appareil voisin. Remo leur dit :

— Ce monsieur va jouer sur cet appareil. Épargnez-vous bien des ennuis et laissez-le tranquille.

— Ouais ? Qui a dit ça ?

— Mon petit vieux, je cherche seulement à vous éviter bien du malheur. Laissez-le tranquille.

— Ouais ? Qui dit ça ?

Remo soupira.

— À votre aise.

Il y avait une cabine téléphonique devant l'établissement que les vandales n'avaient pas encore transformée en urinoir et Remo en profita pour former le numéro nocturne de Smith. Smith répondit à la première sonnerie.

— Quelles sont les dernières nouvelles de Lippincott ? demanda Remo.

— Il tient bon. Mais personne ne trouve ce qu'il a.

— Chiun dit que c'est une espèce de poison.

— On n'a pas trouvé de substances étrangères dans le sang.

— Si Chiun dit que c'est du poison, c'en est.

— Avez-vous découvert quelque chose ?

— Rien du tout, dit Remo. Ah, deux types ont essayé de nous tuer dans la rue.

— Qui sont-ils ?

— Étaient. Je n'en sais rien. Ils n'avaient pas de papiers mais, Smitty...

— Oui ?

— Ils étaient en tenue blanche d'hôpital. Je pense qu'il doit y avoir quelque chose de médical dans cette affaire. Est-ce que vous pouvez faire passer ça dans l'ordinateur ?

— Je vais vérifier, promit Smith.

Remo regarda par la vitrine du flipporama. Les deux jeunes gens en blouson de cuir et à la coiffure banane graisseuse se tenaient de chaque côté de Chiun et se parlaient au-dessus de l'appareil. Chiun n'avait pas l'air de faire attention.

Remo secoua la tête et se détourna. Il ne voulait pas voir ça.

— Des nouvelles de Ruby ? demanda-t-il.

— Pas encore.

— Bien. Quand elle téléphonera, dites-lui que nous aurons tout résolu avant qu'elle sache de quoi il retourne. Dites-lui que je l'ai dit.

— Vous êtes bien sûr que vous voulez que je dise ça ?

— Sûr... Enfin... Peut-être pas. Je vous rappelle demain.

Quand Remo rentra, les deux jeunes gens en blouson se tenaient, sur la pointe des pieds de chaque côté de Chiun et se dressaient vers le plafond. Remo comprit pourquoi. Chiun les tenait par leur index et se servait de leurs doigts pour manipuler les flippers.

— Je vous ai avertis, leur dit Remo.

— Dites-lui de nous lâcher, gémit un des garçons.

— Lâchez-les, Chiun.

— Pas avant que cette partie soit finie. Ils ont gracieusement offert de me montrer comment on joue.

— Tiens donc ! Vous en êtes à quelle boule ? demanda Remo.

— C'est la première.

— Encore ?

— Elle est en parfait état. Je ne vois aucune raison de me servir d'une autre boule.

Et comme Remo savait que ça risquait de prendre des jours à Chiun pour épuiser les cinq boules du jeu, il appuya sa hanche contre le flipper et le fit un peu basculer.

Toutes les lumières de l'appareil s'éteignirent et le mot « Tilt » s'éclaira.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Chiun.

— L'appareil a fait tilt, dit Remo.

Chiun pressa les doigts des deux jeunes gens sur les manettes. Elles ne fonctionnèrent pas.

— Qu'est-ce que c'est que ce tilt ?

— Ça veut dire que la partie est finie, expliqua Remo.

— Comment est-ce arrivé ? demanda Chiun.

— Des fois ça arrive, comme ça.

— Ouais, dit un des garçons. Alors lâchez-nous, s'il vous plaît, monsieur.

Chiun acquiesça et les lâcha. Ils se massèrent les doigts.

— La prochaine fois qu'une âme tendre viendra se distraire un moment des vicissitudes de sa vie, je vous conseille de la laisser

tranquille, dit Chiun.

— Oui, monsieur.

— On vous le promet, monsieur.

Chiun s'éloigna. Remo le suivit. Dans la rue, Chiun dit :

— Je t'ai vu faire tilter la machine en la frappant avec ta hanche.

— Pardon, Chiun.

— Ça ne fait rien. J'aurais pu rester là des jours pour terminer cette partie et c'est une manière singulièrement stupide de passer le temps, si on ne peut pas gagner d'argent.

*

* *

Quand il revint de la clinique où son fils Randall était encore inconscient, Elmer Lippincott monta lourdement dans sa chambre. Il n'aimait pas ce qu'il était sur le point de faire mais il avait passé toute sa vie à faire ce qu'il devait. C'était son code de conduite.

Il s'interrogeait. Comment dit-on à la femme qu'on aime une chose qui risque de détruire son amour pour vous ?

— On le lui dit tout simplement, marmonna-t-il tout haut en suivant avec des pieds en plomb le couloir du premier.

C'était un large couloir qu'aucun tableau ne décorait. D'autres, aussi riches que Lippincott, auraient une galerie pleine de portraits à l'huile de leurs ancêtres mais les ancêtres d'Elmer Lippincott avaient été de pauvres paysans et des gardiens de vaches et un jour, en plaisantant, il avait dit que s'ils n'étaient pas précisément la lie de la terre ils n'en étaient pas non plus le sel.

En arrivant à la porte de sa chambre, il entendit des rires à l'intérieur, alors il frappa légèrement avant d'entrer.

Sa femme Gloria était assise dans le lit, en chemise de satin, un drap pudiquement remonté sur elle. Le Dr Jesse Beers était assis sur le petit tabouret de la coiffeuse. Ils devaient s'être raconté une blague car ils avaient tous deux l'air un peu surpris et si Lippincott avait eu les idées plus claires, il aurait pu leur trouver aussi un air un peu coupable.

Le Dr Beers se moucha et en profita pour s'essuyer consciencieusement la figure. Gloria n'était pas aussi immaculée que d'habitude. Une épaulette de sa chemise de nuit avait glissé et révélait la rondeur de son sein gauche. Son rouge à lèvres débordait légèrement. Lippincott ne remarqua rien.

Beers acheva de s'essuyer la figure et se leva. Le médecin était un grand jeune homme blond aux larges épaules.

— Comment va la patiente, docteur ? demanda Lippincott.

— Très bien. En pleine forme.

— Bien.

Lippincott sourit à sa femme et dit, sans se retourner :

— Voulez-vous nous excuser, docteur ?

— Certainement. Bonne nuit, M^{rs} Lippincott. Monsieur.

Quand il fut parti, Lippincott dit à sa femme :

— Charmant garçon.

— Si on aime son genre, répondit Gloria en tendant les bras à son mari pour l'inviter à la rejoindre au lit.

Lippincott jeta sa veste sur un fauteuil et s'approcha. Dieu, comme il l'aimait ! Et bientôt, elle serait la mère de son enfant. Un fils, espérait-il. Un vrai fils. Quand il s'assit sur le lit, elle avait des bras et des yeux si engageants, un regard si tendre qu'il frémit de nouveau à la pensée de ce qu'il devait faire. Il lui prit une main dans sa grosse patte calleuse.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Elmer ? demanda-t-elle.

— Tu me devines toujours, hein ?

— Je ne sais pas. Mais je vois bien que tu es préoccupé. Tu arrives ici la mine sombre, alors je sais bien que quelque chose te tracasse.

Il sourit malgré lui mais ce ne fut qu'un éclair, vite remplacé par une expression douloureuse.

— Tu ferais mieux de tout me raconter, dit-elle. Ça ne peut pas être aussi grave que ta figure le laisse supposer.

— Oh si, murmura-t-il. Oh si.

Il attendit qu'elle parle. Comme elle ne disait rien, le silence lui parut envahir la pièce et devenir oppressant. Il se détourna et parla en regardant la porte :

— Je veux d'abord que tu saches que je t'adore, toi et notre bébé.

— Je sais, souffla Gloria.

Elle glissa une main sous la nuque de son mari et enfonça les doigts dans les épais cheveux blancs.

— J'aimais de la même façon mes... mes garçons. Jusqu'à ce que j'apprenne, grâce au docteur Gladstone, qu'ils n'étaient pas de moi. Ma femme m'a donné trois fils. Des fils d'un autre. Ou de plusieurs autres.

La voix de Lippincott se brisa.

— Voyons, Elmer, nous avons déjà parlé de tout ça, protesta Gloria. Pourquoi faut-il recommencer ? Tu ne peux pas effacer le passé, une femme qui t'a mal traité et qui est morte, d'ailleurs. Oublie et pardonne.

Il se tourna vers elle. Il y avait une larme au coin de son œil droit.

— J'aurais voulu pouvoir. Mais je n'ai pas pu. Mon orgueil était trop blessé. Et puis j'étais furieux, vindicatif. Tu sais, ces expériences auxquelles se livre le docteur Gladstone dans son laboratoire ?

— Pas vraiment, dit Gloria. La science ne m'intéresse pas.

— Eh bien, elle travaille avec des animaux pour produire des substances qui peuvent être inoculées aux gens pour modifier leur comportement. C'est comme ça qu'elle m'a guéri de mon impuissance. Eh bien, je lui ai demandé de... d'employer certaines de ces formules sur Lem, Randall et Douglas.

Gloria ouvrit de grands yeux. Lippincott secoua tristement la tête.

— Je ne voulais pas leur faire du mal. Simplement... me venger un peu... leur montrer tout ce qu'ils doivent au nom de Lippincott.

— Ce n'était pas leur faute, Elmer. Ils n'étaient pas responsables de ce que faisait ta femme.

— Je le sais maintenant. Mais trop tard. Je voulais les gêner. Mais le remède a été trop fort pour Lem et il est mort. Et ce soir... Eh bien, Randall est hospitalisé, presque mort. Ma faute. J'arrive de la clinique.

Gloria se redressa et prit son mari dans ses bras, le serra contre son épaule.

— Ah, mon chéri ! Je suis désolée. Mais tu ne dois pas avoir de remords. Ça n'arrangera rien.

— Mais Lem est mort.

— Bien sûr. Il est mort et tu n'y peux plus rien. Sinon le pleurer.

— Et me sentir coupable.

Maintenant, Lippincott pleurait réellement. Les larmes ruisselaient sur sa figure, le long de ses rides, dans les replis de sa peau sèche et tannée.

— Non, déclara Gloria avec fermeté. Le remords ne sert à rien. Ce que tu peux faire, c'est t'assurer de ton mieux que Randall guérisse. Et, même si cela paraît cruel, tu dois oublier Lem. Tu y arriveras, tu sais, avec le temps. Essaie, maintenant. Épargne-toi la douleur. Oublie-le. Fais ça pour moi. Pour notre nouveau fils. Ton fils.

— Tu crois que je pourrai ?

— Mais bien sûr, affirma Gloria.

Lippincott l'embrassa, la serra contre lui et la reposa contre les oreillers. Il prit le téléphone.

— J'ai dit au docteur Gladstone d'arrêter. Ça suffit.

— J'en suis heureuse.

Il parla au téléphone :

— Docteur Beers, voulez-vous venir, s'il vous plaît ?

Beers arriva quelques secondes plus tard. Il avait encore son pantalon de tweed et sa chemise de sport.

— Monsieur ? dit-il.

— Docteur, mon fils Randall est à la clinique de l'Upper East Side à Manhattan. Allez-y rejoindre le docteur Gladstone et faites tout ce qui est en votre pouvoir pour que Randall se remette.

— Qu'est-ce qu'il a, monsieur ? demanda Beers.

L'air un peu décontenancé, il regarda Lippincott puis la jeune et

belle Gloria.

— Le docteur Gladstone le sait. Alors allez, maintenant, je vous prie.

— Et M^{rs} Lippincott ?

— Je reste auprès d'elle. Elle ne risque rien. Si quelque chose ne va pas, je vous appellerai tout de suite.

— Très bien, monsieur. J'y vais immédiatement.

Beers sortit de la chambre.

— Et maintenant tout ira bien, dit Gloria à son mari. Alors déshabille-toi et viens te coucher. Je vais à la salle de bains.

Elle ferma à clef la porte de la salle de bains, ouvrit en grand les robinets, puis elle décrocha le téléphone mural à côté du lavabo.

Elle forma un numéro de trois chiffres. Quand on décrocha, elle prononça deux mots :

— Tuez-le.

Puis elle raccrocha, se lava les mains et alla rejoindre son mari.

Après Randall, pensait-elle, il n'y aurait plus que deux Lippincott à éliminer. Le troisième fils, Douglas.

Et, naturellement, le vieux.

*

* *

Elmer Lippincott prit très mal la nouvelle rapportée par le Dr Beers. Son fils, Randall, était mort dans la nuit. Ni lui ni le Dr Gladstone n'avaient pu le sauver.

— Il avait l'air d'aller bien. Et puis, tout à coup, il s'est arrêté de respirer. Je suis désolé, M^r Lippincott.

— Ce n'est pas votre faute, murmura le vieux monsieur, mais la mienne.

Il avait le cœur lourd, brisé. Heureusement, sa jeune femme Gloria le consola, et puis elle s'endormit.

Très profondément.

CHAPITRE XI

Ruby ne pouvait pas dormir. Même à deux heures du matin, les bruits de la circulation, dans la rue sous sa fenêtre d'hôtel, l'agaçaient. Le bruit du radiateur l'agaçait. Et la pensée que Remo pouvait la devancer dans cette affaire l'agaçait plus que tout.

Elle alluma sa lampe de chevet et forma le numéro du domicile de Smith. Le téléphone spécial avait été installé dans la chambre. Il ne sonnait pas et quand on appelait, un petit voyant rouge s'allumait. Smith, qui avait passé la première partie de sa carrière dans l'OSS puis dans la CIA avant d'être choisi pour diriger CURE, avait le sommeil si léger que la petite lumière rouge le réveilla instantanément.

Il décrocha, écouta un instant les ronflements réguliers de sa femme et chuchota :

— Ne quittez pas.

Il mit l'appel en attente et alla décrocher l'autre appareil dans la salle de bains.

— Smith, dit-il.

— C'est Ruby. Pardon de vous appeler si tard mais je ne pouvais pas dormir.

— Moi non plus, mentit Smith qui n'aimait pas embarrasser les gens parce qu'alors ils mettaient un temps fou à en venir au fait. Vous avez appris quelque chose ?

— Je suis heureuse de ne pas vous réveiller, dit Ruby. Vous vous rappelez ce détective, Meadows ? C'est indiscutablement lui qui a écrit la lettre à l'Homme. Et il a disparu depuis quinze jours. Le complot contre les Lippincott a un rapport avec un établissement de l'East Side. Les Laboratoires Lifeline. Et il y avait un autre type avec Meadows.

— Comment l'avez-vous découvert ?

— J'ai mis la main sur les brouillons de Meadows, qu'il a jetés en écrivant sa lettre. Ils contenaient plus de renseignements que le texte définitif.

— Qu'est devenu Meadows, à votre avis ?

— Je pense qu'il bouffe les pissenlits par la racine.

— Ça me paraît probable.

— Et le dindon ? Il a trouvé quelque chose ?

— Remo ? Un peu, mais ça concorde avec ce que vous me dites.

Brièvement, Smith mit Ruby au courant de la tentative de meurtre contre Remo et Chiun, de l'empoisonnement de Randall Lippincott et d'un rapport médical quelconque avec là famille, comme le disait

Remo, parce que les deux hommes qui les avaient attaqués, Chiun et lui, portaient une tenue d'hôpital.

— Ah zut, il se rapproche, grommela Ruby.

— Avant de quitter Folcroft, j'ai programmé ça dans l'ordinateur, dit Smith. Ne quittez pas.

Il pressa le bouton d'attente et forma un numéro le reliant directement avec le gigantesque ordinateur du sanatorium de Folcroft, le quartier général de CURE. La voix artificielle de la machine lui répondit. Smith appuya sur les touches du téléphone pour former la séquence de chiffres qui donnait accès à la mémoire. La voix récita les réponses demandées, Smith raccrocha après le « merci » d'usage, avant de reprendre la communication avec Ruby.

— Vous avez raison, lui dit-il. Les Laboratoires Lifeline sont financés par Lippincott. Ils sont dirigés par deux médecins, Elena Gladstone et Jesse Beers, qui sont aussi les médecins personnels des Lippincott.

— Qu'est-ce qu'ils font, dans ces laboratoires ?

— Des espèces de recherches ésotériques. Des études de comportement.

— Ésotériques ? répéta Ruby.

— Dingues en plein, dit Smith.

— Compris. Où est le dindon ?

Smith donna à Ruby l'adresse de l'hôtel de Remo et demanda :

— Qu'est-ce que vous allez faire maintenant ?

— Je vais aller visiter le laboratoire.

— Je ne vous conseille pas d'y aller seule. Voyez Remo.

— Trop con, déclara Ruby. Il ne sait rien trouver. Il va faire irruption et tout mettre en l'air, casser le mobilier et faire l'imbécile. Et alors nous ne découvrirons jamais rien.

— Vous savez maintenant quelle croix j'ai eu à porter, dit patiemment Smith. Mais je ne veux pas qu'il vous arrive quelque chose.

Il se tut. Il y eut un petit silence au bout du fil.

— C'est bon, dit enfin Ruby. Je vais avertir Remo.

— Parfait. Gardez le contact.

Smith raccrocha.

Ruby aussi, en jurant tout bas. Elle s'assit sur le bord du lit. Ce n'était pas que Remo ne lui plaisait pas. Elle l'aimait bien. En fait, elle éprouvait même des picotements, parfois, en pensant à lui et si Chiun n'avait pas passé son temps à essayer de les fourrer dans le même lit, pour qu'ils lui fassent un bébé café au lait, Remo et elle s'y seraient peut-être déjà fourrés d'eux-mêmes.

Tout de même, ce serait un sacré bébé, pensait Ruby. *Homo superior*. S'il avait les qualités physiques de Remo et son cerveau à elle.

Mais si le bébé avait le cerveau de Remo ? Quel fardeau à coller sur le dos d'un enfant !

Ruby s'habilla rapidement et s'assura qu'elle avait dans son portefeuille les cartes d'identité adéquates.

Dans la rue, elle héla un taxi.

— À la morgue, dit-elle au chauffeur.

— Mince, ma petite dame ! Pas la peine de vous suicider. Je vous épouserai.

— J'ai déjà un perdant, répliqua Ruby. Allez, roulez.

Sa carte du ministère de la Justice la fit passer par la ribambelle d'employés qui occupaient la morgue, même à 2 h 45. New York était peut-être en faillite, mais on ne manquait jamais d'argent pour embaucher de nouveaux employés, pensa-t-elle. Elle dut franchir sept couches de personnel avant d'être enfin admise dans ce qu'on appelait « l'entrepôt ».

Un policier indifférent examina sa carte avec soin, remuant les lèvres en lisant, puis il lui demanda qui elle cherchait. Le flic sentait le whisky bon marché. Sa ceinture fendait son énorme bedaine comme un couteau tranchant un pain de Gênes mal cuit. Ruby se demanda de qui il était le beau-frère, pour avoir eu en plein hiver un poste à l'abri.

Elle tira de son grand sac la photo de Zack Meadows.

— Celui-là, dit-elle.

— Je ne le reconnais pas. Mais y en a des tas qui n'ont plus l'air de grand-chose. Quand est-ce qu'il serait arrivé ?

— Bof... Il y a une quinzaine de jours.

— Ah, mince, grogna le flic. Vous ne pouvez pas faire mieux que ça ?

— Non, je ne peux pas. Combien de cadavres non identifiés avez-vous reçus depuis deux semaines ?

— Au moins deux douzaines, rendez-vous compte ! On est pas dans le Connecticut, vous savez. Ici, c'est New York.

— Ouais, je sais. Faites-les voir.

Les cadavres étaient conservés dans d'imposants tiroirs en acier inoxydable. On les y glissait la tête la première. Chaque corps était recouvert d'un drap et avait une étiquette en carton attachée au gros orteil gauche. Pour les cadavres identifiés, l'étiquette portait les indications, du nom, de l'âge, de l'adresse. Pour les autres, il y avait simplement la date et le lieu où le corps avait été trouvé ainsi qu'un renvoi numéroté au fichier de la police. La plupart des victimes non identifiées étaient mortes par balles.

— Est-ce que vous envoyez les empreintes à Washington pour identification ? demanda Ruby au flic, en faisant non de la tête.

Il referma le tiroir et sortit un autre cadavre. Les lumières du plafond étaient fluorescentes, crues et ne créaient pas de reflets. Ruby

pouvait très bien voir les traits.

— Bien sûr. Quand on a le temps. Mais nous avons beaucoup de choses à faire et nous n'avons pas toujours le temps tout de suite. Ici, c'est New York, vous savez.

— Je sais, c'est pas le Connecticut.

— Vous l'avez dit.

Ruby trouva Zack Meadows dans le sixième tiroir. On ne pouvait se méprendre sur cette figure marbrée. En le regardant, uniquement couvert d'un drap, les cheveux plaqués sur la tête comme s'il était mort en sortant de la douche, elle se dit que même dans la mort Zack Meadows avait l'air idiot. Elle se mordit la lèvre. On ne devait pas dire de mal des morts, sa mère le lui avait répété. Dieu vous punirait pour ça. Elle examina le corps avec soin. Le bout des doigts des deux mains était détruit. On aurait dit qu'ils avaient été coupés.

— C'est anormal, n'est-ce pas ? dit-elle au flic.

— Quoi ?

Ruby montra les doigts de Meadows. Le flic haussa les épaules.

— Allez savoir, dit-il.

L'étiquette au gros orteil précisait que ce corps avait été retiré du lac de Central Park, avec un autre, deux semaines plus tôt.

— Où est l'autre macchabée ? demanda Ruby.

— Voyons voir, marmonna le policier en se penchant sur l'étiquette. Ça devrait être marqué là, mais ça y est pas. Je sais pas où ils vont chercher ces types qui sont pas foutus de faire un truc simple, comme de mettre les renseignements qu'il faut sur une étiquette d'orteil. Les gens qu'on a par ici, je vous jure !

— Où pourrait être l'autre corps ? demanda patiemment Ruby.

— Par là, quelque part, quoi ! Vous en avez fini avec celui-là ?

— Oui.

Le flic repoussa le plateau roulant dans le tiroir réfrigéré. Il frappa le mur du fond avec un grand bruit métallique. « Dieu garde Zack Meadows, pensa Ruby, entre les mains de ce crétin. »

Le flic commença à tirer d'autres tiroirs, très vite, juste le temps de jeter un coup d'œil à l'étiquette. Au quatrième, il trouva.

— Le voilà. Lac de Central Park. Même jour. C'est ça. Vous voulez le voir ?

— Oui.

Il tira le plateau et rabattit le drap de la figure. C'était un petit homme aux cheveux clairsemés et au visage humble et timide. Ruby examina les mains. Là aussi, le bout des doigts était coupé.

— Probablement deux poivrots qui ont voulu faire une course à la nage et ils se seront noyés, supposa le flic.

— En décembre ?

— Ça se pourrait. N'oubliez pas, ici c'est...

— Je sais, c'est pas le Connecticut, interrompit Ruby. Que pensez-vous de la mutilation des doigts ?

— Rien du tout, répliqua le policier.

« Pas étonnant que cette ville soit comme Fort Apache », se dit Ruby. Elle donna une petite tape encourageante sur la plante du pied nu du cadavre et sourit au flic.

— Merci. Vous avez été d'un grand secours.

— De rien. Vous pourrez peut-être faire quelque chose pour moi un jour.

— Je l'espère, répondit Ruby en pensant « Vous attacher une étiquette à l'orteil, par exemple. »

Dans la rue, elle trouva un autre taxi à qui elle donna l'adresse de l'hôtel de Remo. Quand elle entra, l'employé de nuit la toisa comme si elle était une call-girl venue chez un miché pris d'une envie soudaine en pleine nuit.

Elle monta dans un ascenseur grinçant au vingt-troisième étage et s'arrêta devant la porte de Remo. Prenant dans son sac un stylo et une feuille de papier, elle écrivit un petit mot.

Chiun entendit instantanément le bruit : on venait de glisser quelque chose sous leur porte. Il se leva sans bruit de sa natte. Remo dormait dans la chambre, à côté. Chiun aperçut le bout de papier. Il le ramassa et lut « Cher Dindon ». Jugeant que ce n'était pas pour lui, il le roula en boule, le jeta par terre et retourna dormir sur sa natte. Il espérait que le grincement de l'ascenseur n'allait pas le tenir éveillé toute la nuit.

Dans le hall d'entrée, l'employé toisa de nouveau Ruby avec mépris. Une fois, il aurait pu s'en tirer ; deux, c'était trop.

Elle s'approcha du comptoir et, bien que le type soit là debout devant elle, elle abattit sa main sur le timbre du service de nuit, faisant retentir dans le hall une sonnerie stridente.

— Ça sert à quoi, ça ? demanda l'employé sur son meilleur ton revêche.

— À m'assurer que vous êtes vivant.

— Et maintenant que vous en êtes sûre...

— Qui a dit que j'en suis sûre ? rétorqua Ruby. Tout ce que je vois, c'est quelqu'un qui toise les gens le long de son grand nez et qui émet des sons.

L'employé aspira profondément.

— Qu'est-ce que ça veut dire, mademoiselle, qu'est-ce que vous voulez ? Nous ne voulons pas des gens qui traînent dans le hall, si vous voyez ce que je veux dire.

Ruby prit son portefeuille, l'ouvrit et montra la carte de la police de New York.

— Cet ascenseur là-bas n'a pas été inspecté depuis six mois, comme il devrait l'être.

L'employé sursauta.

— Un simple oubli, certainement, bredouilla-t-il.

— Des gens sont morts pour des oublis. Si j'examine vos autres ascenseurs, vous croyez qu'ils auront des oublis aussi ?

— Je... euh... Je ne sais pas.

— Bon, ça va pour cette fois. Je ne reviendrai pas avant midi. Faites en sorte que ces ascenseurs aient été vérifiés parce que si ce n'est pas fait, je m'en vais les fermer et vos clients pourront monter à pied. Compris ?

— Oui, madame.

CHAPITRE XII

Le Dr Elena Gladstone n'avait pas pu s'endormir dans son appartement au-dessus des Laboratoires Lifeline.

Elle avait été soulagée quand le Dr Jesse Beers lui avait téléphoné pour lui annoncer qu'il s'était « occupé » de Randall Lippincott avant qu'il ait l'occasion de parler.

— Mieux vaut tard que jamais, avait-elle répondu.

Mais ce qui l'empêchait de dormir, c'était un coup de téléphone qu'elle ne recevait pas et, tandis que les aiguilles de la pendule s'approchaient de quatre heures du matin, elle commença à désespérer d'avoir un jour des nouvelles des deux hommes qu'elle avait envoyés aux troussees de l'Oriental et de l'Américain. Ils auraient dû déjà revenir, mais ils n'étaient pas là, ils n'avaient pas téléphoné et elle avait le sinistre pressentiment que, peut-être ces deux agents du gouvernement – comment s'appelaient-ils déjà ? Remo et Chiun – que peut-être ils n'étaient pas du tout ce qu'ils paraissaient. Ils avaient réussi à maintenir en vie Randall Lippincott alors que selon toutes les lois de la médecine il aurait dû mourir. Comment avaient-ils fait ? Ça n'avait pas été trop grave, parce que Jesse Beers s'en était occupé, mais ces deux-là restaient quand même menaçants. Un bref instant, un frisson la parcourut et elle se dit qu'elle aurait peut-être bien envie de tout laisser tomber.

Mais elle chassa immédiatement cette idée. Il n'était pas question de fortune mais de richesses incalculables. Pas seulement des millions de dollars mais des centaines de millions. Elle songeait à des yachts, des villas et à une vie fantastique.

Rien ne devait faire obstacle à ce rêve.

*

* *

Ruby vit les fils du système d'alarme silencieux à la porte de service du laboratoire, alors elle ne tenta pas de faire sauter le pêne. Elle fouilla dans son immense sac à main et y trouva un long fil électrique terminé par une petite pince à chaque bout. Elle colla avec précaution les pinces sur le sommet de la porte et shunta les deux fils du système d'alarme.

Puis elle crocheta la serrure avec un des petits outils d'une trousse qui ne la quittait jamais.

— La CIA a été bonne à quelque chose, marmonna-t-elle tout bas.

Elle resta un long moment devant la porte refermée du laboratoire, immobile, prête à fuir si un autre système avait alerté quelqu'un. Ses yeux s'accoutumèrent à l'obscurité. Elle vit les cages contre les murs, des cages de rats, de souris et de singes. Elle les examina froidement. Des tas de gens avaient peur des rats et des souris mais dans le quartier où Ruby avait grandi, c'était des compagnons perpétuels et on n'en restait pas effrayé longtemps. Quand Ruby avait dix ans, un rat était grimpé dans son lit et l'avait mordue. Elle l'avait saisi par la peau du cou et lui avait fracassé le crâne avec le talon aiguille d'un soulier de sa mère.

Les animaux se calmèrent alors que Ruby attendait. Elle tendit l'oreille. Est-ce que Zack Meadows était venu là, lui aussi ? Était-il venu voir ce qui s'y passait, avant de trouver la mort dans le lac de Central Park ? Si c'était le cas, pensa Ruby, la plus grande prudence s'imposait.

*

* *

Comme il n'était pas question de se rendormir, Elena Gladstone enfila un jean et une chemise écossaise et décida d'aller au laboratoire jeter un coup d'œil à ses dernières expériences. Elle avait réussi à conditionner un rat pour qu'il ait peur du métal, au point que le rat devenait fou furieux si on le plaçait dans une cage en métal. Même après des centaines d'expériences, elle ne cessait pas de s'étonner qu'un réflexe acquis, comme la peur, inculqué à un animal, produise une substance dans le cerveau de cet animal qui pouvait être isolée, purifiée, intensifiée et injectée dans le système sanguin d'un autre animal pour provoquer exactement la même peur.

Elle s'était consacrée à la recherche dix ans plus tôt, dès la fin de ses études médicales. Elle avait trouvé du travail dans un laboratoire où elle avait été très impressionnée par les célèbres expériences sur les gros vers, qui consistaient à les faire réagir à la lumière. Ensuite, les vers conditionnés étaient coupés et donnés à manger à d'autres, qui présentaient immédiatement la même réaction à la lumière.

Le chercheur excentrique pour qui elle travaillait traitait cette expérience comme une simple curiosité mais pour le Dr Gladstone ce travail devint le pivot de son existence. Elle ne fit aucune publication sur ses recherches personnelles et sur ses découvertes. Peut-être parce qu'elle avait le sentiment qu'il y avait là quelque chose à gagner et que le profit serait directement proportionnel à la quantité de choses qu'elle savait et que les autres ignoraient.

Habillée, elle descendit pieds nus.

Ruby avait constaté la présence du garde assis à la porte d'entrée du bâtiment et elle avait vu le petit bureau juste à côté du laboratoire principal. Elle entra dans le bureau et craqua une allumette pour s'assurer qu'il y avait une fenêtre pour s'échapper si besoin était.

Elle ferma la porte à clef, ouvrit la fenêtre et alla au bureau. Il y avait une petite plaque dessus : « Dr Gladstone ».

Ruby alluma la lampe et s'intéressa au classeur. Il était fermé à clef mais ses petits outils eurent vite fait de l'ouvrir. Elle sifflota tout bas en fouillant le premier tiroir. Dans le fond, il y avait des dossiers de patients et elle y trouva les Lippincott, Elmer, Lem, Douglas et Randall. Elle rapprocha la lampe de bureau du classeur et pivota dans le fauteuil pour lire plus facilement les rapports.

Elena Gladstone ouvrit tout naturellement la porte du laboratoire et se figea sur le seuil. Au fond du couloir, de la lumière filtrait de son bureau. Sans bruit, elle s'avança en rasant le mur. Par un coin de la porte vitrée, elle regarda à l'intérieur et vit une femme, de race noire, avec une coiffure afro, assise devant le classeur, qui lisait des dossiers. Derrière le bureau, la fenêtre était ouverte, manifestement au cas où une fuite rapide s'imposerait.

Elena se demanda qui elle était et pensa qu'elle avait peut-être un rapport avec ce détective privé qui était venu fouiner quelques semaines plus tôt.

Sans bruit, pieds nus, Elena s'écarta de la porte et retourna à l'entrée du laboratoire. Dans un placard, elle trouva ce qu'elle voulait, une petite bombe aérosol. Elle la cacha sous son chemisier et alla à la porte d'entrée.

Le garde leva les yeux. D'un geste coupable, il essaya de faire disparaître le numéro de *Call-Girl* sous des papiers sur son bureau.

— Bonjour, docteur, dit-il. Vous voilà levée à cette heure ?

— J'avais à réfléchir. Voilà ce que je veux que vous fassiez.

Elle l'expliqua très soigneusement et le fit répéter à Herman. Il ne comprit rien à ses instructions mais acquiesça et promit de faire ce qu'elle voulait.

Le Dr Gladstone sortit dans la froide nuit de décembre et, derrière elle, Herman commença à compter tout bas :

— Mille et un, mille et deux, mille et...

Quand il arriva à soixante, il se leva. En sifflant très fort, il marcha jusqu'à la porte du laboratoire, dans le fond. Elle n'était pas verrouillée mais il tâtonna un moment pour ouvrir puis il avança la main et alluma l'électricité.

Dans le bureau du Dr Gladstone, Ruby avait entendu les sifflotis et éteint la lampe. Dans le noir, elle avait remis en place les dossiers Lippincott, dans le fond du classeur. Elle se tenait près de la fenêtre ouverte et attendait. Elle entendit le tâtonnement à la porte de l'antichambre, et puis le bureau fut vaguement éclairé par la lumière d'à côté.

Ruby n'attendit pas de voir le garde obéir au reste de ses instructions, qui étaient de faire simplement demi-tour, de retourner à son bureau de l'entrée, de prendre sa veste et de rentrer chez lui avant l'heure.

Ruby se hissa par la fenêtre. Son corps était à moitié sorti quand Elena Gladstone surgit de l'ombre.

Alors que Ruby levait les yeux et la voyait, Elena leva sa bombe de Mace et vaporisa sa figure. Le produit fit à Ruby l'effet d'un coup de poing et lui coupa le souffle. Elle sentit le picotement sur sa peau, la sensation de brûlure des yeux et puis son corps s'engourdit, ses doigts glissèrent du rebord de la fenêtre et elle retomba sur le plancher du bureau, sans connaissance.

Elena Gladstone, marchant prudemment sur ses pieds nus pour éviter les cailloux pointus, refit le tour du bâtiment. Elle s'assura que le garde était parti, referma la porte aux verrous et alla dans son bureau pour voir ce qu'elle avait capturé.

*

* *

Remo se leva avant le soleil et quand il passa dans le petit salon de l'appartement d'hôtel, il trouva Chiun sur sa natte, en kimono de nuit rose, les mains jointes et les yeux ouverts contemplant le plafond.

— Qu'est-ce qu'il y a, petit père ? Vous ne pouvez pas dormir ?

— Non.

— Je suis navré.

— Tu le dois, dit Chiun en se redressant.

— Je n'y suis pour rien, moi ! Je ne ronfle pas. Et je ferme la porte de la chambre ! Vous ne pouvez pas vous plaindre de ma respiration ou du grincement du lit ou un truc comme ça. Trouvez-vous un autre bouc émissaire.

— Tu dis n'importe quoi. Qui est-ce qui nous a logés dans un hôtel où l'ascenseur grince ? Et si des gens ne venaient pas tout le temps te voir, l'ascenseur ne grincerait pas et ne m'empêcherait pas de dormir.

— Pour me voir ? Qui ? demanda Remo.

— Et si les gens ne passaient pas leur temps à glisser sous la porte des messages pour toi, je pourrais peut-être me reposer, grogna Chiun.

Remo vit la lettre froissée, par terre. Il la lissa et la lut tout haut :

— « Cher Dindon, ce que vous cherchez, c'est les Laboratoires Lifeline, dans la 81^e Rue Est. Ruby. » Quand est-ce que c'est arrivé, Chiun ?

— Tu ne vas pas me demander comment je savais que ce n'était pas pour moi ?

— Non. Quand l'a-t-on apporté ?

— Qui peut savoir ? Il y a deux heures. Une heure.

— Et vous l'avez lu et vous n'avez rien fait ? Ruby est probablement allée là-bas et elle risque peut-être sa vie.

— Premièrement, je ne l'ai pas lu parce que ce n'était pas adressé à moi. Je ne suis pas « Cher Dindon ». Deuxièmement, si cette Ruby a écrit le mot et si elle va là-bas, elle ne risque pas sa vie parce qu'elle sait se défendre, celle-là, et c'est pourquoi elle serait une mère parfaite pour le fils de quelqu'un, si quelqu'un avait assez de jugeotte pour s'occuper de ça, mais on ne peut pas espérer de jugeotte d'une pierre.

Remo était déjà au téléphone pour appeler Smith. Quand le voyant rouge s'alluma, la femme de Smith était descendue à la cuisine préparer le petit déjeuner et Smith put parler de sa chambre.

— Oui, Remo. Les Laboratoires Lifeline. Je lui ai dit de vous prévenir avant d'y aller... Bon, d'accord. Tenez-moi au courant.

Après avoir raccroché, Smith retourna le téléphone ce qui révéla un clavier à touches. D'un doigt expert, il tapa dix chiffres. Il n'y eut pas de bourdonnement de sonnerie dans l'appareil. Rien qu'un silence de trente secondes et puis une voix :

— Oui, docteur Smith ?

— Pour l'affaire Lippincott, nos gens touchent au but, dit Smith.

— Merci, répondit le Président des États-Unis.

CHAPITRE XIII

C'était casse-bonbons.

Ruby savait que c'était casse-bonbons et tandis qu'elle luttait pour reprendre connaissance, son esprit demanda qu'est-ce qui était casse-bonbons. Remo. Remo était casse-bonbons. Travailler pour le gouvernement, c'était casse-bonbons. Si elle avait eu un peu de bon sens, jamais elle ne se serait embarquée avec la CIA et puis avec CURE. Elle aurait continué de diriger sa fabrique de perruques afro à Norfolk, en Virginie, son affaire aurait pris de l'extension, elle serait passée à d'autres choses et elle aurait amassé assez d'argent pour prendre sa retraite à trente ans.

Mais non, elle avait voulu faire la maligne et travailler pour le gouvernement. C'était ça, le casse-bonbons. Et Remo, il était casse-bonbons. Chiun et Smith, des casse-bonbons. Son frère Lucius. Non, il n'était pas casse-bonbons, Lucius. Il était casse-couilles.

Elle ouvrit les yeux et sentit une douleur au cou. C'était un peu comme la piqûre d'une guêpe et elle essaya de lever la main droite à sa gorge pour frotter l'endroit douloureux mais elle ne le put pas. Elle se tordit le cou et vit que sa main droite était maintenue par une sangle. La gauche aussi. Et elle tout entière. Elle était sanglée dans un lit d'hôpital par de larges bandes de toile qui l'empêchaient de bouger. Et tout lui revint. Le jet de Mace en pleine figure alors qu'elle tentait de se sauver. Et là, de l'autre côté de la pièce, Elena Gladstone raccrochait un téléphone et se retournait avec un grand sourire et revenait vers le lit. La pièce était brillamment illuminée par des tubes fluorescents. Ruby avait déjà vu ce genre d'éclairage, récemment. Où ça ? Elle frémit en se le rappelant. À la morgue, quand elle examinait les cadavres.

— Comment vous sentez-vous, Miss Gonzalez ?

— Comment vous savez mon nom ?

— Je sais bien des choses sur vous. Votre nom. Pour qui vous travaillez. Ce que vous faites. L'identité de l'Américain et de l'Oriental qui m'ont embêtée. Vos soupçons sur les drames des Lippincott et la mort de Mr Meadows.

— Vous m'avez droguée.

Ce n'était pas une question mais une sorte de constatation d'un fait désagréable.

— Oui, en effet. Et maintenant, comment aimeriez-vous mourir ?

— De deux façons, répliqua Ruby. Pas beaucoup et pas du tout.

— C'est malheureusement inacceptable. Il faut trouver mieux.

— Prenez votre temps, je ne suis pas pressée.

Les yeux méfiants de Ruby avaient fait le tour de la pièce. Là aussi il y avait des cages contre les murs, pleines de rats et de hamsters. Elle aperçut un bistouri sur une table, d'un côté. Elle aurait peut-être une chance...

— On dirait que vous avez tout appris sur moi, dit-elle. Je suis drôlement impressionnée par tous ces trucs de science, mais j'arrive pas à comprendre tout ce que vous faites.

— Ce n'est pas étonnant, répondit le Dr Gladstone, peu de gens le pourraient.

La négrillonne idiote, ça ne marche pas, jugea Ruby. La vanité, peut-être.

— Les progrès que vous avez faits avec les peptides sont une véritable percée, dit-elle.

Le Dr Gladstone haussa les sourcils.

— Les peptides ! Eh bien, vous êtes instruite !

Ruby hocha la tête et ne releva pas le ton condescendant.

— Ce que je ne comprends pas, c'est comment vous pouvez synthétiser un composé d'une espèce et puis le faire agir chez une espèce entièrement différente.

Les yeux de la belle rousse brillèrent d'intérêt.

— Je ne les synthétise pas. J'emploie des composés naturels. Ce que j'ai synthétisé et ce qui a tout fait agir, c'est... eh bien, vous vous rappelez les transplantations d'organes, la nécessité d'utiliser des médicaments antirejet, pour que le corps accepte l'organe étranger ?

— Oui, bien sûr.

— J'ai synthétisé les composants de base qui empêchent le rejet et découvert comment les lier aux composés de peptides. Je peux transplanter des substances d'une espèce à une autre avec cent pour cent d'efficacité.

— Incroyable, murmura Ruby. Ce qui me sidère aussi, c'est la gamme de réactions que vous pouvez programmer. Je comprends qu'on dresse un animal à avoir peur du noir ou de l'eau. Mais des Orientaux ? Des vêtements ? C'est ahurissant.

— Pas tellement. C'est simplement le développement naturel d'un réflexe conditionné. Employer un assistant oriental pour martyriser les animaux. Quand on leur inflige de la douleur, s'assurer que l'environnement est jaune. Ils réagissent assez vite. Les vêtements ? On branche d'abord une couverture sur l'électrochoc. Puis on passe à d'autres tissus. Bientôt, les rats savent. Tout ce qui les recouvre signifie une douloureuse décharge électrique et cette certitude crée des composés de peptides dans le cerveau, lesquels peuvent inculquer à un homme la peur des mêmes choses.

— Comme Randall Lippincott.

— Exactement comme Randall.

Le Dr Gladstone fronça les sourcils en se rendant brusquement compte que cette femme sanglée sur le lit d'hôpital était encore son ennemie.

— Mais pourquoi ? Pourquoi les Lippincott ? demanda Ruby.

— Parce que nous allons nous débarrasser d'eux tous, et ensuite leur fortune sera à nous.

— Leurs héritiers auront peut-être leur mot à dire, là-dessus.

— Certainement. Certainement. Et maintenant, ma petite, le jeu des trente-six questions est fini, il nous faut décider ce que nous allons faire de vous.

Le téléphone sonna. Le Dr Gladstone alla répondre, et dit au bout d'un instant :

— J'arrive.

Elle raccrocha et annonça à Ruby :

— Vos amis sont là. Ce Remo et Chiun. Il faut d'abord que je les chasse et ensuite je reviendrai m'occuper de vous.

— Ça ne me gêne pas d'attendre, dit Ruby.

— Au fait, si vous avez envie de crier, ne vous retenez pas. Cette pièce est à trois mètres sous terre, sous les laboratoires, et elle est tout à fait insonorisée. Personne ne vous entendra crier, pas plus qu'on ne vous entendra hurler tout à l'heure.

Le médecin s'en alla et Ruby poussa un soupir de soulagement. C'était une sacrée mauvaise bonne femme. Sans perdre de temps, elle commença à se rouler d'un côté et d'autre dans le lit. Elle espérait que les roues n'avaient pas été bloquées.

Elles ne l'étaient pas et une brusque secousse fit rouler le lit de cinq ou six centimètres plus près de la table où il y avait le bistouri.

Cinq centimètres de moins, plus que deux mètres quatre-vingt-quinze. Ruby continua de se balancer allègrement.

*

* *

Elena Gladstone sourit machinalement en entrant dans le bureau principal, tapissé de livres, sur le devant de l'immeuble. Remo et Chiun étaient assis devant son bureau.

— Comment allez-vous ? dit-elle. Je suis le docteur Gladstone. Il paraît que vous êtes envoyés par Mr Elmer Lippincott père ?

— C'est ça, répondit Remo. Je m'appelle Williams. Voici Chiun.

— Vous pouvez m'appeler Maître, dit Chiun.

— Je suis enchantée de faire votre connaissance.

Elle frôla Remo en allant s'asseoir au bureau. Un lourd parfum

émanait d'elle, un parfum que son corps méritait, même s'il n'allait pas avec la stricte tenue blanche de laboratoire. Remo avait déjà senti ce parfum quelque part.

— Que puis-je pour vous ? demanda-t-elle aimablement.

— D'abord, il y a eu Lem Lippincott et maintenant Randall, répondit Remo. Nous nous demandons si vous avez une explication, sur le pourquoi et comment. M^r Lippincott nous a dit que vous êtes le médecin de la famille.

— Oui, en effet, mais je ne sais pas ce qui leur est arrivé, assura Elena. Ils étaient tous deux en bonne santé, aussi bonne que peut l'être celle d'hommes sédentaires. Ils n'avaient pas de graves problèmes émotionnels, à ma connaissance. Ils ne se droguaient pas, ils ne suivaient pas de traitement. Je ne sais pas ce qui leur est arrivé.

— Randall Lippincott avait peur des vêtements. Il ne pouvait rien supporter sur lui.

— Et cela, je n'arrive pas à le comprendre, dit Elena. Jamais, au cours de ma carrière, je n'ai entendu parler d'une peur aussi irraisonnée.

— Vous pensez que vous auriez pu le sauver ? demanda Remo.

— Je ne sais pas. Peut-être. J'aurais essayé. Mais je n'ai pas été appelée quand il est tombé malade.

— Quel genre de travaux faites-vous ici ?

— Nous nous intéressons surtout à la prévention. Nous essayons de détecter les maladies avant qu'elles se déclarent. Nous procédons à des examens physiques, dans le but de prévenir les maladies graves. Si nous nous apercevons qu'une personne perd le tonus de ses muscles dorsaux, par exemple, et nous avons des méthodes complexes pour mesurer cela, nous prescrivons une série d'exercices qui empêcheront ces ennuis avant qu'ils commencent.

— Vous êtes drôlement bien installés, pour ne traiter que des tours de reins, observa Remo.

Elena Gladstone lui sourit. Son beau sourire provoquait généralement une réaction des hommes, un désir de lui plaire. Chez ce Remo, pourtant, il ne causa rien qu'une sorte d'assombrissement des yeux, déjà profonds et noirs comme des puits. Elle lui trouvait un air vaguement asiatique aussi et se demandait s'il était apparenté à ce vieil Oriental assis silencieusement, qui examinait les crayons bien taillés, dans le porte-crayons.

— Il ne s'agit pas seulement de tours de reins, dit-elle. Nous examinons toute la gamme des problèmes de santé. Le cœur, la tension, les déficiences chimiques du corps, les problèmes artériels. Tout.

— Et c'est tout ce que vous faites ? demanda Remo, l'air impressionné.

— Nous effectuons aussi des recherches avec des animaux de laboratoire. C'est plus une de mes passions qu'une de nos principales fonctions. M^r Lippincott s'est montré très généreux, en finançant nos travaux.

Chiun avait pris deux crayons et les tenait horizontalement, pointe aiguisée contre pointe aiguisée. Il les tenait simplement du bout de l'index appuyé contre les gommes à l'autre bout. Les deux crayons devant lui n'en faisaient qu'un, tout long, avec deux pointes au milieu et une gomme de chaque côté. Il paraissait fasciné par ces crayons. Remo lui Jeta un coup d'œil agacé. Le Dr Gladstone, elle, était intéressée. Elle n'avait jamais vu faire ça.

— Maintenant que deux fils Lippincott sont morts, dit Remo (et elle lui rendit vivement son attention), nous devons nous inquiéter du troisième.

— Douglas.

— C'est ça, Douglas. Est-ce qu'il a des problèmes de santé que nous devrions connaître ?

— Aucun. C'est le benjamin. Il prend régulièrement de l'exercice et il est en bonne forme. Je serais surprise que Douglas tombe malade.

Chiun bougea les mains, en tenant toujours les crayons pointe à pointe. Il traçait de grands cercles devant lui, tout en bourdonnant tout bas comme s'il imitait un moteur d'avion.

— Je vois, dit Remo qui avait maintenant épuisé sa réserve de questions subtiles. Nous cherchons une jeune femme noire. Est-ce que vous l'avez vue ?

— Une jeune femme noire ? Ici ? Non. Elle devait venir ici ?

Elena Gladstone sentit les yeux noisette du vieux Coréen lui brûler la figure.

— Pas précisément, répondit Remo. Mais c'est en quelque sorte une de nos assistantes et elle a dit qu'elle viendrait peut-être nous rejoindre.

— Je regrette, je ne l'ai pas encore vue. Dois-je lui transmettre un message si elle vient ?

— Non, ce n'est pas la peine, dit Remo et il se leva. Chiun ?

Chiun retourna sa main droite, la paume en l'air, et fit basculer la gauche en l'élevant, de manière à ce que les deux paumes soient l'une en face de l'autre, séparées par la longueur des deux crayons. Sous les yeux intéressés du Dr Gladstone, il retira alors sa main gauche et les deux crayons restèrent en équilibre vertical, se touchant par la pointe, sur la main droite de Chiun. Puis il fit une petite chiquenaude de l'index de cette main-là et les deux crayons sautèrent en l'air. Tous deux se retournèrent lentement et retombèrent chacun dans un des petits trous du porte-crayons.

Elena battit joyeusement des mains.

— Assez plaisanté, Chiun, dit sévèrement Remo. Nous avons du travail.

Sans se presser, Chiun se leva.

— En vous raccompagnant, je vais vous montrer le reste de nos installations, dit le Dr Gladstone en se levant aussi.

Ils traversèrent la salle de réception.

— J'habite au premier étage, dit-elle en tournant dans le couloir du laboratoire proprement dit. Là, de chaque côté, nous avons nos cabinets de consultation. C'est là que nous procédons aux examens, aux électrocardiogrammes, aux analyses diverses.

Toutes ces portes étaient ouvertes et Ruby n'était dans aucune pièce.

Remo respira encore le parfum fleuri entêtant du Dr Gladstone quand elle entra dans un vaste laboratoire brillamment éclairé, tapissé de chaque côté de cages de souris, de rats et de singes. Le vacarme était assourdissant.

— Voilà nos animaux de laboratoire, dit-elle.

— Vous vous en servez pour quoi ?

— Nous cherchons à mettre au point un nouveau remède antistress. Et naturellement, nous devons faire nos expériences sur des animaux. Nous sommes encore à des années de la réussite, hélas !

Remo la suivit le long des cages. Chiun marchait derrière en tapant des pieds. Remo se demanda pourquoi.

— Et voilà, dit le Dr Gladstone. Vous avez tout vu.

— Merci d'avoir bien voulu nous recevoir, docteur, dit Remo.

Il examina le laboratoire. Ses yeux se posèrent sur Chiun qui souriait légèrement.

— Qu'est-ce qu'il y a, là-bas ? demanda Remo en indiquant un petit couloir dans le fond.

— C'est mon bureau de laboratoire. C'est là que je range les résultats de nos expériences. Dans celui du devant, je joue à l'administratrice. Celui-ci, je joue à la recherche.

Elle sourit de toutes ses dents à Remo qui lui rendit son sourire.

— Faudra qu'on se retrouve un de ces jours pour jouer au docteur, murmura-t-il.

— Oui, répondit Elena Gladstone en le regardant dans les yeux. C'est ça.

Un petit frisson la parcourut.

Elle prit le bras de Remo et le ramena vers l'entrée du bâtiment. Chiun suivait, en tapant toujours des pieds. Remo avait envie de lui dire d'arrêter ça. La réceptionniste leur sourit à tous deux, quand le Dr Gladstone les conduisit vers la porte.

— J'espère vous revoir, dit-elle à Remo quand il sortit avec Chiun.

— Je l'espère aussi.

— Vous nous reverrez certainement, dit Chiun.

Le Dr Gladstone referma la porte et après s'être assurée par le judas qu'ils s'éloignaient, elle poussa les verrous.

— Appelez toutes les personnes que je dois voir aujourd'hui, Hazel, et annulez les rendez-vous. Je vais être très occupée.

— Je comprends.

Dehors, Remo et Chiun feignirent de s'en aller mais s'arrêtèrent devant l'immeuble suivant.

— Qu'est-ce que vous en pensez, petit père ?

— Elle ment, bien sûr.

— Je sais. J'ai reconnu son parfum. C'était celui de la chambre de Randall Lippincott à la clinique. C'est elle le médecin qui l'a drogué.

— Oui. La dame a une petite veine visible sur son cou. Quand tu l'as interrogée sur la jeune femme noire, la veine s'est mise à palpiter deux fois plus vite. Elle mentait.

— Donc, Ruby est là.

— Parfaitement.

— Où ça, par exemple ?

— Au sous-sol, déclara Chiun.

— C'est pour ça que vous tapiez des pieds ?

— Oui. Il y a une vaste salle sous le laboratoire. J'imagine que c'est là que nous trouverons Ruby.

— Je crois que nous ferions bien de retourner la chercher.

— Elle en sera ravie.

*

* *

Ruby Gonzalez avait refermé sa main droite sur le bistouri quand elle entendit des pas dans l'escalier.

Avec le peu de liberté accordé à ses jambes, elle cala les pieds contre la table et poussa de toutes ses forces. Le lit d'hôpital roula sur le sol et s'arrêta, à un mètre à peu près de sa place initiale. Ruby espéra que le Dr Gladstone ne remarquerait rien.

Avec précaution, en prenant soin de ne pas le lâcher, elle retourna le bistouri dans sa main pour que la lame soit pointée vers son épaule et, lentement, elle se mit à scier la bande de toile maintenant son bras droit.

Le Dr Gladstone entra dans la salle illuminée.

— Vos deux amis viennent de partir, annonça-t-elle.

Ruby la regarda mais ne dit rien.

— Ils disent qu'il n'y a pas de message pour vous, au cas où vous arriveriez après leur départ.

— C'est des dindons, grogna Ruby.

— C'est sans doute vrai, reconnut le Dr Gladstone. Et maintenant, nous devons nous occuper de vous.

Elle s'approcha de la table, ouvrit une armoire vitrée et y prit une seringue jetable ; puis elle déplaça des flacons et trouva une fiole de liquide incolore.

Elle tournait le dos à Ruby, qui en profitait pour scier furieusement la bande autour de son poignet droit. Elle sentit la toile céder, puis un liquidé tiède sur sa main. Elle s'était entaillé le poignet. Puis elle se remit à scier avec acharnement.

Le Dr Gladstone, le dos tourné, continuait de parler :

— J'aimerais vraiment que vous nous quittiez dans un grand style. Je pourrais peut-être essayer quelque chose de neuf, d'original. Peut-être une peur pathologique des automobiles. Et ensuite vous déposer au milieu de Times Square.

— Y a rien d'original à avoir peur des voitures, dans cette ville, dit Ruby.

Le Dr Gladstone remplit la seringue de liquide incolore et rangea la fiole dans l'armoire.

— En effet, vous avez raison, dit-elle. Et d'ailleurs, nous n'avons pas le temps. Il faudra que ce soit simple et direct, quelque chose comme du curare dans le sang.

Ruby donna un dernier coup de bistouri rageur dans la sangle et la sentit céder. Elle s'apprêtait à lever la main droite pour couper celle de son poignet gauche quand le Dr Gladstone se retourna. Elle laissa vivement retomber sa main sur le lit.

La belle rousse leva la seringue devant elle pour l'examiner et revint vers Ruby.

De la main gauche, elle lui tâta la veine à la saignée du coude gauche et la pinça pour la faire ressortir. La seringue s'abaissa.

— Je suis désolée, ma petite, dit-elle.

— Vous pouvez le dire, riposta Ruby.

Elle leva le bras droit, avec autant de force qu'elle pouvait malgré ses liens. Le bistouri scintilla devant ses yeux et alla s'enfoncer dans le cou d'Elena Gladstone.

La seringue tomba sur le carrelage ciré. Le Dr Gladstone ouvrit de grands yeux étonnés. Un flot de sang jaillit de sa gorge tranchée.

Elle voulut crier mais ne put produire qu'une espèce de gargouillis en tombant par terre.

Descendant par l'escalier qu'ils avaient découvert derrière le classeur, dans le petit bureau d'Elena, Remo et Chiun entendirent le bruit.

— Vite, Chiun ! s'exclama Remo et il se mit à courir sur les marches.

Chiun sourit et ralentit le pas.

— Trop tard, Remo. Ruby n'a pas besoin de nous.

Remo ne l'entendit pas. Il fit irruption dans la grande salle illuminée.

Elena Gladstone gisait par terre, morte, dans une mare de sang encore pompé par la blessure.

Ruby se servait du bistouri ensanglanté pour scier la sangle maintenant son poignet gauche. Elle leva les yeux vers Remo, qui s'était arrêté sur le seuil, muet de stupeur.

— Rappelez-moi de ne jamais compter sur vous pour quoi que ce soit ! glapit-elle.

En souriant, Remo tira de sa poche ses boules Quiès et les fourra dans ses oreilles.

— Ah, taisez-vous donc, dit-il sans s'émouvoir.

Chiun arriva derrière lui. Il vit Ruby sanglée sur le lit et chuchota à Remo :

— Si tu veux, je partirai et tu profiteras d'elle pendant qu'elle est encore prisonnière. Mais souviens-toi, le bébé est à moi.

— Si vous vous figurez que je vais m'approcher d'une fille noire armée d'un couteau, vous êtes cinglé !

— Vous allez arrêter de bavasser, tous les deux, et me tirer de là ? J'en ai marre de scier ! hurla Ruby.

CHAPITRE XIV

Le Dr Jesse Beers reçut l'appel téléphonique de Hazel, la jeune réceptionniste des Laboratoires Lifeline, dans sa chambre, à deux portes de celle d'Elmer Lippincott père et de sa jeune femme Gloria. Il devint tout pâle, puis il dit :

— C'est bon, Hazel. Fermez simplement le labo. Verrouillez tout. Laissez tout ça comme c'est... Oui, elle aussi. Vous n'avez qu'à tout fermer et rentrer chez vous. Je viendrai plus tard m'occuper de tout... Non, non, ne prévenez pas la police. Je vous expliquerai quand j'irai chez vous. (Il se força à sourire.) Il y a un moment que je ne suis pas allé chez vous, trésor, et il est bien temps.

Il attendit l'invitation qu'il espérait et répondit :

— Pensez à moi. Je serai bientôt avec vous.

Il raccrocha et se rendit à la chambre de maître.

Gloria Lippincott était seule, assise à sa coiffeuse, et se maquillait les yeux.

— Elena est morte, annonça-t-il en fermant la porte derrière lui.

Lentement, Gloria posa son tube de mascara et se retourna vers lui.

— Que s'est-il passé ?

— Je ne sais pas. Notre réceptionniste l'a trouvée avec la gorge tranchée. Elle dit qu'elle a vu les deux hommes qui étaient avec votre mari. Le vieux Chinetoque et le jeune maigrichon.

— J'ai deviné qu'ils causeraient des ennuis, quand Elmer m'a parlé d'eux, marmonna Gloria. Et la réceptionniste ? Elle parlera ?

— Non. Je lui ai dit de tout fermer et de rentrer chez elle pour m'attendre. Elle en pince pour moi. Elle attendra.

— Comme tout le monde ? demanda Gloria.

Jesse Beers se rengorgea.

— Y compris la présente compagnie.

— Ne te flatte pas ! Tu es un instrument avec un instrument, ne l'oublie pas.

— Je sais, dit Beers un peu dépité.

— Et nous sommes tous les deux dans ce coup-là pour une seule raison. L'argent. Certainement pas parce que ça m'amuse de gâcher ma ligne et de me balader avec ton sacré bébé dans le ventre.

— Qui sait ? Tu l'aimeras peut-être.

Gloria ne répondit pas. Elle pianotait sur le dessus de la coiffeuse.

— Bon, dit-elle enfin. Nous devons nous débarrasser de Douglas. Ensuite, tu pourras te tirer.

— Et le vieux ?

— Il peut attendre. Peut-être plus tard, quand tout ça se sera tassé. Et puis il a quatre-vingts ans. Il peut crever d'une minute à l'autre sans que nous, l'y aidions.

— Je n'aime pas ça, dit Beers. Nous ferions peut-être mieux de tout laisser tomber.

— L'amant a les foies ? railla Gloria. Écoute, nous sommes allés aussi loin et nous ne nous arrêtons pas maintenant. Je pense que personne ne va faire de rapprochement entre la mort d'Elena et celles de Lem et de Randall. Mais même en supposant, tu étais ici quand ces deux crétins sont morts. Tu es simplement un médecin qui réside ici en permanence pour assurer que le bébé d'Elmer Lippincott vienne au monde en bonne santé et sans complications.

Jesse Beers pinça les lèvres, en réfléchissant. Puis il hocha la tête.

— Où est-ce que je vais trouver Douglas ? demanda-t-il.

— C'est ça le plus beau. Il est ici. Le vieux lui a dit qu'il voulait le voir.

— Il ne va pas lui dire ce qu'il a fait, au moins ?

— Tu ne connais pas les Lippincott, Jesse. Chez eux, le remords fait long feu. Hier soir, il se sentait coupable, il se reprochait la mort des deux imbéciles. Mais au matin c'était fini. Il veut simplement parler d'affaires avec Douglas, lui en confier d'autres maintenant que ses frères ne sont plus là.

— Bon. Comment est-ce que je dois m'y prendre ?

Elle réfléchit un moment, en suçant le bout de son index.

— Je vais faire monter Elmer ici et à ce moment, tu te glisseras en bas et tu régleras son compte au gosse.

— D'accord.

— Tu peux t'arranger pour que ça ait l'air d'être son cœur ?

— Facile, assura Beers. J'ai des remèdes qui peuvent faire ressembler n'importe quoi à n'importe quoi.

— Parfait. Maintenant file et laisse-moi finir mes yeux. J'appellerai Elmer dans dix minutes. Alors tu pourras descendre trouver Douglas dans la bibliothèque. Mais laisse-moi d'abord finir mes yeux. (Elle sourit à Beers.) Je veux qu'Elmer reste ici avec moi un bon moment.

— Qui ne resterait pas à ton invitation ?

— Flatteur ! Même avec ce ventre que tu m'as collé ?

— Même s'il était deux fois plus gros.

— Allez file et laisse-moi me maquiller. Dans dix minutes, je le ferai monter.

*

* *

Remo conduisait. Chiun était assis à l'arrière et Ruby leur expliquait ce qu'elle avait appris du Dr Gladstone.

— C'est elle qui a tué les deux Lippincott. Et Zack Meadows avant eux.

— Qui est Zack Meadows ? demanda Remo.

— Le détective qui a écrit la lettre au Président, sur le complot pour tuer les Lippincott. Elle l'a tué, ainsi qu'un type qui avait mis Meadows au courant de ce qu'elle faisait. Et puis elle a tué les deux frères.

— Et maintenant elle est morte, alors pourquoi est-ce que nous nous précipitons chez le vieux Lippincott ?

— À cause de quelque chose qu'elle a dit.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Est-ce qu'elle vous a raconté ce que j'ai fait avec les crayons ? demanda Chiun.

— Non, répondit Ruby.

— Elle avait l'air très impressionnée.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ? répéta Remo.

— Je lui ai demandé pourquoi les Lippincott. Et elle a répondu « Nous allons nous débarrasser d'eux tous. »

— Et alors ? Elle est morte.

— Elle a dit « nous ». Pas « moi ». Elle a un partenaire dans cette histoire.

— Ou des, dit Chiun. « Nous », ça pourrait vouloir dire plus d'une autre personne avec elle.

— C'est vrai, reconnut Ruby. Elle a dit encore autre chose.

— Quoi donc ? demanda Remo.

— Elle a dit que la fortune des Lippincott serait à eux. Je lui ai fait observer que les héritiers auraient peut-être leur mot à dire et elle a répondu : « Certainement, certainement ».

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Sans doute qu'elle doit avoir un complice dans la famille.

— Ce vieux, dit Remo. Dès que je l'ai vu, il m'a déplu.

— C'est âgiste, déclara Chiun. C'est la pire déclaration âgiste que j'ai jamais entendue ; Avoue-le, tu ne l'aimes pas parce qu'il est vieux.

— C'est sans doute vrai. Les vieux sont casse-pieds. Ils « kvetchent » et ils râlent et ils grognent, jour et nuit, nuit et jour. Si c'est pas l'ascenseur, c'est les billets sous la porte. Ils trouvent toujours des raisons de râler.

— Âgiste. Mais qu'est-ce qu'on peut espérer de quelqu'un qui est raciste, sexiste et impérialiste ? râla Chiun.

— Tout juste, petit papa, répliqua Ruby.

Remo grommela et appuya plus fort sur l'accélérateur, fonçant vers le domaine de Lippincott.

Elmer Lippincott père se sentait mieux. Sa jeune femme savait toujours lui remonter le moral. La veille, il avait été bourré de remords, à cause de la mort des deux garçons, mais à présent, il y voyait plus clair. D'abord, ils n'étaient pas ses fils. Il n'avait pas de fils. Le Dr Gladstone, des Laboratoires Lifeline, l'avait prouvé sans contestation, non seulement avec des analyses de sang effectuées à l'insu des fils Lippincott mais aussi en prouvant catégoriquement que le vieux Lippincott avait été stérile toute sa vie. Il avait été incapable d'avoir d'enfants. Ces trois-là – Lem, Randall et Douglas – n'étaient que les rejetons d'une femme adultère, maintenant morte, Dieu merci.

Gloria lui avait donc fait comprendre qu'il n'y avait vraiment pas de quoi avoir des remords. N'empêche qu'ils étaient morts, et il ne l'avait pas réellement voulu.

Gloria l'avait serré dans ses bras et lui avait expliqué ça aussi :

— C'était des accidents inévitables. Tu ne l'as pas voulu, alors tu ne peux pas te reprocher leur mort. De simples accidents.

Il y avait réfléchi et s'était senti mieux. Et puis, bientôt il aurait un fils à lui, grâce aux remèdes du Dr Gladstone contre la stérilité, qui faisaient de lui un homme et lui avaient permis de faire un enfant à Gloria.

Et Douglas, le dernier fils Lippincott ? Eh bien, ce n'était pas de sa faute si sa mère avait cocufié son mari. Elmer Lippincott le traiterait désormais comme un fils, jusqu'à la fin de ses jours.

Il avait pris cette décision et il était plongé dans une bonne conférence matinale avec son fils quand le téléphone sonna.

— Oui, ma chérie, dit-il. Naturellement. Je monte tout de suite. Veux-tu que je vienne avec Douglas ?... Ah bon, je comprends.

Il raccrocha et dit à son fils :

— Attends-moi, Doug, veux-tu ? Gloria a quelque chose à me dire. Je redescends tout de suite.

— D'accord, papa, répondit Douglas Lippincott.

C'était le plus jeune des trois fils, celui qui ressemblait le plus au vieux Lippincott. Il débordait d'une énergie que des années passées dans des salles de conseils d'administration et des bureaux de banques n'avaient pu détruire. Elmer Lippincott avait souvent pensé qu'entre les trois garçons, Douglas était le seul qu'il aimerait avoir à ses côtés dans une bagarre de western.

Quand le vieux monsieur sortit de la bibliothèque, au rez-de-chaussée de la grande maison, Douglas Lippincott sourit. La jeune Gloria menait le vieux par le bout du nez. Quand elle disait aboie, il aboyait et quand elle disait viens, il venait. Il se demanda comment

elle prenait le double drame qui avait frappé la famille mais la soupçonnait d'être très capable de surmonter la douleur. Il avait trop souvent observé ses yeux calculateurs pour se laisser abuser en s'imaginant qu'elle aimait le vieux pour lui-même. C'était les milliards Lippincott qu'elle adorait.

Douglas alla dans un coin de la pièce où il y avait un gros cendrier de bureau avec une crosse de golf télescopique encastrée sur un côté. Il en avait fait cadeau à son père, il y avait des années, pour le persuader de se détendre. Mais le vieux ne voulait rien entendre. Il ne s'était jamais servi du « putter ».

Il y avait une gomme ronde sur le bureau et Douglas posa par terre un gobelet de carton. Il déplia le putter, de toute sa longueur, puis, à deux mètres de distance, il essaya de lancer la gomme dans le gobelet. Elle rebondit irrégulièrement sur le tapis et, au dernier moment, dévia et manqua totalement le gobelet.

Douglas alla la ramasser et s'apprêtait à recommencer quand la porte s'ouvrit derrière lui. Il se retourna, s'attendant à voir son père.

Mais c'était le Dr Jesse Beers qui s'avancait comme Napoléon, les mains croisées dans le dos. Douglas Lippincott n'aimait pas Jesse Beers. Ce type avait toujours l'air de mijoter quelque chose. Douglas retourna à son petit jeu de golf.

— Salut, docteur, dit-il.

— Bonjour, M^r Lippincott.

En se préparant à frapper la gomme, Douglas, trouva bizarre que Beers entre dans le bureau d'Elmer Lippincott sans frapper. Et maintenant qu'il était là, que voulait-il ? Il se retourna pour le demander et vit Beers marcher sur lui. Le médecin avait une seringue à la main.

Douglas tenta de frapper Beers avec le putter mais il était trop près et le médecin put le saisir et le lui arracher.

— Qu'est-ce que vous foutez ? cria Douglas.

— Je mets un point final à l'affaire, répliqua Beers. Maintenant vous allez prendre votre remède comme un bon garçon.

Il continua d'avancer, la seringue dans une main, la crosse de golf dans l'autre.

— Je vous promets que ça ne fera pas mal, dit-il.

— Dans le cul ! riposta Douglas.

Il leva une main vers la bibliothèque derrière lui, s'empara d'une brassée de livres et les lança à Beers. L'un d'eux frappa la seringue et la fit sauter sur le tapis.

Beers plongea pour récupérer la seringue et Douglas lui sauta dessus. Mais le médecin saisit la poignée de la crosse et la balança sur Lippincott. Atteint à la mâchoire, Douglas fut jeté par terre.

Il était assis là, groggy, quand Beers ramassa la seringue et revint

vers lui.

Il se pencha, saisit un bras de Lippincott. En ce moment, il entendit une voix :

— Vous avez perdu.

Douglas leva des yeux vitreux. Sur le seuil, il vit un homme brun et mince. Derrière lui, il y avait une jeune femme noire et un vieil Oriental en kimono jaune.

— Qui diable êtes-vous ? gronda Beers. Foutez-moi le camp d'ici !

— La partie est finie, répondit Remo.

La figure convulsée de rage, Beers brandit la seringue comme une fléchette en courant vers Remo.

Lippincott secoua la tête pour s'éclaircir les idées. Il avait envie de crier à ce jeune homme mince que Beers était dangereux. Il cligna des yeux. Quand il les rouvrit, le garçon mince était dans la pièce, derrière Beers. Beers s'était attaqué au vieil Oriental. Sans avoir l'air de bouger, le petit vieux fit pivoter le médecin, le renvoyant vers la porte en direction du jeune homme.

Dès que Beers fut à sa portée, Remo passa à l'action, lui retira la seringue de la main et lui donna une petite tape sur la cuisse gauche, entre le genou et la hanche. La jambe de Beers céda et il tomba sur le tapis.

Remo jeta la seringue sur le bureau, tourna le dos à Beers et demanda à Lippincott :

— C'est vous, Douglas ?

— Oui.

— Ça va ?

— Je ne vais pas mourir.

— Vous serez le premier de la semaine, dit Remo.

Il revint vers Beers. Ruby entra et se plaça près du bureau.

— Alors, trésor ? dit-il. Durement ou facilement ?

— Je veux un avocat ! cria Beers. J'aimai votre peau.

— Durement, jugea Remo. À votre aise.

Il saisit le lobe de l'oreille gauche du médecin et le tordit. Beers eut l'impression qu'on lui arrachait l'oreille.

— Facilement ! glapit-il. Facilement !

Remo desserra les doigts et Jesse Beers parla. Il raconta tout. Le complot ; comment ça marchait ; qui l'inspirait ; comment les conspirateurs avaient abusé Elmer Lippincott père. Pendant qu'il parlait, Douglas Lippincott se redressa et s'assit. Le sang coulait moins de sa joue blessée et ses yeux étincelaient de colère. Il se releva lentement et alla rejoindre Remo.

— Lâchez ce salaud, dit-il.

— Pourquoi ?

— Je le veux !

— Je vous le laisse, dit Remo.

Il lâcha l'oreille de Beers et recula. Lippincott ramena son bras en arrière pour envoyer son poing dans la figure du médecin, plus grand et plus lourd que lui. Mais à la dernière seconde, Beers se releva et courut au bureau. Il tâtonna derrière Ruby pour prendre la seringue mais elle tenait sa main derrière son clos. Beers leva un poing pour la frapper. Elle ramena vivement la seringue et, la plongeant dans le flanc de Beers, elle pressa le poussoir.

— Aïe ! hurla-t-il.

Puis il baissa les yeux sur la seringue. Il les leva ensuite vers Ruby, l'air atterré, pris de panique. Il se retourna pour regarder autour de la pièce. Remo. Chiun qui examinait les tableaux aux murs. Douglas Lippincott. Il ne vit que des visages durs et sans pitié. Il essaya de parler mais aucun mot ne vint ; son cœur se mit à battre à grands coups, ses membres s'alourdirent, ses paupières aussi. Il avait du mal à respirer et son cerveau lui ordonnait d'appeler au secours mais avant qu'il y parvienne, les messages cessèrent d'arriver. Jesse Beers tomba mort.

Lippincott resta bouche bée, en état de choc. Il regarda Ruby qui examinait nonchalamment la seringue. Chiun continuait de contempler les tableaux, en secouant la tête et en faisant la moue. Remo aperçut le putter par terre et demanda à Douglas :

— C'est à vous ?

— Non, à mon père. Dites donc ! Cet homme est mort. Ça ne vous fait rien ?

— Ce n'est pas mon affaire, répondit Remo.

Chiun demanda à Lippincott combien avait coûté un des tableaux. Remo demanda :

— Vous essayez de placer cette gomme dans le gobelet ?

— Oui.

— Elle ne roulera pas tout droit.

— C'est bien ce que j'ai vu.

— Il faut la faire sauter dedans, expliqua Remo.

Il abattit d'un coup sec le putter sur l'arrière de la gomme. Elle sauta en l'air et alla retomber lourdement dans le gobelet de carton, à deux mètres.

— Voyez ? Comme ça. À vrai dire, je suis assez bon golfeur.

Lippincott secoua la tête.

— Je ne sais pas qui vous êtes, mais je suppose que je vous dois des remerciements.

— Ce n'est pas trop tôt, marmonna Chiun.

— Et maintenant, j'ai une affaire à traiter, déclara Douglas.

— Ça ne vous gêne pas que nous venions ? demanda Remo.
Histoire de tout classer ?

— Je vous invite volontiers.

— Chouette, dit Ruby qui tenait toujours la seringue. J'adore les querelles de famille. Quand c'est pas ma famille.

— Si votre famille est comme vous, grommela Remo en enjambant le corps de Jesse Beers, ne discutez pas avec elle. Ils sont tous portés à la violence.

CHAPITRE XV

— Ça va mieux maintenant, ma chérie ? Elmer Lippincott arpentait nerveusement le tapis, à côté du lit où sa femme était couchée sous un léger drap de satin.

— Oui, mon amour. Je te demande pardon, dit Gloria. Pendant un moment, tout à l'heure, j'étais déprimée. Je croyais... Eh bien, je pensais... Et si quelque chose va mal, avec le bébé ?

— Rien n'ira mal, affirma Lippincott père. C'est pourquoi nous avons Beers ici. Au fait, où est-il ?

— Laisse, Elmer, tout va bien. Je l'ai appelé, il m'a examinée, et il m'a dit que je n'avais rien du tout. Mais... Eh bien, ce n'est pas toi, mon cœur. J'avais besoin de toi. Maintenant, je vais bien. Tu peux retourner à ta conférence.

— C'est bien sûr ?

— Mais oui. Va. Je vais me reposer et prendre des forces pour te donner un beau fils.

Lippincott sourit. Derrière lui, une voix lança :

— Un fils ! Pourquoi ne lui dites-vous pas de qui il est ?

Elmer Lippincott fit vivement demi-tour, rouge de colère. Il vit Douglas sur le seuil et, derrière lui, ce Remo, le vieil Oriental et une jeune femme noire.

— Qu'est-ce que tu veux dire, Douglas ?

Douglas Lippincott entra dans la chambre.

— Vieux crétin ! grinça-t-il. On dit qu'il n'y a rien de plus bête qu'une vieille bête et tu l'as prouvé. Ce n'est pas ton fils qu'elle porte, pauvre imbécile !

— Je te rappelle qui tu es et que tu n'es plus le bienvenu ici, riposta Lippincott. Il vaudrait mieux que tu t'en ailles.

— Je m'en irai quand je voudrai ! Mais avant je vais te dire ce qui est arrivé et comment tu as réussi à être complice du meurtre de tes deux fils.

— Ils n'étaient pas mes fils, si tu veux tout savoir. Et toi non plus. Trois bâtards !

— Bougre d'abruti sénile ! C'est une histoire qu'ils t'ont fait avaler. Gladstone et Beers, ils travaillaient ensemble. D'abord, ils t'ont fait croire que tu avais toujours été stérile et que nous n'étions pas tes fils. Et ensuite ils t'ont remonté, ils t'ont fourré dans la tête que tu devais nous punir et ils ont tué Lem et Randall.

Le vieux parut dérouté. Il regarda Chiun, derrière son fils, qui

hochà la tête, puis Remo qui lui dit :

— Qu'est-ce que vous voulez de moi ? Écoutez votre gosse, pour changer.

— Pourquoi ? demanda Lippincott.

— Vieux clown ! cria Douglas. Ils t'ont criblé de piqûres d'hormones bidon au point que tu te prends pour un chaud lapin et puis tu t'en vas courir après cette vulgaire putain !

Il indiquait Gloria qui glapit :

— Non, non, non !

Elle glissa plus profondément sous le drap.

— Mais c'est toi le dindon de la farce, cher père, reprit Douglas. Parce que maintenant tu es vraiment stérile, depuis des années, et ce bébé que cette souris porte n'est pas le tien. Dans trois mois, tu seras le fier papa du rejeton du Dr Jesse Beers.

Lippincott se tourna vers sa femme.

— Gloria. Dis-lui qu'il ment.

— Ouais, Gloria, dites-moi que je mens, railla Douglas.

— Salaud, siffla-t-elle, l'air sortant de sa bouche comme d'un pneu crevé. Salaud.

Lippincott, voyant qu'elle ne niait pas l'accusation, tomba assis sur le lit.

— Mais pourquoi ? gémit-il. Pourquoi ?

— Pour ton argent, répondit Douglas. Qu'est-ce que tu crois ? Elle allait te donner un beau petit bâtard et nous tuer tous, et puis après la naissance du bébé elle t'aurait tué aussi, alors le Dr Gladstone, le Dr Beers et tout ce joli petit monde aurait la vie belle. C'est pas vrai, Gloria ?

Remo se tourna vers Ruby.

— Il est bien, ce gosse.

— Pas mal. Un peu bavard, peut-être. Mais dans le fond, il est plutôt bien.

— Si vous parlez tous les deux d'un héritier pour moi, intervint Chiun, j'aimerais que vous ne chuchotiez pas. Je veux tout savoir.

— Vous serez le premier à savoir, promit Ruby. Quand et si.

Elmer Lippincott laissa tomber sa tête dans ses mains et pleura. Douglas lui cracha :

— Et maintenant, vieux salaud, je quitte cette maison. Je retourne à mes affaires et je m'en vais les diriger sans toi. Tu peux posséder plus d'actions que moi, papa chéri, mais je sais comment tout faire marcher et je m'en vais te les faire avaler. Et quand ton beau petit fils sera né...

Il laissa la phrase en suspens.

— Tu détruirais notre empire ? demanda son père.

— Non. Je vais le rendre plus important et plus solide que jamais.

Mais je ferai ça sans toi. Et lorsque ta concubine aura mis bas, quand tu t'en iras au grand conseil d'administration dans le ciel, elle devra se débrouiller avec une fraction de ce qu'elle espérait. Et qui sait ? Tu vivras peut-être jusqu'à cent ans. Tu verras ton bâtard grandir et Gloria grossir, se rider et s'inquiéter tous les jours pendant qu'elle collera de la mort-aux-rats dans ta bouillie. Bonne chance, papa.

Douglas retourna à la porte.

— Merci, dit-il à Remo.

— Pas de quoi.

— Ne me remerciez pas, grogna Chiun. J'ai tout fait et c'est lui que vous remerciez. Âgiste.

— Allons-nous-en, dit Remo quand Douglas fut parti.

— Une minute, protesta Ruby.

— Quoi encore ?

— C'est comme ça que ça se termine ? Vous laissez tout se terminer comme ça ? Il tue ses deux fils, quatre ou cinq autres personnes sont mortes, et vous partez simplement dans le coucher de soleil ?

— Ce n'est pas à nous de le châtier, répliqua Remo. Notre mission est d'assurer qu'on ne tue plus de Lippincott et que les entreprises Lippincott ne sombrent pas. Nous l'avons fait, alors nous rentrons chez nous.

Chiun désigna du menton le vieux Lippincott qui pleurait toujours.

— Il a déjà beaucoup souffert. Le peu de jours qui lui restent seront vécus avec la pensée qu'il a tué ses propres fils. Et sans circonstances atténuantes.

Ruby secoua la tête.

— Non. Pas question.

— Que voulez-vous dire ? demanda Remo.

— Ça vous suffit peut-être mais pas à moi. La vie n'est pas si bon marché que ça.

Elle se tourna vers une table derrière eux et tripota un verre. Remo regarda Chiun et haussa les épaules.

La main droite derrière elle, Ruby revint vers le lit. Lippincott ne fit pas attention à elle quand elle déboutonna le poignet de sa chemise et retroussa la manche gauche. Une fois le biceps exposé, elle ramena la seringue de derrière elle, enfonça l'aiguille dans le muscle et pressa.

Lippincott fit un bond. Il se claqua le bras mais Ruby avait déjà retiré l'aiguille.

— Quoi... Quoi ? bredouilla-t-il.

Elle le regarda, les yeux fulgurants.

— Vous voulez savoir quoi ? Rien qu'un petit remède magique de la maison des horreurs du Dr Gladstone !

— Mais qu'est-ce que c'est ?

— Je ne sais pas. Je n'ai pas pris la peine de le demander. Une de

ses expériences. Ça vous donnera peut-être la peur du noir et vous mourrez de terreur un soir quand l'ampoule de votre veilleuse grillera. Ça vous donnera peut-être des vertiges si épouvantables qu'un jour quand vous serez au sommet d'un de vos gratte-ciel, vous direz que le plus court chemin de partir de là c'est de sauter. Je ne sais pas, patate. J'espère que ça vous donnera la peur de l'argent parce que, celle-là, vous la méritez ! cria Ruby et elle regarda Gloria. Je regrette de ne pas en avoir eu assez de produit pour vous aussi. Mais je ne voudrais pas faire de mal au bébé du bon docteur.

Elle retourna vers Remo et Chiun et déclara :

— Maintenant, nous avons fini. Partons.

Dans le couloir, elle glissa la seringue dans son sac. Ils descendirent en silence vers leur voiture, garée devant la grande maison.

En se glissant, derrière le volant, Remo demanda :

— Qu'est-ce qu'il y avait dans la seringue ?

— De l'eau, répondit Ruby. Mais Lippincott n'a pas besoin de le savoir.

— Croyez-vous qu'il existe une sorte de drogue qui lui donnerait envie d'acheter un de mes tableaux ? demanda Chiun.

— Il n'y a pas de drogue suffisamment puissante, rétorqua Remo.

Le livre copié pour cette numérisation
a été :

Achevé d'imprimer en décembre 1983
sur les presses de l'imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)

— N° d'édit. 11120. – N° d'imp. 2133. –
Dépôt légal : décembre 1983